

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN PSYCHOLOGIE

PAR  
CAROLINE LÉVESQUE

LIENS ENTRE LES ATTRIBUTIONS, LA DÉTRESSE PSYCHOLOGIQUE ET LA  
VIOLENCE CONJUGALE SUBIE PAR LES FEMMES

MARS 2003

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## *Sommaire*

Cette étude a pour objectif général d'évaluer l'impact de la violence conjugale subie par les femmes (psychologique, physique ou sexuelle; mineure ou sévère) sur leur adaptation psychologique et ce, en tenant compte des attributions émises par ces dernières à l'égard des comportements d'agression du conjoint. Deux échantillons sont utilisés, soit un groupe clinique composé de 91 femmes violentées hébergées dans différents centres pour victimes de violence conjugale, ainsi qu'un groupe contrôle constitué de 100 femmes provenant de la population générale. Chacune des participantes a complété l'Échelle révisée des stratégies de conflits (Straus Hamby, Boney-Coy, & Sugarman, 1996), le Questionnaire de contrôle (Tolman, 1989), le Questionnaire sur les attributions à l'égard de la violence conjugale (Dutton, 1992) et l'Indice de détresse psychologique de l'enquête Santé Québec (IDPESQ-14; Prévile, Boyer, Potvin, Perreault, & Légaré, 1992). Des analyses corrélationnelles indiquent des liens significatifs entre, d'une part, la violence subie (formes et sévérité) et, d'autre part, les attributions émises par les femmes ainsi que leur détresse psychologique. En plus de démontrer que les femmes hébergées subissent significativement plus de violence (peu importe la forme et la sévérité) que les participantes de la population générale, des analyses de comparaison de moyennes démontrent également des différences significatives au niveau des attributions de causalité, de globalité, de responsabilité et de blâme. De plus, des analyses de régression permettent de nuancer ces résultats et d'évaluer le rôle modérateur des attributions dans la relation entre la violence subie et la détresse psychologique vécue par les femmes.

## *Table des matières*

Sommaire .....	ii
Liste des tableaux .....	vi
Liste des figures .....	viii
Remerciements .....	ix
Introduction .....	1
Contexte théorique .....	8
Violence conjugale .....	9
Attributions .....	16
Définitions des attributions .....	17
Attributions et relation conjugale .....	23
Attributions et violence conjugale .....	30
Détresse psychologique .....	42
Définition de la détresse psychologique .....	42
Détresse psychologique et attributions .....	43
Détresse psychologique et violence conjugale .....	46
Détresse psychologique, violence conjugale et attributions .....	50
Objectifs et hypothèses de recherche .....	53
Méthode .....	57
Participants .....	58
Déroulement .....	60
Instruments de mesure .....	62

L'échelle révisée des stratégies de conflits (CTS2) .....	62
Le questionnaire de contrôle .....	65
Le questionnaire sur les attributions à l'égard de la violence conjugale .....	69
L'indice de détresse psychologique de l'enquête Santé Québec.....	71
Résultats.....	74
Analyses descriptives.....	75
Données sociodémographiques .....	76
Violence conjugale.....	80
Variables sociodémographiques, violence, attributions et détresse psychologique.....	89
Détresse psychologique.....	96
Vérification des objectifs et des hypothèses de recherche .....	96
Histoire d'abus et attributions .....	98
Attributions.....	99
Violence conjugale, attributions et détresse psychologique.....	101
Attributions et détresse psychologique.....	111
Rôle modérateur des attributions entre la violence et la détresse psychologique.....	113
Discussion .....	128
Analyses descriptives.....	129
Interprétation des résultats relatifs aux objectifs et hypothèses de recherche .....	135
Attributions.....	135

Attributions et détresse psychologique.....	144
Violence conjugale et détresse psychologique.....	147
Rôle modérateur des attributions entre la violence et la détresse psychologique.....	149
Forces et limites de l'étude.....	152
Conclusion .....	163
Références.....	166

### *Liste des tableaux*

Tableau 1	Distribution des femmes selon l'âge, la scolarité, le revenu et la durée de cohabitation pour les deux échantillons .....	77
Tableau 2	Comparaison de moyennes entre les femmes violentées provenant des centres d'hébergement et les femmes de la population générale sur les variables sociodémographiques .....	79
Tableau 3	Prévalence des différents types de violence subis selon les groupes (dernière année).....	83
Tableau 4	Prévalence des différents types de violence subis selon les groupes (à vie).....	85
Tableau 5	Comparaison de moyennes entre les femmes provenant des centres d'hébergement et celles de la population générale sur le nombre d'actes violents subis (dernière année) .....	87
Tableau 6	Corrélations entre les types de violence et le contrôle (nombre et fréquence) subis par les femmes au cours de la dernière année (groupe clinique).....	90
Tableau 7	Comparaison de moyennes a posteriori (Scheffé) des diverses formes de violence, des attributions et de la détresse psychologique selon la scolarité (deux groupes confondus).....	94
Tableau 8	Comparaison de moyennes a posteriori (Scheffé) des diverses formes de violence, des attributions et de la détresse psychologique selon la durée de cohabitation (deux groupes confondus).....	97
Tableau 9	Comparaison de moyennes entre les femmes abusées et non abusées au cours de l'enfance (deux échantillons regroupés) sur les attributions de causalité (locus, stabilité, globalité), de responsabilité et de blâme .....	100
Tableau 10	Comparaison de moyennes entre les femmes provenant des centres d'hébergement et celles de la population générale sur les attributions de causalité (locus, disposition, stabilité, globalité), de responsabilité et de blâme.....	102

Tableau 11	Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence et les attributions émises chez les femmes (deux groupes confondus) .....	104
Tableau 12	Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence selon leur sévérité et les attributions émises chez les femmes (deux groupes confondus) .....	105
Tableau 13	Comparaison de moyennes entre les femmes subissant de la violence sévère et celles subissant uniquement de la violence mineure sur les attributions de causalité (locus, disposition, stabilité, globalité), de responsabilité et de blâme .....	108
Tableau 14	Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence et la détresse psychologique chez les femmes (deux groupes confondus) .....	109
Tableau 15	Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence selon leur sévérité et la détresse psychologique chez les femmes (deux groupes confondus).....	110
Tableau 16	Comparaison de moyennes a posteriori (Scheffé) de la détresse psychologique selon les différents types d'attributions (à soi, au partenaire, aux deux membres du couple).....	114



### *Liste des figures*

Figure 1	Relations entre la violence psychologique mineure subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de blâme.....	118
Figure 2	Relations entre la violence physique sévère subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité .....	119
Figure 3	Relations entre la violence physique totale subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité .....	120
Figure 4	Relations entre la violence sexuelle mineure subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité .....	121
Figure 5	Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de cause .....	122
Figure 6	Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de stabilité .....	123
Figure 7	Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité .....	124
Figure 8	Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de responsabilité.....	125
Figure 9	Relations entre les blessures totales subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité .....	126
Figure 10	Relations entre la violence sévère subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité .....	127

### *Remerciements*

Des remerciements sont exprimés à M. Yvan Lussier qui, par son expertise et sa rigueur dans le domaine de la recherche, a veillé au bon déroulement de ce projet. Également, je tiens à exprimer ma profonde reconnaissance à mes parents ainsi qu'à mon conjoint pour leur soutien constant, leur patience et leurs encouragements à poursuivre ma formation et à terminer ce mémoire. Finalement, je ne peux passer sous silence la contribution financière du Fond FCAR, octroyée dans le but de me permettre de mener à terme ce projet de recherche.

## *Introduction*

L'étude des relations entre l'homme et la femme est un sujet dont l'étendue est grande et la complexité réelle. Certaines problématiques constituent des défis de taille sur le plan de l'intervention et de la recherche. Une de ces problématiques est la violence conjugale. Les titres de récents articles provenant de différents médias parlent d'eux-mêmes : « Les hommes se plaignent aussi de violence conjugale » (Berger, 2002); « Poignardée à mort à la suite d'une dispute » (Bouchard, 2002); « Poignardée à mort; drame conjugal à Saint-Léonard » (Codère, 2002); « 2002 : Lourd bilan de violence conjugale » (Lemay, 2002); « La violence conjugale ne prend pas de retraite » (Ménard, 2002); « Un mari dangereux; sa femme enlevée et séquestrée » (Pigeon, 2002). Par conséquent, il est tout naturel que ce phénomène social d'envergure occupe l'attention des chercheurs, notamment dans les domaines de la sociologie et de la psychologie.

Il est difficile, d'un point de vue statistique, de décrire précisément l'étendue du phénomène. En effet, il existe différentes sources de données et ces dernières fournissent des résultats variés. Par exemple, le cumul de la violence envers la conjointe effectué par le biais des cas signalés à la police indique des taux moins élevés que les enquêtes effectuées auprès des victimes de la criminalité. L'enquête sociale générale effectuée en 1999 révèle que le nombre d'agressions signalées à la police par les femmes envers un conjoint ou ex-conjoint pour l'année précédente était de 23 502, alors que le nombre

total d'agressions contre la conjointe de la part d'un partenaire ou ex-partenaire enregistrées pour la même période était de 220 000 (Statistique Canada, 2000). Il est clair que les plaintes enregistrées par la police constituent une sous-estimation du problème, car plusieurs facteurs influencent les femmes dans leur décision de recourir ou non aux services policiers (p. ex., la peur d'être la cible de représailles de la part du conjoint, la méconnaissance des services offerts pour les femmes violentées, l'ambivalence de quitter le conjoint, l'amour ressenti pour ce dernier, la présence d'enfants, etc.). De plus, les sources de données provenant des services policiers sont soumises à l'influence des définitions de la violence conjugale utilisées, se limitant généralement aux définitions juridiques relatives au Code criminel. Les enquêtes effectuées auprès des victimes n'échappent pas à cette influence, car plusieurs de ces études définissent la violence conjugale de manière plus vaste, prenant en compte les aspects psychologiques, physiques et sexuels impliqués. Bien entendu, ces ajustements effectués dans le but d'obtenir une vision plus juste du problème influent à la hausse les taux de violence enregistrés.

Bien que les précisions apportées précédemment soient importantes, il n'en demeure pas moins que la violence conjugale est une réalité bien actuelle et que plusieurs statistiques sont disponibles sur le sujet. Selon les résultats de l'enquête sociale générale effectuée auprès de la population canadienne, 8 % des conjointes, soit un nombre d'environ 690 000 femmes, mariées ou vivant en union libre ont déjà été agressées physiquement et/ou sexuellement par un conjoint au cours des cinq années

précédant l'enquête (Statistique Canada, 2000). Sur le plan provincial, cette enquête indique la même proportion, signifiant que 8 % des québécoises ont affirmé avoir subi au cours des cinq dernières années un acte de violence physique et/ou sexuelle de la part de leur conjoint actuel ou d'un partenaire précédent. Il est à noter que ces pourcentages globaux du taux de violence n'incluent pas la violence psychologique, cette dernière ayant été comptabilisée séparément de manière à mesurer uniquement les actes violents se rattachant aux définitions du Code criminel et pouvant ainsi faire l'objet d'une plainte aux policiers. En 1999, un échantillon de 164 services policiers canadiens rapportait que la violence conjugale représentait le motif de 18 % de toutes les victimes de crimes avec violence signalés (Statistique Canada, 2000). Certains auteurs vont même jusqu'à dire que la violence contre la femme atteint un plus grand nombre de victimes, en terme de blessures ou de décès, que les accidents automobile, les vols, les agressions et les viols réunis (American Medical Association Council on Ethical and Judicial Affairs, 1992).

L'enquête sociale générale de 1999 a également pris soin de tenter d'évaluer l'ampleur de la violence de nature psychologique, type de violence de plus en plus étudié de par ses effets négatifs importants sur l'adaptation psychologique de la victime. Les résultats révèlent que 19 % des canadiennes auraient subi une quelconque forme de violence psychologique au cours des cinq dernières années précédant l'enquête (Statistique Canada, 2000).

L'ampleur du problème explique l'émancipation rapide de ressources d'aide et de centres d'hébergement pour femmes violentées à l'échelle du pays. La dernière mise à jour effectuée en 2002 indique qu'il existe, à l'heure actuelle, 466 maisons de transition et d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale au Canada, dont 102 au Québec seulement (Centre national d'information sur la violence dans la famille, 2002b). Ces organismes tentent de répondre aux besoins des femmes violentées, ce qui constitue une tâche de taille, car les dommages, à la fois physiques et psychologiques, subis par les victimes sont souvent sérieux.

En fait, les conséquences que ce phénomène entraîne sur le plan humain (séquelles psychologiques, blessures physiques, mortalité), social et économique, sont énormes et les coûts, à la fois pour la victime elle-même et pour la société, demeurent démesurés (Comité de travail pour l'actualisation de la politique d'intervention en matière de violence conjugale dans la région Mauricie et Centre-du-Québec, 1998). Les statistiques démontrent que sur le plan de la santé seulement, les blessures et les maladies chroniques reliées à la violence totalisent environ un milliard de dollars par année (Rodgers, 1994).

Étant donné l'impact que représente cette problématique, il est tout naturel que de nombreux chercheurs tentent de mieux comprendre les variables associées aux gestes, comportements et attitudes de violence. Les facteurs déclencheurs éveillent également leur intérêt. De plus, des travaux sont effectués dans le but de développer des traitements

efficaces pour les hommes violents, pour les femmes et enfants victimes de cette violence, ainsi que pour prévenir la récurrence. Bien que ces efforts aient conduit à des résultats pertinents dans le cadre d'interventions appropriées dans ce domaine, les statistiques démontrent clairement que la communauté a besoin d'approfondir encore davantage ses connaissances à ce sujet pour ainsi être en mesure de répondre aux besoins des victimes en les aidant à atteindre leur plein potentiel au sein de la société.

Le présent projet de recherche a pour objectif général d'accroître les connaissances au niveau de la violence conjugale subie par les femmes. Plus précisément, il a pour but d'examiner l'impact de la violence conjugale, selon ses différentes manifestations (psychologique, physique et sexuelle) et la sévérité de celle-ci, sur l'adaptation psychologique des femmes violentées, et cela, en tenant compte des activités cognitives, soient les attributions émises par les femmes victimes au sujet de la violence subie. Également, cette étude vise à évaluer les liens directs entre la violence subie et les attributions émises par les femmes. D'autre part, des analyses examineront dans quelle mesure : 1) la violence subie : psychologique (incluant le contrôle exercé par le partenaire), physique et sexuelle; 2) les symptômes de détresse psychologique; 3) les attributions permettent de différencier les femmes violentées séjournant dans un centre d'hébergement pour victimes de violence conjugale de celles provenant d'un échantillon représentatif de la population générale.



Dans les pages qui vont suivre, cinq sections principales seront présentées. Tout d'abord, le contexte théorique comprend une description des variables à l'étude, soit la violence conjugale, les attributions et la détresse psychologique. Bien entendu, une recension de la littérature pertinente traitant de ces variables et de leur relation avec le phénomène de la violence conjugale sera effectuée. Les hypothèses de recherche seront ensuite formulées. La présentation des deux échantillons, de la procédure employée pour la collecte des données ainsi que des instruments de mesure utilisés suivront sous la section méthode. Les résultats obtenus seront ensuite analysés et une discussion permettra d'interpréter ces derniers en fonction de la littérature recensée préalablement. Cette discussion fera également ressortir les forces et les limites de l'étude ainsi que les nouvelles perspectives dans l'optique de recherches à venir. Finalement, une brève conclusion viendra clore ce travail.

*Contexte théorique*

Cette première section consiste à définir les concepts théoriques propres à l'étude. Tout d'abord, une définition exhaustive de la violence conjugale et de ses différentes manifestations sera présentée de manière à éviter la confusion sur le plan méthodologique. Ensuite, la notion d'attribution sera définie et examinée en regard du couple et du phénomène de la violence conjugale pour faire ressortir les recherches pertinentes effectuées sur le sujet ainsi que les lacunes auxquelles le présent projet tente de remédier. Ce travail se poursuivra avec une description de la variable détresse psychologique. Par la suite, une recension de la littérature traitant des relations entre la détresse psychologique et les attributions ainsi que celle abordant l'importance de l'adaptation psychologique des femmes dans le contexte de la violence conjugale sera présentée. Il sera également question des quelques études ayant porté leur attention aux trois variables, soit la violence conjugale, les attributions et la détresse psychologique. Finalement, cette section se terminera avec l'émission des hypothèses qui régissent ce projet de recherche.

### Violence conjugale

Bien que la violence conjugale soit une problématique d'actualité, il s'avère tout de même important de bien définir ce concept. Le Centre national d'information sur la violence dans la famille (1995a) définit la violence dans les relations intimes comme

étant « un emploi abusif de pouvoir, qui se sert des liens de l'intimité, de la confiance et de la dépendance entre un homme et une femme pour placer cette dernière dans un état d'inégalité, d'impuissance et d'insécurité ». Il ajoute également que ce terme « désigne toute attaque sexuelle, physique ou psychologique infligée délibérément par un partenaire ou la personne fréquentée », ce qui sous-entend qu'il existe diverses formes de violence conjugale.

En effet, la violence conjugale se divise en trois catégories principales. Tout d'abord, la violence physique. Celle-ci se manifeste par différents comportements tels que frapper, pincer, bousculer, étrangler, mordre, gifler, brûler, utiliser une arme, séquestrer, etc. (Centre national d'information sur la violence dans la famille, 1995a, 1995b, 2002a). Ces exemples de mauvais traitements sont plus facilement identifiables et constituent des crimes au Canada (Ministère de la justice, 1995).

Une autre forme de violence bien connue est la violence psychologique. Toutefois, celle-ci est souvent moins visible, car elle inclut à la fois des expressions de violence considérées comme des crimes et des manifestations non criminelles (Ministère de la justice, 1995), rendant ainsi le phénomène plus difficile à mesurer. Cette dernière s'exerce de diverses façons comme par exemple : dénigrer et insulter l'autre, critiquer constamment, ignorer, humilier, crier, menacer d'abandon, de tuer les enfants ou un ami, exercer un contrôle sur l'emploi du temps ou sur les activités de la partenaire, l'isoler de ses amis et de sa famille, etc. (Centre national d'information sur la violence dans la

famille, 1995a, 1995b, 2002a). En plus d'être difficile à recenser, la violence psychologique est plus difficilement quantifiable, car les différents auteurs qui traitent du sujet ne travaillent pas nécessairement à partir de la même définition de la violence psychologique. Portant des noms différents d'une étude à l'autre : violence verbale, abus non physique (Hudson & McIntosh, 1981), abus émotionnel (Dutton, & Painter, 1993; Follingstad, Rutledge, Berg, Hause, & Polek, 1990; NiCarthy, 1986; O'Hearn & Davis, 1997), abus émotionnel et de contrôle (Aguilar & Nightingale, 1994; Gondolf, 1987), abus psychologique (Arias & Pape, 1999; Arias, 1999; Rollstin, & Kern, 1998; Tolman 1989), cette forme de violence a été mesurée de diverses façons. Certains auteurs incluent les comportements de contrôle et de domination exercés par le partenaire, comme par exemple : empêcher de voir des amis ou la famille, alors que d'autres chercheurs préfèrent s'en tenir aux attitudes de menace ou de dénigrement.

Dans la présente étude, la violence psychologique inclut la violence verbale qui, par définition, implique les critiques, l'humiliation, les menaces de toutes sortes, etc. Par contre, elle ne se limite pas à cette dernière, car plusieurs actes violents sur le plan psychologique sont de nature non verbale (p. ex., détruire quelque chose qui appartient au partenaire, faire quelque chose pour le contrarier, etc.). De plus, comme Ehrensaft, Langhinrichsen-Rohling, Heyman, O'Leary et Lawrence (1999) le mentionnent clairement dans leur étude, les comportements de contrôle (p. ex., surveiller l'emploi du temps du partenaire, restreindre son utilisation du téléphone ou de l'automobile, etc.) constituent une forme de violence psychologique, au même titre que les agressions

verbales. Donc, selon cette définition, la violence psychologique peut être utilisée pour contrôler le partenaire, mais pas uniquement dans ce but. Il va de soi qu'il est pertinent de tenir compte de ces nuances, le but étant de mesurer de manière la plus exhaustive possible la violence de nature psychologique. Pour ce faire, il y a lieu d'étudier plus en profondeur les différents comportements de contrôle considérés comme se rapportant à cette forme de violence. De plus amples explications à ce sujet seront apportées dans la section portant sur les instruments de mesure.

Une troisième forme de violence est la violence sexuelle qui se définit comme étant l'usage de la force pour avoir des rapports sexuels. Elle comprend le viol, le harcèlement, ou encore le fait d'imposer à l'autre l'exercice de rapports sexuels dégradants, dangereux et ce, sans son consentement (Centre national d'information sur la violence dans la famille, 1995a, 1995b, 2002a). Bien entendu, il s'agit d'expressions de violence de nature criminelle au Canada (Ministère de la justice, 1995). L'instrument de mesure utilisé dans la présente recherche, soit l'Échelle révisée des stratégies de conflits (CTS2; Straus et al., 1996; traduit par Lussier, 1997), tente de bien couvrir l'étendue de cette forme de violence, portant intérêt à l'insistance verbale, aux menaces d'utiliser la force, et à l'utilisation de la force physique proprement dite pour contraindre le partenaire à avoir des relations sexuelles.

Bien que chaque type de violence porte sa définition propre et qu'il soit possible de départager les différents comportements violents selon l'une ou l'autre des catégories,

le phénomène de la violence est malheureusement étudié, la plupart du temps, en ne tenant compte que d'une ou deux catégories, souvent la violence physique et psychologique, ou encore sous une vision globale incluant les diverses formes, sans pour autant porter attention à chacune d'elle. Cela est sans doute imputable au fait que la réalité est très complexe. D'ailleurs, il semble que les types de violence soient souvent interdépendants, c'est-à-dire qu'il n'est pas rare que la femme victime de violence conjugale subisse plus d'une forme d'abus. Certains auteurs affirment que la violence psychologique précipite et accompagne la violence physique (Arias & Pape, 1999; Berkowitz, 1993; Dutton & Golant, 1995; Follingstad et al., 1990; Murphy & O'Leary, 1989; Statistique Canada, 2000; Stets, 1990; Straus et al. 1996, Tolman, 1989; Wilson, Johnson, & Daly, 1995). Plus précisément, plusieurs études démontrent qu'il y a un lien entre la présence de contrôle coercitif et la violence physique (Finkelhor, 1984; Gondolf, 1985; Stets, 1988). L'étude d'Ehrensaft et al. (1999) appuie également ces résultats, puisqu'il semblerait que les couples chez lesquels il y a présence de violence rapportent davantage de comportements de contrôle que les couples en détresse non violents et les couples heureux.

D'autres observations cliniques révèlent que les hommes qui abusent de leur partenaire physiquement et sexuellement émettent plusieurs autres comportements abusifs (Walker, 1979). De plus, lorsque ces comportements surviennent dans un contexte où il y a présence de violence physique, l'impact des autres formes d'abus peut être intensifié (Edleson & Brygger, 1986; Walker, 1979). Arias (1999) ainsi que

Vitanza, Vogel et Marshall (1995) mentionnent également que la violence psychologique et ses effets sont sous-estimés et doivent davantage être mis en relief dans les études à venir. Par ailleurs, Tolman (1989) souligne que plusieurs hommes sont capables de cesser leur agir de violence physique envers leur partenaire à la suite de thérapie. Par contre, l'utilisation d'autres formes de violence peut continuer et même augmenter dans le but de maintenir leur contrôle sur leur partenaire.

L'importance d'étudier la violence psychologique ressort également dans l'étude d'Aguilar et Nightingale (1994) et celle de Follingstad et ses collègues (1990). En effet, dans la première étude, ces chercheurs démontrent que seule la violence psychologique est significativement reliée à une faible estime de soi chez la femme, alors que dans la seconde, seulement trois participantes provenant d'un échantillon total de 234 femmes violentées rapportent ne jamais avoir subi de violence psychologique. De leur côté, O'Neill et Kerig (2000) précisent dans leur discussion l'importance d'utiliser, dans les recherches ultérieures, un instrument de mesure qui tient compte d'un éventail plus vaste d'événements de violence pouvant survenir, tels que la violence sexuelle et l'abus émotionnel. Concernant la violence sexuelle, Walker (1979) a observé que les rapports sexuels forcés deviennent de plus en plus fréquents dans les couples où il y a présence de violence, alors que les rapports sexuels affectueux et tendres diminuent. Straus et al. (1996) notent également de fortes corrélations chez l'homme entre, d'une part, l'utilisation de violence sexuelle et d'autre part, l'utilisation de violence psychologique et physique. Ces résultats expliquent la tendance de certains chercheurs à étudier le



phénomène de la violence dans son ensemble plutôt qu'en tenant compte des différentes formes. De plus, la violence psychologique étant plus difficile à recenser dû à son caractère plus discret, Vitanza et al. (1995) croient que cette réalité incite la plupart des recherches à se limiter à l'étude de la violence physique seulement. De leur côté, Arias et Pape (1999) soulèvent l'idée que le peu d'intérêt accordé à l'étude de la violence psychologique peut être le résultat du besoin de répondre aux conséquences très sévères souvent reliées à l'abus de nature physique.

Pourtant, des statistiques récentes soulignent l'importance de s'intéresser aux autres formes de violence conjugale, notamment à la dimension psychologique du problème. En effet, un sondage effectué à l'hiver 1999 auprès d'un échantillon représentatif de la population québécoise révèle que 61,9 % des femmes rapportent avoir été victimes au moins une fois de violence psychologique au cours de la dernière année (Lafontaine & Lussier, 2000). Concernant la violence physique et sexuelle, les taux rapportés sont de 11,6 % et 17,3 % respectivement. Par contre, cette étude précise que les différents comportements de violence surviennent dans une très faible fréquence annuelle. Étant donné ce fait et qu'il est difficile d'intervenir sur l'ensemble de la population, la présente recherche entend axer ses analyses au niveau des femmes violentées ayant recours à différents centres d'hébergement du Québec. Toutefois, un échantillon de femmes provenant de la population générale est utilisé à titre de comparaison.

Pour l'année 1999-2000, l'enquête provinciale sur les maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale dénote que l'abus psychologique et verbal constitue le motif principal de consultation, soit une proportion de 71 % des femmes hébergées. La violence physique représente 57 % des demandes et la violence sexuelle 20 %<sup>1</sup> (Statistique Canada, 2001). Par conséquent, toutes ces études, de même que la grande divergence sur le plan des définitions de la violence conjugale et les statistiques qui en résultent démontrent la nécessité d'étudier le phénomène en tentant d'inclure les différents types de violence définis précédemment (violence psychologique, physique et sexuelle) pour ainsi avoir une vision plus juste de la situation.

Par ailleurs, il est pertinent de tenir compte non seulement des diverses formes de violence existantes, mais également de la sévérité de celles-ci, puisque des études suggèrent que l'abus émotionnel est souvent expérimenté par les victimes comme plus dommageable que l'abus physique (Dutton & Golant, 1995; Follingstad et al., 1990; Gelles & Straus, 1988; Herbert, Silver, & Ellard, 1991; MacLeod, 1987; O'Leary & Curley, 1986; Walker, 1984, 2000).

### Attributions

Cette section vise tout d'abord à définir les attributions. Ensuite, il sera question de l'importance accordée à l'étude de ce concept depuis plusieurs années, notamment

---

<sup>1</sup> Les pourcentages ne totalisent pas 100 %, car plusieurs types de mauvais traitements peuvent être subis.

dans le cadre des relations conjugales. Finalement, les recherches portant plus spécifiquement sur les attributions et la problématique de la violence conjugale seront mises en relief dans le but de faire ressortir clairement les notions pertinentes pour la présente étude.

### *Définitions des attributions*

Dans plusieurs situations de la vie quotidienne, les individus cherchent à expliquer les divers événements qui surviennent ainsi que les causes du comportement humain. En effet, il s'agit d'un comportement spontané et normal, puisque cette compréhension permet à l'individu d'accroître ses connaissances et son contrôle sur son milieu. Les explications que la personne émet, à propos d'autrui, d'un événement ou d'elle-même, constituent des attributions. Plus précisément, une attribution se définit comme étant « une inférence ayant pour but d'expliquer *pourquoi* un événement a eu lieu ou encore qui essaie de déterminer les dispositions d'une personne » (Harvey & Weary, 1981). Les attributions constituent une dimension du fonctionnement cognitif des gens.

Il va de soi qu'une attribution revêt un caractère subjectif, puisque l'explication donnée d'un événement quelconque ou d'une disposition d'une personne fait référence au processus perceptuel de l'individu. Quoiqu'il en soit, que l'attribution soit cohérente ou non par rapport à la réalité, cette dernière aura un impact certain sur le comportement et les sentiments de la personne qui l'émet. En effet, la production d'attributions se

répercute sur le degré de contrôle qu'éprouve l'individu face à l'environnement. De là l'intérêt porté à l'étude attributionnelle, cette dernière jouant un rôle essentiel dans la régulation du comportement de l'être humain.

Par ailleurs, il est difficile d'aborder les notions attributionnelles sous une seule approche théorique, ces dernières étant nombreuses. Toutefois, Kelley et Michela (1980) divisent l'étude de ce concept sous deux axes distincts. Le premier s'intéresse au processus d'élaboration des attributions et aux divers aspects qui précèdent et influencent celui-ci. Il traite des différents processus cognitifs impliqués dans le traitement de l'information. Tout ce qui concerne cette dimension se regroupe sous le libellé « théories de l'attribution ». Le second axe de recherche, soit les théories attributionnelles, porte son attention sur les conséquences qui découlent des attributions émises par l'individu. La présente étude s'insère dans cette optique de recherche, puisque les attributions sont mesurées dans le but d'évaluer leur impact sur la détresse psychologique.

Ainsi, il existe un grand nombre de théories ayant trait à ces deux principaux axes de recherches. Concernant les théories de l'attribution, les principales sont celles de : Heider (1958) qui décrit les explications d'un événement comme étant internes ou externes à un individu; Jones et Davis (1965) dont le modèle des inférences correspondantes examine la correspondance entre les dispositions d'une personne et son comportement; Kelley (1967) qui expose le processus menant aux attributions lorsque

l'individu possède plusieurs sources d'informations; Jones et Nisbett (1972) qui s'intéressent à la tendance chez l'acteur (la personne qui commet l'action) à attribuer la causalité de son action à la situation et à la tendance chez l'observateur à expliquer cette même action par des traits de personnalité de l'acteur; Bem (1972) dont la théorie de la perception de soi explique la manière dont nous inférons, dans une situation nouvelle, nos attitudes et émotions à partir de notre comportement. En ce qui a trait aux théories attributionnelles, les principales sont : la théorie bifactorielle de Schachter (1964) qui souligne l'importance de la combinaison de l'activation physiologique et des cognitions dans la production des émotions; Valins (1966) qui met davantage l'emphase sur l'aspect cognitif, considérant que le fait de penser que nos réactions physiologiques sont activées est suffisant pour mener à l'expérience de l'émotion; Weiner (1985) qui considère également que les cognitions suffisent à produire des affects, les émotions étant le résultat de la perception (positive ou négative) de l'individu face à l'événement.

Dans le cadre de la présente étude, il ne s'avère pas nécessaire d'aborder ces théories plus en détails, la description des diverses classifications des attributions étant suffisante pour la compréhension des concepts utilisés. Selon la littérature actuelle, il existe trois principaux types d'attributions. Premièrement, les attributions causales qui, comme leur nom l'indique, portent sur la recherche d'explications concernant la cause d'un événement. Des nuances ont été apportées à ce concept par Weiner (1979, 1985) en identifiant trois sous-dimensions à la causalité, soit le lieu de causalité, la stabilité et la contrôlabilité. Le lieu ou « locus » de causalité fait référence aux explications émises

pour trouver l'origine de la cause, celle-ci pouvant être interne ou externe à la personne. Par exemple, une femme violente peut attribuer la cause des comportements violents de son conjoint à elle-même (attribution causale interne) ou à son partenaire (attribution causale externe). La cause peut également être évaluée sur le plan de la stabilité. Par exemple, une femme qui attribue la violence au mauvais caractère de son conjoint émet une attribution causale de nature stable, alors que la femme qui attribue cette même violence à la perte d'emploi de son conjoint émet une attribution causale de nature instable. Troisièmement, la contrôlabilité qui réfère au contrôle que la personne perçoit détenir sur la cause d'une situation. Dans l'exemple précédent, la perte d'emploi et le caractère du conjoint sont des éléments incontrôlables pour la femme, par contre, dans le cas où la femme attribue la violence à elle-même (p. ex. : par provocation, par négligence de son rôle d'épouse, etc.), la cause devient contrôlable aux yeux de celle-ci. La globalité est une notion également associée à la dimension causale des attributions et a été ajoutée par Abramson, Seligman et Teasdale (1978). Elle détermine dans quelle mesure la cause perçue d'un événement affecte le quotidien de l'individu. Par exemple, si la cause se limite à une situation particulière, la cause est spécifique, par contre, si une généralisation s'installe et que les éléments en cause affectent plusieurs sphères de la vie de l'individu, la cause devient globale.

Le deuxième type d'attribution concerne les attributions dispositionnelles (Jones & Davis, 1965; Jones & Nisbett, 1972; Ross, 1977; Vallerand, 1994). Ces dernières tentent d'évaluer le rôle des diverses caractéristiques de la personnalité de l'individu

dans l'explication de son comportement. Ces attributions se distinguent des attributions situationnelles. Par exemple, le questionnaire qui entoure l'émission de comportements violents en lien ou non avec les traits de caractère de l'individu fait référence à ce type d'attribution. Cette nuance est importante dans le sens où elle permet de faire la distinction entre deux personnes qui émettent des attributions de même locus, par exemple externe, mais tout de même divergentes en regard du concept dispositionnel. Par exemple, une femme violentée qui attribue la violence à son conjoint (attribution externe), mais dû au fait qu'il subit beaucoup de stress extérieur (p. ex. : perte d'emploi) plutôt qu'en référence à son caractère, émet une attribution situationnelle, alors qu'une femme qui attribue la violence à son partenaire en raison de son caractère agressif et jaloux émet une attribution externe dispositionnelle.

Enfin, le troisième type d'attribution concerne le jugement moral associé aux attributions et implique les notions de responsabilité et de blâme. Plusieurs auteurs utilisent ces termes sans effectuer de distinction entre ceux-ci et les attributions de causalité, ce qui rend difficilement comparable les diverses études effectuées sur le plan attributionnel. Pourtant, plusieurs chercheurs (Bradbury & Fincham, 1990; Davey, Fincham, Beach, & Brody, 2001; Fincham, Bradbury, Arias, Byrne, & Karney, 1997; Fincham, Harold, & Gano-Phillips, 2000; Gélinas, Lussier, & Sabourin, 1995; Lussier, Sabourin, & Wright, 1993; Morneau, 1997; Shaver, 1985; Shaver & Drown, 1986) soutiennent que ces concepts portent des définitions distinctes et se doivent d'être utilisés en conséquence. Les attributions causales réfèrent aux antécédents d'un

événement, ceux-ci étant suffisants pour que l'événement en question se produise. Les attributions de responsabilité et de blâme impliquent nécessairement un individu et font référence à des événements ayant des conséquences négatives, ce qui n'est pas toujours le cas pour la causalité. Dans le cas d'une attribution de responsabilité, une évaluation sur le plan moral est effectuée de manière à faire ressortir l'implication de la personne dans l'action négative en question. Plusieurs autres dimensions influencent le processus d'attribution de responsabilité telles que l'intentionnalité, la prévisibilité, les motivations personnelles et les circonstances extérieures entourant l'événement. Finalement, les attributions de blâme résultent des attributions de responsabilité dans le sens où une personne reconnue responsable peut être blâmée lorsque des dommages découlent réellement de l'action exercée par l'individu et qu'aucune justification ne peut l'excuser, comme par exemple, être sous l'effet de l'alcool (Shaver & Drown, 1986).

Puisque les concepts de causalité, de responsabilité et de blâme sont différents et portent leur définition propre, la littérature existant sur le sujet supporte la valeur d'un modèle intégré qui présente la relation entre les trois types d'attribution (causale, responsabilité et blâme) sous la forme d'un emboîtement (Davey et al., 2001; Fincham & Bradbury, 1987b, 1992; Fincham & Jaspars, 1980; Lussier et al., 1993; Morneau, 1997). Selon ce modèle, les attributions causales influenceraient les attributions de responsabilité qui, elles-mêmes, conduiraient aux attributions du blâme, ce qui aurait, finalement, un effet déterminant sur la relation entre les conjoints.



Le présent projet de recherche entend utiliser les trois facteurs causaux les plus documentés dans le domaine de la psychologie conjugale, soit le lieu de causalité (nuancé ensuite en terme d'attribution dispositionnelle versus situationnelle pour les attributions de causalité externe, c'est-à-dire émises au partenaire), la stabilité ainsi que la globalité. De plus, les dimensions de responsabilité et de blâme sont également retenues et mesurées séparément de manière à demeurer consistant avec la littérature existant sur le sujet.

#### *Attributions et relation conjugale*

L'évaluation du rôle des facteurs cognitifs dans la régulation des relations conjugales a grandement suscité l'attention des chercheurs au cours de la décennie 1980. Moults études ont émergé sur le sujet, celles-ci s'inspirant des perspectives sociales et cliniques des attributions, créant ainsi un impact considérable sur les connaissances scientifiques à propos du couple et sur la pratique de la thérapie conjugale (Fincham & Beach, 1999). Bradbury et Fincham (1990) ont effectué une recension des recherches sur les attributions formulées à l'endroit d'événements et de comportements (positifs et/ou négatifs) survenant dans le couple. L'hypothèse générale selon laquelle ces chercheurs ont évalué les différentes études est que les couples en détresse émettraient des attributions pour les événements négatifs de manière à amplifier l'effet de ces événements, comparativement aux conjoints présentant un bon ajustement dyadique qui auraient davantage tendance à formuler des explications qui réduiraient l'impact de ces événements à connotation négative. Concernant les

attributions face aux événements positifs, l'inverse se produirait, de sorte que chez les couples insatisfaits sur le plan conjugal, les explications émises minimiseraient l'effet positif de ces événements, alors qu'elles en augmenteraient l'impact positif chez les conjoints heureux. Plus précisément, la détresse conjugale devrait être associée, selon eux, à la tendance à attribuer la cause des événements négatifs au partenaire, et ce, en se référant à des traits de caractère (dispositions personnelles) plutôt qu'à la situation. Cette détresse serait aussi reliée à une cause de nature stable, globale, alors que la responsabilité et le blâme devraient également être attribués au conjoint. Par contre, les événements positifs feraient l'objet d'explications de nature externe, situationnelle, instable et spécifique. Inversement, les couples satisfaits sur le plan conjugal auraient tendance à formuler la cause des événements négatifs comme étant externe au conjoint, situationnelle, transitoire et spécifique, alors que les comportements positifs seraient expliqués en ayant recours à des attributions internes au partenaire, dispositionnelles, stables et globales.

Dans l'ensemble, ces hypothèses ont été confirmées. Plus particulièrement, nous allons faire un survol des études ayant porté sur les attributions en regard des événements négatifs, car le présent projet effectue ses mesures attributionnelles dans le même sens. Ainsi, il y a plus de 10 ans, Bradbury et Fincham (1990) ont relevé 23 études qui ont évalué les explications émises à propos d'événements négatifs, et ce, en lien avec l'ajustement conjugal et en prenant soin de distinguer les dimensions attributionnelles dont il était question pour chacune d'elle. Les résultats en terme du

nombre d'études qui sont consistantes avec ces hypothèses sont rapportés selon chacune des dimensions attributionnelles. Les composantes les plus étudiées sont le lieu de causalité (13 études), la stabilité versus l'instabilité (11 études), la globalité versus la spécificité (10 études) et le blâme (8 études). La majorité de ces études confirment les hypothèses précédemment énoncées. En effet, 9 études sur 13 démontrent pleinement ou en partie que les couples insatisfaits effectuent davantage d'attributions externes (au partenaire), 7 études sur 11 indiquent que les couples en détresse émettent davantage d'attributions stables, les 10 études concernant la globalité chez les couples insatisfaits révèlent une tendance à considérer la cause des événements négatifs comme ayant une influence globale plutôt que spécifique et, finalement, 5 études sur 8 portant sur le blâme démontrent une tendance, toujours dans les relations conjugales insatisfaites, à attribuer le blâme au partenaire. De plus, sur les trois études effectuées sur la dimension dispositionnelle, deux obtiennent des résultats démontrant que plus l'ajustement dyadique des conjoints est faible, plus ils émettent des attributions à la personnalité du partenaire pour les événements négatifs survenant dans la relation. Il est à noter que bien d'autres études démontrent des relations significatives allant dans le même sens entre les attributions et l'ajustement dyadique (Alain, 1985; Dulude, Sabourin, Lussier, & Wright, 1990; Fincham & Bradbury, 1992; Holtzworth-Munroe & Jacobson, 1985; Sabourin, Lussier, & Wright, 1991).

Bien que l'intérêt pour l'investigation des cognitions sur le plan conjugal ait décliné quelque peu vers la fin des années 90 (Fincham & Beach, 1999), une mise à jour

des travaux existants montre qu'il existe actuellement plus d'une cinquantaine d'articles scientifiques sur le sujet. Dans un très grand nombre d'études, les attributions dans le couple ont été évaluées de manière à déterminer leur impact sur l'ajustement dyadique des conjoints. Par exemple, Gélinas et al. (1995) ainsi que Morneau (1997), dans leur étude réalisée auprès de 124 et de 88 couples québécois respectivement, démontrent que les attributions de causalité, de responsabilité et de blâme envers le partenaire sont toutes liées négativement à l'ajustement conjugal. C'est donc dire que plus les attributions sont émises à l'endroit du partenaire, moins l'individu est satisfait sur le plan conjugal.

Cette relation entre les attributions et la détresse conjugale ressort également dans d'autres études (Fincham et al., 1997; Karney & Bradbury, 2000; Karney, Bradbury, Fincham, & Sullivan, 1994; Lafontaine, Sabourin, & Lussier, 1999). Plus précisément, l'étude longitudinale de Karney et Bradbury (2000) révèle que les attributions émises dans le mariage ne constituent pas un style stable, mais changent au fil de la relation et ces changements sont fortement en relation avec ceux observés au niveau de la satisfaction conjugale. De plus, ces chercheurs démontrent que les attributions initialement émises prédisent davantage l'évolution sur le plan de la satisfaction dans le couple que l'inverse, supportant ainsi la possibilité d'une relation causale entre les attributions et l'ajustement dyadique, tel que d'autres recherches le proposent (Fincham & Bradbury, 1987a, 1993; Fincham et al., 1997; Laughrea, Bélanger, Sabourin, Lussier, & Wright, 1992; Morneau, 1997).

Dans la même foulée, Fincham et ses collègues (2000) ont effectué une étude longitudinale auprès d'un échantillon de 130 couples mariés depuis 15 à 20 mois. Ils évaluent l'effet des attributions émises (causalité et responsabilité) par rapport à quatre comportements négatifs hypothétiques survenant dans le couple (mises en situation de comportements conjugaux fréquemment observés, comme par exemple « votre partenaire passe moins de temps avec vous au profit d'activités personnelles ») sur la satisfaction conjugale des partenaires. Leur but était, entre autres, de déterminer la possibilité d'un effet causal entre ces deux variables. Leurs résultats indiquent qu'il existe une relation causale réciproque entre les attributions de causalité et l'ajustement dyadique, alors que cette relation est à sens unique (attributions influençant la satisfaction conjugale et non l'inverse) lorsque les attributions sont considérées sans distinction (attributions de causalité et de responsabilité regroupées). De plus, lorsque les analyses sont effectuées en tenant compte uniquement des attributions de responsabilité, aucune relation significative ne ressort entre cette variable et l'adaptation conjugale. En plus de fournir des informations sur la relation entre l'ajustement dyadique et les attributions, cette recherche démontre l'importance d'étudier les concepts attributionnels en tenant compte des divers types décrits précédemment (causalité, responsabilité et blâme).

Toujours en lien avec le fonctionnement conjugal, certaines études évaluent l'effet des attributions sur d'autres variables ayant trait aux comportements des individus face aux conflits. Par exemple, en utilisant un échantillon de 171 couples,

Fincham, Paleari et Regalia (2002) examinent, entre autres, l'impact des processus cognitifs (causalité et responsabilité) sur le pardon à l'égard de comportements négatifs hypothétiques commis par le partenaire, et ce, en tenant compte de la qualité de la relation. Leurs résultats révèlent que des rapports conjugaux satisfaisants déterminent la formulation d'attributions plus positives (externes au partenaire, transitoires, spécifiques, non intentionnelles), ce qui facilite, bien entendu, le pardon envers le comportement du partenaire. Dans leur étude réalisée auprès de 66 couples, Byrne et Arias (1997) observe la relation existant entre la satisfaction conjugale et l'utilisation de comportements violents à l'égard du partenaire en tenant compte des attributions de causalité et de responsabilité émise à l'égard de comportements négatifs du conjoint (quatre comportements hypothétiques également). Ces chercheurs démontrent qu'il y a une relation significative entre la satisfaction conjugale et les comportements de violence physique émis par les femmes lorsque celles-ci émettent un niveau élevé d'attributions de responsabilité au partenaire, mais non lorsque les attributions de responsabilité au conjoint sont faibles. Ces résultats confirment le rôle modérateur joué par les attributions de responsabilité entre l'ajustement conjugal et les comportements de violence physique émis par la femme envers son partenaire. En d'autres termes, les femmes en détresse sur le plan conjugal sont plus susceptibles d'être violentes physiquement envers leur conjoint lorsqu'elles perçoivent ce dernier comme responsable de ses comportements négatifs. De leur côté, Bradbury, Beach, Fincham et Nelson (1996) ont tenté de démontrer l'existence d'un lien entre les attributions émises à propos du comportement du partenaire (comportements hypothétiques positifs et

négatifs) et leurs conséquences sur le comportement du répondant dans un échantillon de 52 couples présentant ou non de la détresse sur le plan conjugal et psychologique (symptômes de dépression). Les résultats révèlent que, seulement chez les femmes, les attributions formulées par celles-ci à l'égard de leur partenaire sont effectivement liées à leur propre comportement lors d'une mise en situation (le couple devait discuter et tenter de résoudre un problème de manière satisfaisante pour les deux membres de la dyade). Donc, plus les femmes émettent des attributions de nature négative à l'égard du comportement du conjoint, plus elles adoptent des comportements négatifs de résolution de problème tels qu'une écoute négative, l'utilisation de justifications, le rejet du point de vue de l'autre. De plus, toujours selon cette étude, l'adaptation conjugale et psychologique ne modère aucunement cette association entre les attributions et le comportement.

La recension de toutes ces études portant sur les attributions dans le cadre des relations conjugales et leur influence sur la satisfaction existant dans le couple permet de faire ressortir des bases théoriques solides démontrant clairement que la nature des explications émises par les conjoints est associée à l'insatisfaction conjugale. Ainsi, la majorité des recherches portant sur les processus attributionnels parviennent à la conclusion que les couples en détresse ont tendance à expliquer les comportements négatifs du conjoint en effectuant des attributions internes à ce dernier, dispositionnelles, stables et globales, alors que les comportements positifs du partenaire sont attribués à des causes externes à celui-ci, situationnelles, transitoires et spécifiques.

De plus, la responsabilité et le blâme sont également dirigés à l'endroit du conjoint. Des résultats inverses sont obtenus chez les couples satisfaits sur le plan conjugal. Il va de soi qu'il s'avère pertinent de tenir compte de ces nuances dans la présente étude, puisqu'il est clair que les participantes de l'échantillon clinique utilisé, soit les femmes victimes de violence conjugale, sont susceptibles d'être moins satisfaites conjugalement que les femmes ne vivant pas une telle situation dans leur relation de couple. Par conséquent, cela peut avoir une influence déterminante sur les attributions émises à l'endroit du comportement négatif du partenaire et, par le fait même, sur les conflits au sein du couple, telles que plusieurs études semblent vouloir le démontrer (p. ex., Davey et al., 2001; Fincham et al., 2002; Byrne & Arias, 1997; Bradbury et al., 1996). Outre les recherches auprès des couples dits heureux ou en détresse sur le plan conjugal, d'autres chercheurs portent leur attention sur les attributions, mais dans le contexte plus spécifique de la problématique de la violence conjugale.

#### *Attributions et violence conjugale*

L'étude des attributions est importante dans le cadre de la violence conjugale, car les chercheurs considèrent que les explications offertes par les partenaires au sujet de la violence devraient influencer leurs réactions émotionnelles et comportementales (Holtzworth-Munroe, 1988). En effet, l'individu interprète les événements ou les comportements en recherchant leur cause et les interprétations ainsi soulevées se répercutent de manière déterminante sur les réactions qu'il adopte à l'égard de ces derniers (Kelley & Michela, 1980). De plus, comme il a été mentionné précédemment, le



processus attributionnel permet en quelque sorte à chaque individu d'exercer un certain contrôle sur son environnement et de comprendre les raisons qui motivent leurs décisions. Par exemple, la femme violentée qui s'attribue la cause de la violence et qui ne veut pas quitter son conjoint est cohérente face à son comportement, c'est-à-dire sa décision de poursuivre la relation. Par conséquent, l'étude des attributions ainsi que des facteurs qui influencent ces dernières s'avère d'une grande importance en regard de la problématique de la violence conjugale. Elle peut permettre de comprendre et de cibler les diverses caractéristiques qui favorisent la bonne adaptation des femmes violentées, malgré le stress extrême subi dans une telle situation. Les conséquences sur le plan psychologique reliées aux attributions émises seront davantage discutées dans la section portant sur la détresse psychologique. Mais tout d'abord, il demeure pertinent de présenter les études qui portent spécifiquement sur les attributions et les différents facteurs qui influencent ces dernières dans le contexte de la violence conjugale.

En fait, plusieurs chercheurs se sont intéressés aux attributions dans ce contexte. Il semble que les résultats soient souvent contradictoires. Certains auteurs avancent que les femmes violentées présentent une tendance à se blâmer elles-mêmes pour la violence subie (Gelles, 1997; Hilberman, 1980; Walker, 1984), alors que plusieurs chercheurs démontrent plutôt qu'elles blâment leur conjoint (Andrews & Brewin, 1990; Cantos, Neidig, & O'Leary, 1993; Cascardi & O'Leary, 1992; Holtzworth-Munroe, Jacobson, Fehrenbach, & Fruzzetti, 1992; McClenan, Joseph, & Lewis, 1994; Shields & Hanneke, 1983). Ces résultats sont davantage consistants avec la tendance générale à

attribuer à autrui ce qui est mauvais et à soi ce qui est bon (Frieze & Weiner, 1971; Heider, 1958).

Dans leur étude effectuée auprès d'un échantillon de 70 femmes ayant expérimenté de la violence conjugale, Andrews et Brewin (1990) nuancent leurs résultats en créant deux groupes, soit les participantes ayant subi de la violence dans le passé et celles vivant présentement une telle problématique dans leur couple. Dans un premier temps, ils ont demandé aux femmes du premier groupe (violence dans le passé) à qui elles attribuaient la cause de la violence lorsqu'elles étaient dans la relation et à qui elles l'attribuent maintenant qu'elles ont quitté le conjoint violent. Les réponses des participantes à ces deux questions ont bien sûr permis d'évaluer la présence d'un changement au niveau de leurs attributions de blâme (à soi ou au partenaire) face à leur expérience de la violence conjugale. Dans un deuxième temps, ces chercheurs ont comparé les attributions émises par les femmes vivant actuellement de la violence conjugale avec celles des femmes en ayant déjà vécue. La mise en relation de toutes ces variables attributionnelles (blâme à soi ou au partenaire selon la situation) démontre que, bien que les femmes émettent davantage d'attributions de blâme au partenaire peu importe leur situation, c'est-à-dire actuellement dans la relation ou dans le passé, les femmes violentées sont plus portées à se blâmer elles-mêmes lorsqu'elles vivent avec le conjoint que lorsqu'elles ont quitté ce dernier. Ainsi, selon cette étude, il y aurait un changement du blâme à soi vers le blâme au partenaire une fois la relation terminée. Ces chercheurs se sont intéressés également à nuancer le blâme en terme d'attributions

dispositionnelles versus situationnelles. Leurs résultats démontrent que lorsque les femmes s'attribuent le blâme à elles-mêmes, elles émettent davantage d'attributions instables, reliées à des aspects modifiables de leur comportement, tandis que lorsque celles-ci attribuent le blâme au partenaire, c'est davantage en lien avec leur caractère (disposition) plutôt que relié à une situation quelconque.

En comparant deux groupes distincts, soit 78 femmes vivant actuellement de la violence conjugale et 82 femmes ayant déjà vécu une telle situation dans une relation antérieure, O'Neill et Kerig (2000) obtiennent des résultats similaires à l'étude d'Andrews et Brewin (1990). En effet, leurs analyses révèlent que les femmes qui sont actuellement impliquées dans une relation abusive présentent un indice de blâme à soi (dispositionnel et situationnel) plus élevé comparativement à des femmes qui ont quitté une relation où il y avait de la violence conjugale dans le passé. Barnett, Martinez et Keyson (1996) parviennent également à un plus haut taux de blâme à soi chez un échantillon de 33 femmes vivant actuellement de la violence conjugale comparativement à 29 femmes non violentées présentement en thérapie et à 33 femmes ne subissant pas de violence conjugale et non en thérapie. Des critiques peuvent être émises à propos de ces deux dernières études. O'Neill et Kerig (2000) mesurent seulement la violence physique subie (comme Andrews & Brewin, 1990). De plus, Barnett et al. (1996), ainsi que O'Neill et Kerig (2000) ne comparent pas le blâme à soi versus le blâme au partenaire, mais se contentent d'utiliser un indice qui évalue le blâme à soi uniquement. Conséquemment, cela ne nous indique guère si les femmes violentées ont davantage

tendance à se blâmer pour la violence subie ou attribuent davantage le blâme au partenaire.

Par ailleurs, Cascardi et O'Leary (1992) étudient les liens existant entre, d'une part, la violence physique subie (fréquence, sévérité et blessures) et d'autre part, les symptômes de détresse psychologique (dépression) et les attributions de blâme. Un total de 33 femmes ayant recours à des services de thérapie offerts aux victimes de violence conjugale participe à l'étude. En ce qui concerne la variable attributionnelle, les participantes doivent indiquer sur une échelle en sept points (allant du blâme à soi au blâme au partenaire), qui elles blâment pour la violence vécue au début de leur relation ainsi que pour la violence en général. Les résultats démontrent que les femmes ont nettement tendance à blâmer leur conjoint, que ce soit en se référant à l'apparition de la violence dans le couple (74,5 % des femmes) ou à la violence en général (83,4 % des femmes). Au niveau du blâme à soi plus précisément, les résultats indiquent une baisse de la proportion des femmes qui s'attribuent le blâme lorsqu'il s'agit de la violence en général (12,5 %), comparativement à la violence dans le commencement de la relation (18,0 %). Par contre, cette différence s'avère non significative. D'autre part, les résultats concernant les symptômes de dépression seront examinés plus loin dans la section traitant des conséquences sur le plan de la détresse psychologique.

Dans le même ordre d'idée, l'étude de Cantos et ses collègues (1993) porte son attention sur un échantillon constitué de 139 hommes et femmes toujours en relation de

couple. Les participants doivent émettre des attributions de blâme au sujet du premier événement de violence et du dernier épisode. En ce qui concerne les résultats obtenus auprès de l'échantillon des femmes seulement, il s'avère que celles-ci blâment davantage leur conjoint pour les épisodes de violence (le premier et le dernier). Les attributions de stabilité sont plus élevées lorsqu'il y a attribution de blâme au partenaire pour les deux moments mesurés. Ainsi, selon cette étude, lorsque le premier épisode de violence est attribué au partenaire, la possibilité que l'épisode de violence plus récent soit encore attribué au partenaire est significativement plus élevée que dans le cas où le blâme est attribué à soi pour le premier et le deuxième épisode de violence.

L'étude de McClennan et al. (1994) porte sur un échantillon de femmes hébergées dans un refuge pour victimes de violence conjugale. Les résultats révèlent que les femmes émettent davantage d'attributions externes, instables et globales pour la violence subie. Par contre, l'échantillon de cette étude est très restreint, soit seulement 15 participantes, et aucun groupe de comparaison n'est utilisé. De plus, les dimensions attributionnelles mesurées sont uniquement celles de la causalité. Pourtant, les auteurs utilisent le terme blâme plutôt que causalité lorsqu'ils rapportent et discutent des résultats. Enfin, aucune mesure n'est effectuée sur la nature et la fréquence de la violence subie, ne permettant pas de tenir compte de l'impact des diverses formes de violence subies et de la sévérité de celle-ci sur les attributions émises.

D'autre part, certains chercheurs étudient des facteurs susceptibles d'influencer les attributions émises pour la violence subie dans le couple, tels que le fait d'avoir été victime d'abus au cours de l'enfance dans leur famille d'origine et la sévérité de la violence. Le principe sous-jacent stipule que les personnes ayant été abusées au cours de l'enfance seraient plus susceptibles d'émettre des attributions à soi dispositionnelles pour les abus subis plus tard, puisque les événements reliés au passé tendent à être attribués à des causes stables et dispositionnelles (Frieze & Weiner, 1971; Orvis, Cunningham, & Kelley, 1975). À cet effet, l'étude de Cantos et al. (1993) révèle que les femmes ayant été abusées dans l'enfance se blâment davantage pour le premier épisode de violence que les femmes n'ayant pas subi de tels abus. Par contre, les auteurs n'apportent aucune précision sur ce qu'ils considèrent comme étant de l'abus au cours de l'enfance (inceste, abus sexuel, violence verbale, violence physique, etc.). Pour leur part, Andrews et Brewin (1990) prennent soin de définir cette variable en incluant la violence physique ainsi que l'abus sexuel dans leur instrument de mesure des abus répétés (c'est-à-dire survenus plus d'une fois) au cours de l'enfance. Cette étude ne démontre aucunement que l'histoire d'abus pendant cette période augmente la possibilité de blâme à soi pour la violence subie à l'âge adulte plutôt que le blâme au partenaire. Par contre, lorsque l'on prend uniquement les femmes qui effectuent des attributions à soi, il semble que celles ayant subi des abus infantiles aient davantage tendance à émettre un blâme à soi qui réfère à des aspects de leur personne (attribution dispositionnelle) plutôt qu'à des aspects de la situation entourant l'événement.

En ce qui concerne la sévérité de la violence comme facteur pouvant influencer les attributions à soi ou au partenaire, l'étude de Cantos et al. (1993) révèle que les femmes qui blâment leur partenaire pour les deux épisodes de violence et celles qui blâment les deux (soi et le partenaire) pour le premier épisode de violence, mais uniquement le partenaire pour l'épisode le plus récent, rapportent recevoir plus de blessures que les autres femmes de l'échantillon. Ce résultat indique donc l'importance de tenir compte de la sévérité de la violence qui est mesurée ici en terme de blessures. Par contre, le fait d'utiliser les blessures comme mesure de la sévérité de la violence fait en sorte que la violence psychologique n'est nullement prise en compte. Pourtant, comme il a été mentionné précédemment, cette forme de violence est souvent expérimentée par les femmes comme plus nocive que l'abus physique. Par conséquent, il est nécessaire d'évaluer celle-ci en déterminant son intensité et de l'inclure dans la mesure globale de sévérité de la violence (violence mineure ou sévère).

Senchak et Leonard (1994) examinent également l'effet de la sévérité de la violence (agression physique uniquement) sur les attributions de responsabilité auprès d'un échantillon de 117 femmes et 109 hommes nouvellement mariés (première année de mariage). Les résultats obtenus auprès de l'échantillon féminin indiquent que les femmes attribuent davantage la responsabilité de la violence sévère au comportement et au caractère de leur conjoint plutôt qu'à leur propre comportement et caractère. D'autres études parviennent également au résultat signifiant que plus la violence est sévère, plus les femmes sont portées à blâmer leur partenaire pour la violence subie (Holtzworth-

Munroe, 1988; Miller & Porter, 1983). Ces résultats sont en accord avec la théorie de l'attribution en général qui soutient que plus un comportement est extrême, plus celui-ci est susceptible d'être attribué à l'acteur, dans ce cas-ci, le conjoint violent (Jones & Davis, 1965).

Par contre, la manière dont la sévérité de la violence est mesurée n'est pas toujours claire et demande à être davantage définie. Par exemple, Andrews et Brewin (1990) ne mesurent pas la violence subie à l'aide d'un instrument spécifique, mais se contentent de poser des questions sur la fréquence et le degré de la violence ainsi que sur les blessures subies (nombre de fois que la femme a été blessée, l'étendue des blessures). Ils catégorisent la sévérité de la violence sous trois scores : très sévère, sévère et moins sévère. Également, les analyses effectuées sont simplement des distributions de fréquence dans le but de démontrer que la sévérité de la violence influence les attributions dispositionnelles (tant pour le blâme à soi qu'au partenaire). Tout comme le notent Andrews et Brewin (1990), ces résultats nous portent à croire que plus la violence est sévère, plus les attributions vont être dispositionnelles, les excuses ou justifications entourant les événements de violence étant insuffisantes en regard de l'acte posé. Par contre, aucune analyse n'est effectuée dans le but de déterminer si la sévérité de la violence influence de manière significative les attributions de blâme à soi ou au partenaire. De plus, ici encore, les chercheurs ne tiennent nullement compte de l'importance de la violence psychologique dans la mesure de la sévérité de la violence ni même dans leur étude en entier, puisque l'échantillon de femmes violentées est



déterminé selon qu'elles ont subi ou non de la violence physique de la part d'un partenaire actuel ou antérieur. Pourtant, les auteurs soulèvent l'hypothèse, dans leur discussion, que le blâme à soi peut être le résultat de l'influence du partenaire à travers son discours à l'endroit de sa conjointe (p. ex., la rabaisser constamment, lui dire qu'elle n'est bonne à rien, que tout est de sa faute, qu'elle ne peut se passer de lui, qu'elle ne fait rien comme il faut, etc.). Ainsi, la violence psychologique, telle que définie précédemment en incluant les comportements de contrôle, pourrait influencer les attributions émises par la femme au sujet de la violence subie. La même critique peut être émise pour l'étude de Senchak et Leonard (1994), puisque ces chercheurs s'intéressent uniquement aux couples nouvellement mariés chez lesquels il y a eu de la violence physique. De plus, la sévérité de la violence subie est mesurée par le biais d'une entrevue structurée en référence uniquement à l'épisode d'agression physique le plus sérieux survenu au sein du couple dans leur première année de mariage. Par la suite, les chercheurs classifient cet événement comme étant de la violence modérée ou sévère selon des critères définis par Straus (1990) à propos du Conflict Tactics Scale Form R (CTS-R).

D'autres résultats contradictoires surgissent lorsque le facteur de la sévérité de la violence est pris en compte. Par exemple, l'étude de Cascardi et O'Leary (1992) n'indiquent aucune association significative entre les attributions de blâme (à soi et au partenaire) et la durée, la fréquence ainsi que la sévérité de la violence physique subie. Également, Pape et Arias (2000) ne rapportent aucun lien entre le niveau de violence

physique (fréquence et sévérité) subi et les attributions émises en terme de causalité et responsabilité chez un échantillon de femmes résidant dans un refuge pour victimes de violence. Il est à noter que seules la fréquence et la sévérité de la violence physique sont prises en compte. Toutefois, ils démontrent qu'un changement (à la hausse) perçu par les femmes au niveau de la fréquence et de la sévérité de la violence subie est relié aux attributions de causalité et responsabilité au partenaire.

Ces chercheurs examinent également le rôle médiateur que jouent les attributions, mais ce, entre l'augmentation perçue de la fréquence et de la sévérité de la violence subie et l'intention de quitter le partenaire violent de façon permanente. Leurs résultats indiquent que la relation entre ces deux variables est entièrement médiatisée par les explications émises envers le comportement violent du conjoint. Donc, cela sous-tend que les femmes violentées ont l'intention de terminer leur relation lorsqu'elles rapportent une augmentation dans la fréquence et la sévérité de la violence seulement lorsqu'elles émettent des attributions externes, stables et globales pour la cause de la violence et qu'elles perçoivent leur partenaire comme responsable (mauvaise intention, motivations personnelles) et à blâmer pour l'utilisation de la violence. Ces chercheurs soulignent ainsi l'utilité des attributions dans la compréhension des réactions des femmes face à la violence subie et mentionnent l'intérêt à porter aux facteurs qui influencent ou déterminent les explications formulées.

En résumé, la grande divergence des résultats peut être due au fait que les méthodes d'évaluation des attributions sont différentes d'une étude à l'autre. De plus, la plupart des auteurs ne tiennent pas compte des distinctions qui existent entre les attributions de causalité, de responsabilité et de blâme et se contentent souvent d'étudier une seule dimension, tout en utilisant à outrance des termes qui se rapportent aux autres facteurs (p. ex., évaluation de la causalité et discussion des résultats en terme de responsabilité ou de blâme). Également, en plus d'étudier une seule dimension sur le plan attributionnel, (causalité, responsabilité ou blâme), plusieurs études ciblent uniquement un aspect de cette dimension (p. ex., certains chercheurs s'intéressent à la dimension de blâme, mais ne parlent que des attributions de blâme à soi et négligent de faire des liens avec le blâme au partenaire). Enfin, la plupart des recherches portent leur attention uniquement à la violence physique et omettent l'importance des autres formes de violence pourtant de plus en plus documentées. Par conséquent, la présente étude utilisera un instrument de mesure qui tient compte de ces distinctions et qui nuancera également la nature de la causalité en terme de disposition personnelle (personnalité) ou d'aspects situationnels (fatigue, emploi stressant, sans emploi, etc.) au niveau des attributions émises à l'égard du conjoint.

Il va de soi qu'il s'avère difficile de discuter des attributions sans aborder les conséquences qui peuvent en découler. En effet, plusieurs études portent leur attention sur les attributions et leur impact sur le plan de l'adaptation psychologique. Bien

entendu, avant de les présenter, il demeure important de définir en quoi consiste la détresse psychologique.

### Détresse psychologique

Tout d'abord, il sera question de la description du terme « détresse psychologique » tel qu'il est étudié dans la présente recherche. Par la suite, les études importantes concernant l'adaptation psychologique en relation avec les attributions émises seront abordées. Troisièmement, la problématique de la violence conjugale sera présentée en abordant ses effets sur le plan de la détresse psychologique. Finalement, un retour sera fait sur les recherches s'intéressant aux trois variables à l'étude, soit les attributions émises dans le contexte de la violence conjugale et les conséquences sur le plan de l'ajustement psychologique.

#### *Définition de la détresse psychologique*

Le terme détresse psychologique est fortement utilisé dans la documentation clinique et scientifique, mais sa définition demeure encore ambiguë. Généralement, il réfère à un état psychologique perturbé dont la sévérité est mineure (Brown, Craig, & Harris, 1985; Dohrenwend, Shrout, Egri, & Mendelsohn, 1980). Sans tenir compte de l'ensemble des troubles psychopathologiques, la détresse psychologique illustre plutôt les désordres les plus répandus dans la population générale, soient les troubles anxieux et dépressifs. Toutefois, la mesure de cette variable ne permet guère d'émettre quelques diagnostics que ce soit sur le plan psychiatrique, tels que décrit dans le DSM-IV

(American Psychiatric Association, 1994). D'ailleurs, ce n'est pas son objectif. En effet, l'intérêt porté à l'évaluation de l'adaptation psychologique consiste à tenter d'estimer la prévalence et l'intensité des symptômes des individus présentant des problèmes psychologiques de nature mineure, mais suffisamment importants pour influencer les différentes sphères de leur vie et requérir l'aide d'un professionnel, tel que psychologue, travailleur social, etc. (Dohrenwend et al., 1980; Ilfeld, 1976, 1978; Santé Québec, 1995). Par ailleurs, bon nombre d'études s'entendent pour dire que la détresse psychologique consiste en un concept général qui se compose de plusieurs symptômes caractéristiques de certaines dimensions spécifiques, telles que la dépression, l'anxiété, l'agressivité et les problèmes cognitifs (c'est-à-dire les troubles de la mémoire, les difficultés de concentration et de prises de décisions) (Boyer, Prévile, Légaré & Valois, 1993; Deschênes, 1998; Ilfeld, 1976, 1978; Kovess, Murphy, Tousignant, & Fournier, 1985; Martin, Sabourin, & Gendreau, 1989; Prévile et al., 1992; Santé Québec, 1995; Zautra, Guarnaccia, & Reich, 1988). La présente étude entend donc mesurer ces quatre dimensions de manière à obtenir un indice global de détresse plus représentatif de l'adaptation psychologique de l'individu.

### *Détresse psychologique et attributions*

En tenant compte du fait que les attributions émises ont des répercussions sur l'état affectif et le comportement d'une personne, plusieurs études tentent de faire ressortir les conséquences diverses auxquelles peuvent mener l'émission d'attributions selon les différentes dimensions causales décrites précédemment (locus, stabilité,

globalité). La théorie de la résignation acquise suggère que les attributions internes, stables et globales sont reliées à la dépression (Abramson et al., 1978). Ces auteurs supposent que, chez les individus subissant des événements de nature négative et incontrôlable, les variations du sentiment de dépression vécu d'un individu à l'autre s'expliqueraient par les attributions de causalité émises par chacun à l'égard de ces événements. Les autres types d'attributions tels que celles de la responsabilité et du blâme ne sont donc pas inclus dans ce modèle.

Une recension des études portant sur l'impact des attributions sur le plan psychologique, notamment sur les symptômes de dépression, a été effectuée par Sweeney, Anderson et Bailey (1986). Les conclusions obtenues à partir de l'analyse de 104 études soutiennent également que les attributions causales internes, stables et globales émises pour les événements négatifs de toute sorte, c'est-à-dire de nature personnelle ou interpersonnelle (événements réels, hypothétiques ou encore provenant de simulations en laboratoire) sont significativement reliées à la dépression. Des résultats abondant dans le même sens ont été obtenus par Heim et Snyder (1991) dans leur étude auprès de 59 couples. En examinant l'interaction entre la satisfaction conjugale et les attributions émises par rapport aux conflits dans le couple comme variable prévisionnelle des symptômes de dépression, il ressort que la dépression chez la femme est prédite, entre autres, par des attributions de causalité à soi pour les conflits conjugaux et une incapacité à attribuer les difficultés au comportement du partenaire.

D'autre part, Janoff-Bulman (1979) s'intéresse plus spécifiquement aux attributions de blâme à soi et propose des nuances intéressantes qui peuvent expliquer l'apparition ou non des symptômes de dépression suite à un événement négatif subi tel que la violence conjugale. En effet, cette recherche démontre que le blâme personnel peut parfois s'avérer positif pour la santé psychologique d'un individu, selon que le blâme est de nature caractérielle (lié aux dispositions d'une personne) ou comportementale (lié au comportement lors d'une situation précise). Plus précisément, Janoff-Bulman (1979) stipule que les explications de blâme à soi comportemental ont une fonction adaptative, puisqu'elles permettent de garder un certain sentiment de contrôle sur la situation, comparativement aux attributions de blâme personnel caractériel qui présentent un aspect plutôt incontrôlable étant reliées à des traits de la personnalité de l'individu. Ainsi, suivant ce raisonnement, ce sont donc les attributions de blâme à soi caractériel qui seraient liées à une faible adaptation sur le plan psychologique.

Par ailleurs, Gélinas et al. (1995) étudient les trois types d'attributions (causalité, responsabilité et blâme) ainsi que leur impact sur la détresse psychologique et conjugale auprès de 124 couples québécois. Leurs résultats révèlent très peu de corrélations significatives entre les attributions émises et la détresse psychologique, si ce n'est qu'un lien entre les symptômes d'agressivité (composante de la détresse psychologique) et les attributions de responsabilité au partenaire chez la femme. D'autres chercheurs

soulignent également l'absence de relation entre les attributions émises par les conjoints et les symptômes de dépression (Townsend, Beach, Fincham, & O'Leary, 1991).

### *Détresse psychologique et violence conjugale*

Il semble bien que les nombreux conflits au sein du couple ainsi que la satisfaction maritale ont des répercussions sur le bien-être physique et psychologique des partenaires (Bloom, Asher, & White, 1978; Gélinas et al., 1995; Heim & Snyder, 1991). En effet, des relations étroites sont observées entre la détresse psychologique et l'ajustement conjugal, menant donc à la conclusion que les couples peu satisfaits sur le plan marital éprouvent également des difficultés au niveau de leur adaptation psychologique.

En tenant compte de ces études qui font ressortir des liens entre l'ajustement dyadique et la détresse psychologique, il s'avère pertinent de penser que les femmes violentées par leur conjoint présentent des symptômes de détresse, ces dernières étant, bien entendu, moins satisfaites de leur relation maritale. À cet effet, plusieurs chercheurs se sont penchés sur les répercussions psychologiques de la violence conjugale, la détresse psychologique étant considérée comme une conséquence de l'abus plutôt que comme une cause de celui-ci (Gleason, 1993; Walker, 1984, 2000). Les recherches tendent à démontrer que les conséquences à long terme des agressions répétées contre les femmes sont multiples (Centre national d'information sur la violence dans la famille, 2002a; MacLeod 1987; Statistique Canada, 2000). Par exemple, elles sont bouleversées,



craintives, elles manquent d'amour-propre, elles sont négligentes face à leur apparence et leur santé. Elles se sentent aussi responsables et éprouvent de la culpabilité, de la honte, de la confusion, de la déception ainsi que de la frustration. De plus, elles présentent des difficultés dans leurs relations interpersonnelles, des troubles du sommeil et de l'insomnie. Toujours selon ces études, des problèmes émergent également sur le plan physique et sexuel. De plus, plusieurs auteurs soutiennent que l'expérience de la violence conjugale est traumatisante et prédispose les femmes à certains troubles psychologiques tels que la dépression (Andrews & Brown, 1988; Arias, 1999; Arias, Lyons, & Street, 1997; Cascardi & O'Leary 1992; Centre national d'information sur la violence dans la famille 2002a; Dutton & Painter, 1993; Gelles & Harrop, 1989; Gleason, 1993; Hilberman, 1980; Rollstin & Kern, 1998; Statistique Canada, 2000; Walker, 1979, 1984, 2000).

Gleason (1993) rapporte également une prévalence élevée de dysfonctions sexuelles, de désordre de stress post traumatique, de trouble d'anxiété généralisée ainsi que de trouble obsessionnel compulsif chez les femmes victimes de violence, ce qui semble refléter les composantes principales du syndrome de la femme violentée décrit par Walker (1984, 2000). En effet, le syndrome tel qu'exposé par Walker (1984, 2000) inclut des symptômes d'anxiété et de dépression qui se poursuivent souvent encore longtemps, même après que la violence ait cessé. Également, il comprend des distorsions cognitives incluant des pertes de mémoire et de la dissociation, la reviviscence d'événements traumatisants et l'interruption de relations interpersonnelles. De leur côté,

Rollstin et Kern (1998) démontrent que la sévérité de la violence physique et psychologique est significativement associée avec des troubles psychologiques plus élevés sur le MMPI-2.

D'autres études s'intéressant à l'impact de la violence sur l'estime de soi des victimes indiquent que les femmes violentées présentent une plus faible estime d'elles-mêmes que celles qui ne subissent pas une telle forme d'abus (Aguilar & Nightingale, 1994; Pagelow, 1984; Walker, 1979) ou encore que leur estime de soi est inversement associée à la fréquence des agressions, à leur sévérité ainsi qu'aux blessures subies (Cascardi & O'Leary, 1992).

Par ailleurs, malgré le fait que les conséquences de la violence émotionnelle sur l'adaptation psychologique de la victime ont été moins documentées, certains résultats sont tout de même disponibles. Par exemple, l'étude d'Aguilar et Nightingale (1994) révèle qu'en tenant compte des divers types de violence subis (physique, psychologique, sexuelle), seule la violence psychologique de nature contrôlante s'avère être un déterminant significatif d'une faible estime de soi chez la femme violentée, ce qui peut conduire, selon ces chercheurs, à la notion de résignation acquise (Follingstad et al., 1990; Walker 1979, 2000). De plus, les femmes ayant subi plus négativement la violence psychologique rapportent plus de peur du partenaire, de honte, de perte au niveau de l'estime de soi, de dépression et d'anxiété, comparativement aux femmes ayant indiqué vivre plus négativement la violence physique (Follingstad et al., 1990).

Des études plus récentes font également ressortir des résultats intéressants. Entre autres, Marshall (1996) a obtenu des liens significatifs entre la fréquence de la violence psychologique et certaines conséquences négatives, telles que des visites plus nombreuses chez le médecin, une utilisation plus fréquente des services de psychothérapie, des maladies chroniques, etc. De leur côté, Arias et Pape (1999) identifient la violence psychologique comme étant une variable prévisionnelle significative des symptômes du désordre de stress post-traumatique, et ce, même lorsque l'effet de la violence physique est contrôlé, alors que l'effet prévisionnel de la violence physique sur ce même indice d'ajustement ressort non significatif. Ces résultats sont contraires à ceux obtenus par Rollstin et Kern (1998) qui démontrent que les deux formes de violence constituent des variables prévisionnelles significatives de troubles psychologiques sur le MMPI-2. Dans l'étude de Lemelin (2002) portant sur un échantillon de femmes de la population générale âgées entre 18 et 25 ans, seules la violence émotionnelle et sexuelle sont significativement associées à la détresse psychologique (indice composé de symptômes de dépression, d'anxiété, d'agressivité et de troubles cognitifs), alors que la violence de nature physique ainsi que les blessures subies ressortent non significatives.

Il est à noter que Pape et Arias (2000) ne rapportent aucun lien entre le niveau de violence physique rapporté par les femmes (fréquence et sévérité) et les réactions émotionnelles, telles que la nervosité, la tristesse et la colère. Cependant, ils obtiennent des résultats significatifs lorsque la perception des femmes concernant l'augmentation

de la violence dans le couple, plutôt que le niveau de violence lui-même, est mise en relation avec les mêmes variables de réactions émotionnelles.

### *Détresse psychologique, violence conjugale et attributions*

En ce qui concerne les recherches qui s'intéressent à l'impact des attributions sur l'adaptation psychologique dans le contexte de la violence conjugale, McClennan et al. (1994) obtiennent un lien significatif entre les attributions causales affectant l'ensemble des sphères de la vie de l'individu (globalité) et les symptômes dépressifs auprès d'un échantillon de femmes violentées. D'autres auteurs démontrent que le blâme à soi chez les femmes victimes d'abus de la part du conjoint est significativement associé aux symptômes de dépression (Cascardi & O'Leary, 1992; Walker, 1979, 1984, 2000).

Dans le même sens, O'Neill et Kerig (2000) montrent que le blâme à soi (autant caractériel que comportemental) émis par les femmes subissant de la violence conjugale, est associé négativement à l'ajustement psychologique, celui-ci étant mesuré par le biais d'un ensemble de symptômes caractéristiques de plusieurs troubles incluant celui de la dépression. De plus, ces chercheurs évaluent le rôle modérateur que peut jouer les attributions à soi (caractériel et comportemental) entre la violence physique et l'ajustement psychologique. Les résultats indiquent effectivement que les attributions à soi (deux dimensions) modèrent la relation entre ces variables. Ainsi, une augmentation du blâme à soi accentue le lien entre la violence physique et les symptômes psychologiques. Donc, contrairement à ce que propose Janoff-Bulman (1979), cela

suggère que les attributions à soi, peu importe qu'elles soient caractérielles ou comportementales, ne constituent guère un mécanisme d'adaptation qui permet à la femme de conserver un certain contrôle sur la situation. Par contre, O'Neill et Kerig (2000) n'effectuent aucune analyse concernant la détresse en tenant compte des attributions de blâme au partenaire (cette dimension n'étant pas mesurée dans cette étude comme il a été mentionné précédemment), ne permettant pas de déterminer s'il existe un lien entre la nature des explications émises (à soi ou au partenaire) et l'adaptation psychologique.

Certaines études tiennent compte de ces variables et obtiennent des résultats divergents. Par exemple, Andrews et Brewin (1990) ne trouvent aucun lien entre la dépression et les attributions émises (blâme à soi ou au partenaire; dispositionnel ou situationnel) par les femmes vivant présentement de la violence conjugale. Bien entendu, il est à noter que leur intérêt ne porte que sur les attributions de blâme, sans tenir compte de l'influence de la causalité et de ses dimensions (locus, stabilité, globalité) ni de la responsabilité, ce qui est le cas également pour plusieurs autres études (p. ex., O'Neill & Kerig, 2000). De leur côté, Pape et Arias (2000) obtiennent un lien significatif entre les attributions de causalité et de responsabilité au partenaire et les réactions émotionnelles vécues suite à un épisode de violence. Toutefois, la mesure des conséquences sur le plan émotionnel se limite uniquement à la nervosité, la tristesse et la colère.

Ainsi, il est difficile d'effectuer un résumé succinct des recherches s'intéressant aux conséquences psychologiques de la violence, car les dimensions d'adaptation étudiées divergent grandement d'une étude à l'autre, de même que les instruments de mesure utilisés. De plus, un grand nombre de recherches sur les effets des attributions émises et/ou de la violence faite aux femmes portent souvent leur intérêt uniquement sur un aspect seulement de l'ajustement psychologique, souvent axé sur la présence de symptômes de dépression pour évaluer l'impact à ce niveau. Pourtant, les effets peuvent se faire ressentir sur plusieurs plans qui doivent également être pris en compte lorsqu'il s'agit de mesurer l'adaptation psychologique d'un individu.

En résumé, la présente étude se distingue des précédentes par son recours à des conceptions multidimensionnelles pour l'ensemble de ses variables, soit la violence (psychologique, physique, sexuelle, blessures; mineure ou sévère), les attributions (causalité : locus, disposition, stabilité, globalité; responsabilité; blâme) ainsi que la détresse psychologique (dépression, anxiété, agressivité, problèmes cognitifs), bien que cette variable soit comptabilisée sous un score global. De plus, tel que recommandé par O'Neill et Kerig (2000), un groupe contrôle composé d'individus susceptibles de vivre de la violence dans leur relation de couple et provenant de la population générale est utilisé dans le but de déterminer plus exactement les effets de la violence conjugale sur le fonctionnement de la femme violentée. Enfin, aucune étude n'a examiné la nature des liens entre ces trois variables (formes et sévérité de la violence, attributions et détresse psychologique) de manière simultanée dans le but d'évaluer le rôle modérateur des

attributions, et ce, dans la relation entre la violence conjugale subie et la détresse psychologique.

### Objectifs et hypothèses de recherche

La recension de la littérature permet de constater qu'un grand nombre d'études ont été effectuées, plus particulièrement dans la dernière décennie, dans le but de mieux comprendre la problématique de la violence conjugale. Le présent projet s'insère dans la continuité des travaux de recherche réalisés antérieurement, puisqu'il a pour objectif principal d'examiner le jeu des relations existant entre la violence conjugale subie par les femmes et certaines variables de nature cognitive et affective (attributions et détresse psychologique). Plus précisément, nous espérons que les distinctions entre les différents types de violence (incluant sa sévérité), les attributions émises, le recours à un groupe contrôle provenant de la population générale, ainsi que l'étude de l'effet combiné de la violence et des attributions sur la détresse psychologique permettront de raffiner les connaissances sur la nature des liens entre les trois variables à l'étude. La synthèse ainsi effectuée conduit à l'émission de 8 hypothèses de recherche qui se divisent selon cinq objectifs principaux.

Le premier objectif consiste à examiner le rôle joué par l'histoire d'abus (facteur sociodémographique) dans l'émission des attributions face à la violence subie à l'âge adulte. Il donne lieu à l'hypothèse suivante :

1. Les femmes (deux échantillons regroupés) ayant été victimes d'abus (physique ou sexuel) au cours de l'enfance vont émettre plus d'attributions à soi (cause : interne, stable, globale; responsabilité et blâme) pour la violence subie présentement que les femmes qui n'ont pas été victimes d'abus durant leur enfance.

Le second objectif vise à comparer les deux échantillons à l'étude au niveau de la variable attributionnelle. Une hypothèse est émise à cet effet :

2. Les femmes de l'échantillon clinique vont émettre davantage d'attributions externes, dispositionnelles à leur partenaire, stables, globales, de responsabilité et blâme au partenaire que l'échantillon contrôle provenant de la population générale.

Le troisième objectif vérifie la relation existant entre, d'une part, la violence subie par les femmes et, d'autre part, les attributions émises par ces dernières et leur détresse psychologique. Dans un premier temps, le but sera d'évaluer l'impact de la fréquence de cette violence (formes et sévérité) sur les autres variables à l'étude, soit les attributions et la détresse psychologique (hypothèse 3 et 5). Dans une deuxième temps, les hypothèses 4 et 6 examinent l'effet de l'intensité de la violence (vivre de la violence mineure comparativement à vivre de la violence sévère) sur les mêmes variables (attributions et détresse psychologique). Il est à noter que, de manière à tenir compte des propos d'Arias et Pape (1999) qui soulignent le manque de variabilité qui peut exister au sein de l'échantillon clinique (femmes hébergées) en ce qui concerne les indices de



violence, les deux échantillons sont regroupés pour l'ensemble des analyses qui suivent (de la troisième à la huitième hypothèse inclusivement) :

3. Plus les femmes (deux groupes confondus) vont vivre fréquemment de la violence (formes et sévérité), plus elles vont émettre des attributions externes, dispositionnelles à leur partenaire, stables, globales et plus la responsabilité et le blâme vont également être attribués au conjoint.
4. Les femmes (deux groupes confondus) qui rapportent subir de la violence sévère (psychologique et/ou physique et/ou sexuelle et/ou sur le plan des blessures) vont émettre plus d'attributions de cause externe, dispositionnelle, stable et globale et de responsabilité et blâme à l'autre que les femmes vivant uniquement de la violence mineure.
5. Plus les femmes (deux échantillons confondus) vont vivre fréquemment de la violence (formes et sévérité), plus elles vont présenter un indice élevé à l'échelle de détresse psychologique.
6. Les femmes (deux groupes confondus) qui rapportent subir de la violence sévère (psychologique et/ou physique et/ou sexuelle et/ou sur le plan des blessures) vont présenter un score plus élevé à l'Index des symptômes psychologiques que les femmes vivant uniquement de la violence mineure.

Le quatrième objectif consiste à examiner le lien entre les attributions émises par les femmes (deux échantillons confondus) et leur adaptation psychologique. L'hypothèse s'énonce comme suit :

7. Les femmes (deux groupes confondus) qui émettent des attributions internes, stables, globales et de responsabilité et blâme à soi vont présenter un score plus élevé à l'index de symptômes psychologiques que les femmes qui émettent des attributions externes, instables, spécifiques et de responsabilité et blâme au partenaire.

Finalement, le dernier objectif vise à vérifier la valeur d'un modèle utilisant les attributions comme variable modératrice dans la relation entre la violence conjugale (incluant les diverses formes et l'intensité) et l'adaptation psychologique de la femme (deux échantillons confondus). Il convient de formuler l'hypothèse suivante :

8. La formulation d'attributions au partenaire réduira la force de la relation entre la violence subie et la détresse psychologique. À l'opposé, des attributions formulées envers soi augmenteront la force de la relation entre la violence subie et la détresse psychologique.

## *Méthode*

Cette section vise à présenter les deux échantillons qui se sont soumis à l'expérimentation ainsi que leurs différentes caractéristiques. Il sera également question de la procédure adoptée pour effectuer la collecte des données et de la description des divers instruments de mesure utilisés, tout en prenant soin de démontrer leur pertinence dans le présent projet de recherche.

### Participants

Deux échantillons de femmes sont utilisés : l'un provenant de maisons de transition et d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale et l'autre de la population générale. Plus précisément, le premier groupe se compose de 91 femmes canadiennes demeurant dans la province de Québec. Il s'agit de femmes mariées ou vivant en union libre chez lesquelles il y a présence de violence, soit physique, psychologique ou sexuelle, perpétrée par leur conjoint. Le recrutement s'est effectué par l'entremise de différents centres d'hébergement pour femmes violentées du Québec : Shawinigan (La Séjournelle), Trois-Rivières (Maison de Convivence), Cap-de-la-Madeleine (Le FAR), La Tuque (Le Toit de l'amitié), Montréal (Escale pour elle et Secours aux femmes), Granby (La maison d'hébergement pour elle). L'âge moyen des participantes de ce premier échantillon est de 36,24 ans ( $ET = 10,56$ ). En moyenne, ces femmes ont complété 11,07 années de scolarité ( $ET = 3,03$ ) et leurs revenus annuels sont

de 11 302,23\$ par année ( $ÉT = 8819,65$ ). Leur état civil se divise comme suit : 15 femmes sont mariées (16,7 %), 17 sont conjointes de fait (18,9 %), 29 sont séparées/divorcées (32,2 %), 25 sont célibataires (27,8 %) et 4 sont en relation de fréquentation (4,4 %). Concernant la durée de la violence conjugale, les participantes de ce groupe rapportent vivre cette problématique en moyenne depuis 8,69 ans ( $ÉT = 10,18$ ). De plus, elles évaluent avoir quitté la maison en moyenne 3,79 fois ( $ÉT = 5,25$ ) en raison de la violence dans le couple et s'être réfugiées dans un centre d'hébergement pour femmes violentées en moyenne 1,87 fois ( $ÉT = 1,66$ ).

Un échantillon de comparaison composé d'individus susceptibles de vivre de la violence au sein de leur relation de couple a été recruté à partir de la population générale. Il comprend 100 femmes dont l'âge moyen se situe entre 35 et 44 ans<sup>2</sup>. Leur scolarité moyenne est entre 13 et 15 années et leurs revenus annuels moyens atteignent entre 15 000\$ et 25 000\$. Concernant leur état civil, 61 femmes sont mariées (61,0 %), 35 sont conjointes de fait (35,0 %), une est séparée/divorcée (1,0 %) et trois sont célibataires (3,0 %). Dans ce groupe, deux femmes (2,2 %) rapportent avoir eu recours à un centre d'hébergement pour victimes de violence conjugale. De plus amples informations sur les caractéristiques propres aux deux échantillons seront présentées dans la première partie de la section portant sur l'analyse des résultats.

---

<sup>2</sup> Le questionnaire sociodémographique du groupe contrôle a été complété sous forme de catégories en ce qui a trait aux variables âge, scolarité, revenu annuel et durée de cohabitation. La correspondance pour le groupe de femmes des centres d'hébergement est la suivante : l'âge moyen se situe entre 35 et 44 ans, la scolarité moyenne dans la catégorie de 12 ans et moins et leurs revenus annuels moyens sont de moins de 15 000\$.

### Déroulement

Dans le but de former le premier échantillon, les différentes maisons de transition et d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale ont été sollicitées à participer à cette recherche. Un document explicatif présentant les objectifs de l'étude ainsi qu'une courte description de chacun des questionnaires proposés a été remis aux responsables de tous les centres approchés. De plus, des explications sur la recherche et le cahier de questionnaires ont été apportées aux intervenantes dans le but de rendre la passation le plus homogène possible d'un centre à l'autre. Par exemple, il était demandé d'effectuer la passation le plus tôt possible après l'admission au centre, pour ainsi réduire l'effet des différentes rencontres d'aide entre la participante et les personnes ressources sur les réponses aux questionnaires. La passation des questionnaires s'est effectuée par l'entremise des intervenantes des maisons d'hébergement dans le but d'assurer la confidentialité des participantes. En fait, les intervenantes devaient inviter les femmes violentées qui étaient hébergées à répondre à un cahier comprenant différents questionnaires, et ce, sur une base volontaire.

En ce qui concerne l'échantillon de comparaison recueilli aléatoirement dans la population générale, ce dernier provient d'un sondage réalisé à l'hiver 1999-2000 auprès de la population québécoise par Lussier et Lafontaine en collaboration avec la firme de recherche SOM. Les participants de ce sondage ont été sollicités par téléphone dans la région de Montréal et ailleurs dans la province de Québec. Pour être éligibles à participer à la recherche, les personnes sollicitées devaient avoir 18 ans ou plus, être

hétérosexuels et être en relation de couple depuis au moins six mois. Ensuite, la collecte des données s'effectuait par le biais d'un questionnaire postal envoyé à chaque partenaire du couple participant. Lorsque les questionnaires étaient remplis, ils étaient retournés par la poste à l'aide d'une enveloppe pré-affranchie. Ce sondage a permis de recueillir les réponses de 316 couples québécois. À partir de la population initiale de cette étude, soit les 316 couples québécois, 100 femmes ont été sélectionnées aléatoirement pour former l'échantillon de comparaison utilisé dans la présente étude. L'utilisation d'un groupe contrôle dans la présente étude s'avère très pertinente dans la mesure où elle permettra de faire ressortir certaines caractéristiques des femmes violentées ayant recours à l'aide des centres d'hébergement pour victimes de violence conjugale en comparaison avec celles des femmes de la population générale qui peuvent ou non être violentées dans leur relation de couple.

Il est à noter que cinq questionnaires ont fait l'objet d'analyses statistiques pour la présente étude, soit un questionnaire portant sur les renseignements sociodémographiques et comprenant une section sur les expériences d'abus durant l'enfance, l'Échelle révisée des stratégies de conflits (CTS2; Straus et al., 1996; traduit par Lussier, 1997), le questionnaire de contrôle (Tolman, 1989), le questionnaire sur les attributions à l'égard de la violence conjugale (Dutton, 1992) ainsi que l'Indice de détresse psychologique de l'enquête Santé Québec (IDPESQ-14; Prévile et al., 1992). Le temps de passation pour le cahier de questionnaire en entier était d'environ 60 minutes.

### Instruments de mesure

Sur la première page du cahier de questionnaire, une brève explication des objectifs de l'étude était donnée ainsi que différentes informations sur la participation (la participation volontaire à la recherche, le droit de s'y retirer en tout temps, la durée de passation et la manière de procéder, le respect de la confidentialité ainsi qu'une note indiquant un numéro de téléphone et précisant la possibilité de parler à un psychologue en cas de besoin). Un formulaire de consentement requérant leur signature suivait ensuite. Dans la présente section, les cinq questionnaires retenus pour l'étude feront l'objet d'une description plus approfondie.

#### *L'échelle révisée des stratégies de conflits (CTS2)*

L'échelle révisée des stratégies de conflits (CTS2; Straus et al., 1996; traduit par Lussier, 1997) permet d'examiner les manifestations de la violence dans les relations de couple (couples mariés, en union libre ou en relation de fréquentation). Le CTS2 comprend 78 items permettant d'évaluer les comportements émis par les répondantes et ceux émis par leur conjoint. Ces items se répartissent en cinq sous-échelles : négociation (6 items), violence psychologique (8 items), violence physique (12 items), coercition sexuelle (7 items) et la présence de blessures (6 items). Les agressions physiques incluent des comportements tels que : lancer un objet à la femme, la pousser ou la bousculer, lui tordre le bras ou lui tirer les cheveux, l'agripper, la gifler, la frapper avec ou sans objet, tenter de l'étrangler, la projeter contre un mur, la battre, la brûler, lui donner un coup de pied et, finalement la menacer avec un couteau ou une arme.



L'échelle de violence psychologique mesure les comportements suivants : insulter ou sacrer contre la conjointe, hurler ou crier après elle, la contrarier, la traiter de grosse ou laide, détruire des objets qui lui appartiennent, l'accuser d'être nulle comme amante, menacer de frapper ou lancer un objet et sortir de la pièce ou de la cours bruyamment lors d'un désaccord. La violence sexuelle s'évalue selon les items suivants : obliger l'autre à des relations sexuelles sans condom, insister pour avoir des relations sexuelles sans son accord, insister pour avoir des relations sexuelles orales ou anales, utiliser la force pour avoir des relations sexuelles orales ou anales, utiliser la force pour obliger à avoir des relations sexuelles, la menacer afin d'avoir des relations sexuelles orales ou anales, la menacer pour avoir des relations sexuelles. Les énoncés concernant la violence émise par les femmes n'ont pas été retenus pour fins d'analyse, limitant ainsi l'étude à la violence subie.

La mesure s'effectue sur une échelle en sept points, se concentrant sur la fréquence des comportements survenus au cours de la dernière année (0 = ceci n'est jamais arrivé; 1 = une fois au cours de la dernière année; 2 = 2 fois au cours de la dernière année; 3 = 3 à 5 fois au cours de la dernière année; 4 = 6 à 10 fois au cours de la dernière année; 5 = 11 à 20 fois au cours de la dernière année; 6 = plus de 20 fois au cours de la dernière année; 7 = pas au cours de la dernière année, mais c'est déjà arrivé). Pour effectuer le calcul du nombre moyen d'actes de violence subis aux cours de la dernière année, les points milieux des réponses données par les participantes au CTS2 à chacun des items de la dimension mesurée sont additionnés. On obtient alors une

estimation plus juste de la situation. Ainsi, lorsque les réponses encadrées sont 0, 1 et 2, les nombres additionnés demeurent les mêmes. Pour la réponse 3 (3 à 5 fois au cours de la dernière année), le point milieu est 4, pour la réponse 4 (6 à 10 fois), le point milieu est 8, pour la réponse 5 (11 à 20 fois), le point milieu est 15 et pour la réponse 6 (plus de 20 fois), le point milieu utilisé est 25 (Straus et al., 1996).

Notons que toutes les échelles présentent une bonne consistance interne, les coefficients alpha variant de 0,79 à 0,95 (Straus et al., 1996). L'étude de Lafontaine (2002) et celle de Lemelin (2002), abondent dans le même sens. Dans la première, la consistance interne observée auprès d'un échantillon de 316 couples provenant de la population générale est de 0,74 pour la violence psychologique subie, 0,79 pour la violence physique subie, 0,26 pour la violence sexuelle subie et 0,49 pour les blessures subies. Dans la seconde les coefficients alpha obtenus auprès d'un échantillon de 325 femmes de la population générale, âgées entre 18 et 25 ans, atteignent respectivement 0,71 pour la violence psychologique subie, 0,86 pour la violence physique subie, 0,77 pour la violence sexuelle subie et 0,91 pour les blessures subies. Dans la présente étude, les indices de consistance interne observés à partir des deux échantillons combinés sont les suivants : 0,91 pour l'échelle de violence psychologique, 0,95 pour l'échelle de violence physique, 0,90 pour l'échelle de violence sexuelle et 0,86 pour l'échelle des blessures subies.

Ce questionnaire permet également d'évaluer l'intensité de la violence (psychologique, physique, sexuelle) et des blessures, les items étant regroupés selon leur gravité : mineure ou sévère. Les items regroupés selon les deux échelles de gravité présentent également des coefficients alpha élevés, soit 0,91 pour l'échelle de violence mineure et 0,92 pour l'échelle de violence sévère.

Il faut préciser que le CTS2 ne contient pas d'items sur les comportements de contrôle et de domination infligés par le partenaire, ce qui constitue pourtant des comportements violents de nature psychologique selon les définitions énoncées plus tôt. Puisqu'il s'avère pertinent d'en tenir compte dans l'évaluation de la violence conjugale, un second questionnaire a été utilisé pour mesurer les comportements de contrôle exercés par le partenaire.

#### *Le questionnaire de contrôle*

Le questionnaire de contrôle permet de mesurer les comportements de contrôle émis par le partenaire ainsi que l'effet de ceux-ci sur la conjointe. Il comprend 18 items élaborés à partir d'énoncés du Psychological Maltreatment of Women Inventory (PMWI; Tolman, 1989), instrument ayant été conçu pour être utilisé au côté d'autres mesures de violence, comme le CTS2. La définition de contrôle telle que retenue dans la présente recherche s'inspire de celle utilisée dans l'étude d'Ehrensaft et ses collègues (1999). Après avoir fait une recension des écrits sur le lien existant entre le contrôle et la violence physique à travers trois grands concepts théoriques, soit la théorie de

l'attachement, la théorie féministe et la théorie du contrôle social, ces chercheurs en sont venus à la conclusion que l'évaluation des comportements de contrôle doit se faire à travers quatre dimensions : le pouvoir de décision de la partenaire, la liberté dans ses relations avec l'extérieur, la liberté dans la planification de ses activités quotidiennes et l'atteinte au niveau de son image de soi et de son sentiment de compétence. De plus, ces auteurs soutiennent que les comportements sont considérés comme étant contrôlants dans la mesure où ceux-ci tentent de restreindre ou limitent les actions, les pensées ou les émotions de la partenaire et que ces mêmes comportements sont perçus négativement par la personne qui les subit. Par exemple, certaines femmes peuvent qualifier de signe adéquat d'affection le fait que leur conjoint soit jaloux des autres hommes, alors que d'autres peuvent percevoir ce comportement comme étant contrôlant et inapproprié. Cette nuance est très importante, car elle permet de faire la distinction entre l'influence mutuelle normale et positive qui peut exister au sein d'un couple et les comportements perçus comme contrôlants qui constituent plutôt de la violence psychologique.

Le PMWI (Tolman, 1989), a été créé dans le but d'évaluer les comportements de violence psychologique utilisés par l'homme et comprend deux sous-échelles : l'échelle de violence verbale et émotionnelle et l'échelle de dominance/isolation. La première sous-échelle n'a pas été utilisée en raison de sa redondance avec la violence psychologique qui est déjà mesurée à l'intérieur du CTS2. Par conséquent, seuls les items de la seconde sous-échelle, soit celle de dominance/isolation, ont fait l'objet d'une traduction en comité composé de trois personnes bilingues dont une traductrice

professionnelle. Cette échelle comprend des énoncés décrivant des comportements de contrôle de la part du partenaire et touchant les quatre dimensions énumérées précédemment, soit le pouvoir de décision de la partenaire (p. ex., « mon partenaire a refusé de me laisser travailler à l'extérieur de la maison; mon partenaire a été avare au moment de me donner de l'argent pour tenir la maison, etc.), la liberté dans ses relations avec l'extérieur (p. ex., « mon partenaire n'a pas voulu que je fréquente mes amies de femmes; mon partenaire a essayé de m'empêcher de voir ou de parler à ma famille »), la liberté dans la planification de ses activités quotidiennes (p. ex., « mon partenaire a restreint mon utilisation de l'automobile; mon partenaire ne m'a pas permis de sortir de la maison quand je le voulais ») et, finalement, l'atteinte au niveau de son image de soi et de son sentiment de compétence (p. ex., « mon partenaire m'a dit que je ne pouvais pas me débrouiller sans lui; mon partenaire m'a donné des ordres »). Dans la présente étude, une cote globale des items est utilisée, c'est-à-dire une moyenne des fréquences pour les différents items, l'objectif étant d'évaluer la présence de comportements de contrôle dans la relation et non de cibler la dimension de contrôle touchée.

Le coefficient de consistance interne observé par Tolman (1989) auprès d'un échantillon de 207 femmes pour l'échelle de dominance/isolation est de 0,95. Cet instrument a été utilisé dans d'autres études (Dutton & Painter, 1993; Henderson, Bartholomew, & Dutton, 1997) qui ont obtenu, pour la même échelle, un alpha élevé de 0,82 dans les deux cas. De l'échelle de dominance/isolation originale élaborée par Tolman (1989), 8 items ont été enlevés, étant jugés redondants en regard du CTS2. De

plus, la structure du questionnaire a été ajustée suite aux recommandations d'Ehrensaft et al. (1999) concernant la distinction entre les comportements de contrôle et l'influence mutuelle normale et positive qui existe au sein d'un couple. Pour tenir compte de cette nuance, chaque item est accompagné de deux modes de questionnement : La première question mesure la fréquence des comportements de contrôle émis par le conjoint par le biais d'une échelle en cinq points : jamais (0), rarement (1), quelquefois (2), fréquemment (3) et très fréquemment (4). La deuxième question demande à la répondante d'évaluer l'effet que chacun de ces comportements a sur elle, soit « positif (1), neutre (2) ou négatif (3) ». Par ailleurs, pour demeurer dans la même optique que le CTS2, la consigne demande aux participantes de se rapporter à leur vécu des 12 derniers mois pour répondre au questionnaire.

Sur le plan des analyses statistiques, seuls les comportements jugés par la participante comme ayant un impact négatif sur sa personne sont considérés comme étant des comportements de contrôle vis-à-vis de la conjointe, donc de la violence psychologique. Par conséquent, le calcul de la fréquence est effectué en faisant une moyenne des réponses à la première échelle, mais uniquement à partir des items de nature négative identifiés par la répondante dans le second mode de questionnement. De plus, le nombre de comportements de contrôle subis par la femme est obtenu par la somme des énoncés considérés négatifs, le score pouvant varier entre 0 et 18. Il est à noter que les items répondus selon les deux modes de questionnement présentent des indices de consistance interne élevés, les coefficients alpha étant respectivement de 0,97

et de 0,96 et ce pour l'échantillon complet, soit celui des femmes violentées hébergées combiné au groupe contrôle. Ce questionnaire, ajouté au CTS2, permet d'avoir une vision plus précise de la violence psychologique, comme il a été expliqué précédemment.

### *Le questionnaire sur les attributions à l'égard de la violence conjugale*

Le questionnaire sur les attributions à l'égard de la violence conjugale développé par Dutton (1992) comprend 11 items. Il s'apparente grandement au Causal Dimension Scale élaboré par Russell (1982), l'intérêt tournant grandement autour de la mesure des dimensions de causalité proposées par Weiner (1979, 1985). Cet instrument de mesure est utilisé dans le but de déterminer la nature des attributions émises par les femmes au sujet de la violence dans le couple en terme de causalité (interne/externe, stable/instable, globale/spécifique), de responsabilité et de blâme et non d'analyser le contenu de l'attribution elle-même. Tout d'abord, la consigne demandée à la participante consiste à écrire la principale cause de la violence, ce qui instaure un contexte pour les énoncés suivants. En effet, après avoir complété le premier item, la participante doit répondre à trois questions qui portent sur la nature de cette cause (interne/externe, stable/instable, globale/spécifique). Pour le locus de la causalité, la question consiste à demander à la participante : « Jusqu'à quel point est-ce que la cause de la violence dans votre couple est due à quelque chose qui se rapporte à vous ou qui se rapporte à votre conjoint? ». La mesure de cet item s'effectue sur une échelle en sept points allant de « totalement due à moi » (1) à « totalement due à mon partenaire » (7). Pour la dimension stabilité la

question est : «À l'avenir, cette cause sera-t-elle présente?» et se répond également sur une échelle en sept points allant de « plus jamais présente » (1) à « toujours présente » (7). Pour la globalité, les participantes doivent répondre si la cause de la violence indiquée au premier item a affecté seulement la violence dans leur couple ou si elle a influencé également d'autres sphères de leur vie. Les réponses s'échelonnent sur une échelle en sept points allant de « seulement la violence dans mon couple » (1) à « toutes les situations de ma vie » (7). Par conséquent, plus les scores sont élevés sur chacune des dimensions de causalité, plus les attributions vont être externes, stables et globales. Deux autres items portent sur la responsabilité et le blâme. La mesure de chacun de ces items s'effectue également sur une échelle en sept points qui varie selon l'énoncé en question (p. ex., « je suis totalement responsable » (1) jusqu'à « mon conjoint est totalement responsable » (7)). L'originalité de la présente étude est qu'il y a ajout d'une question pour nuancer les attributions de causalité en terme de disposition personnelle ou d'aspects situationnels. Donc, si la participante détermine au second item que la cause de la violence se rapporte davantage au conjoint (réponse 5, 6 ou 7 sur l'échelle), elle doit ensuite évaluer, au troisième item, si elle croit que cela est dû à des facteurs externes à son partenaire comme par exemple : stress au travail, fatigue, perte d'emploi, etc. (« totalement due à l'influence de facteurs externes » (1)) ou à la personnalité de ce dernier (« totalement due à sa personnalité » (7)). Dans la présente étude, sur les 11 items composant le questionnaire, seulement 5 items qui portent directement sur les variables à l'étude sont soumis aux analyses statistiques. La mesure de consistance interne observée pour les deux échantillons regroupés est de 0,68. Il est à noter que



l'item portant sur l'aspect dispositionnel versus situationnel, n'a pas été inclus dans ce calcul étant donné qu'il ne s'appliquait pas à un grand nombre de participantes de l'échantillon.

### *L'indice de détresse psychologique de l'enquête Santé Québec*

L'indice de détresse psychologique de l'enquête Santé Québec (IDPESQ) est un instrument de mesure qui a été développé à partir de l'Index des symptômes psychiatriques (ISP) construit par Ilfeld (1978). Cette échelle a été construite dans le but d'évaluer l'état psychologique d'un individu en mesurant la présence de symptômes généralement associés aux troubles de dépression et d'anxiété, mais ne permet pas d'émettre un diagnostic psychiatrique. Les participantes doivent indiquer la réponse qui décrit le mieux leur état en se référant uniquement aux sept derniers jours, et ce, en utilisant une échelle de type Likert en quatre points indiquant la fréquence des divers symptômes énoncés : jamais, de temps en temps, assez souvent, très souvent. À l'origine, le questionnaire de Ilfeld (1978) comptait 29 items et présentait un coefficient de fidélité élevé, soit 0,91. La traduction française et l'adaptation en mode auto-administré ont été effectuées par Kovess et ses collègues (1985) dans le cadre d'une étude pilote portant sur l'évaluation de l'état de santé de la population québécoise. Ces auteurs ont également effectué des analyses faisant ressortir les quatre dimensions distinctes mesurées par le questionnaire : la dépression, l'anxiété, l'agressivité et les problèmes cognitifs, dimensions qui ressortent également dans d'autres études (Ilfeld, 1976, 1978; Santé Québec, 1995).

Cet instrument de mesure modifié a aussi été utilisé lors de l'enquête principale de Santé Québec de 1987, d'où son nom « l'Indice de Détresse Psychologique de L'Enquête Santé Québec » (IDPESQ-29), et validé à maintes reprises auprès de la population québécoise adulte (Boyer et al., 1993; Gélinas et al., 1995; Martin et al., 1989). De plus, les propriétés psychométriques ont fait l'objet d'une étude plus approfondie (Préville et al., 1992). Les résultats ont révélé que la version française en 29 items était adéquate, puisqu'il n'y avait aucune différence significative entre les individus ayant répondu à celle-ci et ceux ayant utilisé la version anglophone. Également, le coefficient de consistance interne obtenu s'avère élevé, atteignant 0,92 pour l'ensemble de l'échelle. De plus, cette étude a évalué la possibilité de réduire l'indice de détresse psychologique de l'enquête Santé Québec à 14 items (IDPESQ-14). Tout comme la version en 29 items, cet instrument couvre quatre dimensions, soit la dépression (5 items), l'anxiété (3 items), l'irritabilité (4 items) et les problèmes cognitifs (2 items). Les résultats psychométriques obtenus sur cette nouvelle échelle sont également satisfaisants, se rapprochant grandement de la version française en 29 items. En effet, le coefficient alpha pour l'ensemble des 14 items est de 0,89 (Préville et al., 1992). L'IDPESQ-14 a également été utilisé dans l'étude de Lemelin (2002) qui a obtenu un indice de cohérence interne de 0,91 pour les 325 jeunes femmes de leur échantillon, ainsi qu'auprès d'une population adolescente ( $\alpha = 0,83$ ) dans l'étude de Deschênes (1998). Ces études confirment donc les qualités psychométriques de l'instrument abrégé. Dans la présente étude, le coefficient de consistance interne a été

calculé sur cette échelle globale et atteint 0,94 pour l'échantillon total, soit les femmes des centres d'hébergement et les femmes de la population générale.

De plus, sur le plan statistique, le questionnaire est utilisé en additionnant les quatre sous-échelles, car les sous-échelles anxiété et problèmes cognitifs comportent peu d'items (3 et 2 items respectivement), ce qui est peu fiable et difficile à interpréter et donc non recommandé par les auteurs (Préville et al., 1992). Les analyses sont effectuées en attribuant une valeur de 0 à 3 à chacune des 14 réponses, ce qui correspond à l'échelle en quatre points. Une moyenne des réponses est ensuite effectuée de manière à obtenir un score global de détresse psychologique qui inclut les diverses sous-échelles. Plus ce score est élevé, plus la personne éprouve fréquemment des difficultés psychologiques, soit de la dépression, de l'anxiété, des problèmes cognitifs et de l'agressivité.

## *Résultats*

Les résultats obtenus dans la présente étude sont présentés en deux sections. Premièrement, il sera question des analyses descriptives relatives aux informations socio-démographiques des deux échantillons et de leur relation avec les variables de violence conjugale, d'attribution et de détresse psychologique. En second lieu, les diverses analyses statistiques effectuées dans le cadre de la vérification des hypothèses émises précédemment seront présentées.

### Analyses descriptives

Cette première partie des résultats concerne les données sociodémographiques de chacun des deux échantillons utilisés dans la présente étude. L'échantillon des femmes violentées provenant des centres d'hébergement sera d'abord analysé, suivi des données du groupe contrôle, soit les femmes provenant de la population générale. Ensuite, les deux échantillons seront décrits selon la présence de violence conjugale et des sous-échelles de cette variable (formes et sévérité), ainsi que selon la présence de contrôle exercé par le partenaire. Finalement, des analyses de variance unifactorielles seront effectuées de manière à examiner les variables sociodémographiques telles l'âge, la scolarité, le revenu annuel et la durée de la cohabitation, et ce, en fonction de la violence subie, des attributions et de la détresse psychologique.

### *Données sociodémographiques*

La comparaison des données sociodémographiques des deux groupes à l'étude est présentée dans les Tableaux 1 et 2. Comme il a été mentionné précédemment, les variables âge, année de scolarité, revenu annuel et durée de cohabitation ont été converties sous forme de catégories de façon à rendre possible la comparaison entre les deux échantillons au niveau de ces variables (les données du groupe contrôle ayant été compilées sous cette forme).

Les résultats du Tableau 1 indiquent que les deux échantillons ne diffèrent pas en ce qui a trait à l'âge, les femmes des deux échantillons se situant en moyenne entre 35 et 44 ans. Par contre, les résultats du khi-deux démontrent que la distribution des participantes provenant de la population générale et celle de la population clinique diffèrent significativement sur le plan de la scolarité, du revenu annuel et de la durée de cohabitation. Plus précisément, les femmes hébergées rapportent majoritairement une scolarité de moins de 12 années (62,6 %), alors que les participantes du groupe témoin inscrivent en majorité une scolarité plus élevée (13 ans et plus de scolarité : 65 %). Également, une forte proportion des femmes du groupe clinique indique un revenu inférieur à 15 000\$ (61,5 %), alors que les répondantes de la population générale sont majoritairement plus à l'aise financièrement (plus de 15 000\$ : 63 %). Enfin, les femmes hébergées rapportent, en majorité, vivre avec leur conjoint depuis moins de six ans (35,2 %), alors que la durée de cohabitation s'avère plus élevée pour un plus grand nombre de femmes dans le groupe témoin (six ans et plus : 80 %).

Tableau 1

Distribution des femmes selon l'âge, la scolarité, le revenu et la durée de cohabitation pour les deux échantillons

	Femmes hébergées ( <i>n</i> = 91)	Femmes de la population ( <i>n</i> = 99)	$\chi^2$
Âge			$\chi^2(4, N = 191) = 7,81$
18 à 24 ans	12 (13,2 %)	8 (8 %)	
25 à 34 ans	30 (33 %)	23 (23 %)	
35 à 44 ans	31 (34,1 %)	36 (36 %)	
45 ans et plus	17 (18,7 %)	33 (33 %)	
Scolarité			$\chi^2(3, N = 191) = 25,93^{***}$
12 ans et moins	57 (62,6 %)	35 (35 %)	
13 à 15 ans	22 (24,2 %)	38 (38 %)	
16 ans et plus	7 (7,7 %)	27 (27 %)	
Revenu annuel			$\chi^2(5, N = 191) = 46,70^{***}$
Moins de 15 000\$	56 (61,5 %)	32 (32 %)	
15 000\$ à 25 000\$	16 (17,6 %)	20 (20 %)	
25 000\$ à 35 000\$	5 (5,5 %)	26 (26 %)	
Plus de 35 000\$	3 (3,3 %)	17 (17 %)	
Cohabitation (durée)			$\chi^2(4, N = 191) = 57,16^{***}$
Moins de 6 ans	32 (35,2 %)	20 (20 %)	
6 à 15 ans	17 (18,7 %)	38 (38 %)	
16 à 25 ans	6 (6,6 %)	21 (21 %)	
Plus de 25 ans	6 (6,6 %)	21 (21 %)	

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .

Le traitement des autres variables sociodémographiques (voir Tableau 2) révèle que les répondantes du groupe témoin ont un nombre significativement plus élevé d'enfant(s) issu(s) de la relation actuelle ( $M = 1,59$ ) comparativement aux femmes hébergées ( $M = 1,01$ ;  $t(180) = 2,73$ ,  $p < 0,01$ ). Par contre, le contraire est obtenu lorsqu'il s'agit du nombre d'enfant(s) issu(s) de relations précédentes (nombre significativement plus élevé chez les femmes hébergées ( $M = 1,12$ ) que celles de la population générale ( $M = 0,22$ ;  $t(188) = 5,72$ ,  $p < 0,001$ ). Par ailleurs, les résultats ne démontrent aucune différence au niveau de la durée de fréquentation et du nombre de consultations psychologiques individuelles. Toutefois, il est pertinent d'ajouter qu'un nombre significativement plus élevé de répondantes dans le groupe expérimental (35 femmes (38,5 %) comparativement à 9 femmes (9 %) dans le groupe témoin) ont eu recours aux services d'un professionnel de la santé mentale (psychologue, travailleur social, psychiatre, etc.) sur le plan personnel ( $\chi^2(1, N = 191) = 97,72$ ,  $p < 0,001$ ). Les résultats vont dans le même sens en ce qui a trait aux consultations au niveau du couple et de la famille, 10 femmes hébergées (11 %) comparativement à 1 seule participante dans le groupe contrôle (1 %), ayant eu recours à ce type de service ( $\chi^2(1, N = 191) = 99,00$ ,  $p < 0,001$ ).

En ce qui a trait à l'histoire d'abus durant l'enfance et/ou l'adolescence, 55 répondantes hébergées (60,4 %), comparativement à 24 participantes (24,0 %) du groupe contrôle indiquent avoir été victimes d'abus sexuel au cours de cette période. Le



Tableau 2

Comparaison de moyennes entre les femmes violentées provenant des centres d'hébergement et les femmes de la population générale sur les variables sociodémographiques

	Femmes des centres d'hébergement		Femmes de la population générale		<i>t</i>
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	
Durée de fréquentation (mois)	22,98 ( <i>n</i> = 66)	25,44	22,72 ( <i>n</i> = 99)	21,03	0,07
Nombre d'enfant(s) de la relation actuelle	1,01 ( <i>n</i> = 83)	1,42	1,59 ( <i>n</i> = 99)	1,41	2,73**
Nombre d'enfant(s) de la relation précédente	1,03 ( <i>n</i> = 90)	1,20	0,22 ( <i>n</i> = 100)	0,65	5,72***
Durée de consultation individuelle (semaines)	36,83 ( <i>n</i> = 35)	47,51	39,56 ( <i>n</i> = 9)	48,56	0,15
Durée de consultation couple/famille (mois)	27,10 ( <i>n</i> = 10)	64,47	8,00 ( <i>n</i> = 1)	†	†

*Note.* Les analyses ont été effectuées selon le nombre de répondantes pour chacune des questions sociodémographiques. Ce nombre varie en raison du fait que certaines questions ne s'appliquaient pas à l'ensemble des répondantes ou encore parce que certaines participantes n'ont pas répondu à une question donnée.

† Dans la population générale, une seule participante a consulté un professionnel de la santé en couple/famille, ce qui explique l'impossibilité d'effectuer un test *t* sur cette variable.

\**p* < 0,05. \*\**p* < 0,01. \*\*\**p* < 0,001.

khi-deux obtenu est significatif ( $\chi^2(1, N = 191) = 26,08, p < 0,001$ ). En ce qui concerne l'expérience de violence, soit verbale ou physique infligée par les parents au cours de la même période, 75 femmes du premier échantillon (82,4 %) contre 50 femmes du second groupe (51,5 %) révèlent avoir subi l'une et/ou l'autre forme de violence ( $\chi^2(1, N = 188) = 20,08, p < 0,001$ ). Il est également possible d'analyser les données obtenues sous forme de facteurs prédisposants à la violence en additionnant cinq mesures (l'abus sexuel subi, la violence verbale subie, la violence physique subie, le fait d'avoir été témoin de violence verbale entre les parents, le fait d'avoir été témoin de violence physique entre les parents), ces dernières ayant été converties sous forme dichotomique préalablement (présence = 1, absence = 0). En comparant les deux échantillons sur cette variable à l'aide d'un test  $t$ , les résultats indiquent que les participantes hébergées présentent, en moyenne, 3,12 facteurs prédisposants ( $\acute{E}T = 1,66$ ), alors que les répondantes de la population générale indiquent, en moyenne, 1,63 facteurs ( $\acute{E}T = 1,32$ ). La différence de moyenne est donc significative ( $t(189) = 6,82, p < 0,001$ ).

### *Violence conjugale*

Le Tableau 3 présente la prévalence, au cours de la dernière année, des différentes formes de violence et des blessures subies selon les deux échantillons à l'étude. Dans ce même tableau, les analyses de type khi-deux révèlent des résultats significatifs, et ce, pour tous les types de violence incluant leur sévérité, les blessures (totales, mineures, sévères), ainsi qu'au niveau de l'intensité globale des diverses formes d'abus subies (mineure et sévère). Sur le plan de la violence psychologique, les

proportions de femmes qui rapportent être victimes de ce type de violence sont très élevées, et ce pour les deux échantillons. Bien entendu, les femmes provenant des centres d'hébergement indiquent un résultat plus élevé, soit 96,7 % (cote totale), comparativement aux femmes de la population générale qui rapportent subir ce type de violence dans une proportion de 61,6 % (cote globale), ce qui est tout de même élevé. Il est à noter que la différence entre les deux groupes est encore plus marquée lorsqu'une distinction est faite entre la violence psychologique mineure et sévère. En effet, bien que la violence psychologique mineure et sévère soient subies par un nombre élevé de femmes provenant des centres d'hébergement, soit 95,6 % et 79,1 % respectivement, l'abus psychologique dans la population générale est de nature mineure dans la majorité des cas (61,6 % contre seulement 7,1 % pour la violence psychologique sévère). En ce qui concerne la violence physique, la différence entre les deux groupes est plus importante et ce, à tous les niveaux (totale, mineure et sévère). Par exemple, la cote totale est de 74,7 % pour le premier échantillon et de seulement 7,1 % pour le groupe contrôle. Il en est de même pour la violence sexuelle qui est rapportée par 71,4 % des femmes des centres, comparativement à 18,2 % des participantes de la population générale. Il est à noter ici que dans le groupe témoin, un nombre plus élevé de participantes indiquent vivre de la violence sexuelle plutôt que physique. De plus, les résultats obtenus sur l'intensité globale de la violence (mineure, sévère) en additionnant les différents types de violence, démontrent qu'une majorité de femmes dans les deux échantillons subissent de la violence mineure, bien que ce nombre soit plus élevé chez les femmes hébergées (96,7 % contre 63,6 %). Toutefois, la violence sévère est présente

dans une proportion restreinte dans la population générale (8,1 %), mais demeure malheureusement très élevée dans le groupe expérimental (85,7 %). D'autre part, le total des blessures subies indique que seulement 1 % des répondantes du groupe témoin en rapporte, alors que près de la moitié des femmes hébergées (48,9 %) indique de telles séquelles.

Le Tableau 4 permet d'examiner la prévalence à vie, soit la présence de violence en incluant la période précédant les 12 derniers mois. En comparant les résultats obtenus avec ceux du Tableau 3, il appert une augmentation du nombre de femmes qui rapportent avoir été victimes de l'une ou l'autre des formes de violence, et ce, dans les deux groupes à l'étude. Plus précisément, ces résultats révèlent qu'entre 3 et 13 femmes hébergées ont été violentées (physiquement, psychologiquement ou sexuellement) et ont subi des blessures reliées à cette violence au cours de leur vie, mais pas au cours de la dernière année. Dans le groupe contrôle, entre 0 et 8 femmes, selon la nature de la violence et les blessures subies, rapportent avoir vécu de tels incidents dans le passé, mais pas au cours des 12 derniers mois.

Des analyses khi-deux ont également été effectuées sur la prévalence à vie et démontrent des résultats significatifs pour tous les types de violence (totale, mineure et sévère) ainsi que pour les blessures (totales, mineures et sévères) et l'intensité globale des différentes formes d'abus réunis (mineure et sévère). Dans le cas de la violence

Tableau 3

Prévalence des différents types de violence subis selon les groupes (dernière année)

	Femmes des centres d'hébergement ( <i>n</i> = 91)		Femmes de la population générale ( <i>n</i> = 99)	
	Oui	Non	Oui	Non
Violence psychologique (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 34,49***$	88 (96,7 %)	3 (3,3 %)	61 (61,6 %)	38 (38,4 %)
Mineure $\chi^2(1, N = 190) = 31,81***$	87 (95,6 %)	4 (4,4 %)	61 (61,6 %)	38 (38,4 %)
Sévère $\chi^2(1, N = 190) = 101,33***$	72 (79,1 %)	19 (20,9 %)	7 (7,1 %)	92 (92,9 %)
Violence physique (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 90,84***$	68 (74,7 %)	23 (25,3 %)	7 (7,1 %)	92 (92,9 %)
Mineure $\chi^2(1, N = 190) = 83,45***$	65 (71,4 %)	26 (28,6 %)	7 (7,1 %)	92 (92,9 %)
Sévère $\chi^2(1, N = 190) = 60,64***$	45 (49,5 %)	46 (50,5 %)	1 (1 %)	98 (99 %)
Violence sexuelle (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 54,65***$	65 (71,4 %)	26 (28,6 %)	18 (18,2 %)	81 (81,8 %)
Mineure $\chi^2(1, N = 190) = 50,52***$	63 (69,2 %)	28 (30,8 %)	18 (18,2 %)	81 (81,8 %)
Sévère $\chi^2(1, N = 189) = 50,61***$	37 (41,1 %)	53 (58,9 %)	0 (0 %)	99 (100 %)
Blessures subies (totales) $\chi^2(1, N = 189) = 59,57***$	44 (48,9 %)	46 (51,1 %)	1 (1 %)	98 (99 %)
Mineures $\chi^2(1, N = 189) = 54,05***$	39 (43,3 %)	51 (56,7 %)	0 (0 %)	99 (100 %)
Sévères $\chi^2(1, N = 189) = 32,88***$	28 (31,1 %)	62 (68,9 %)	1 (1 %)	98 (99 %)
Violence mineure (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 31,78***$	88 (96,7 %)	3 (3,3 %)	63 (63,6 %)	36 (36,4 %)
Violence sévère (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 115,34***$	78 (85,7 %)	13 (14,3 %)	8 (8,1 %)	91 (91,9 %)

\**p* < 0,05. \*\**p* < 0,01. \*\*\**p* < 0,001.

psychologique (score total), le calcul de la prévalence à vie indique que 100 % des femmes ayant recours aux maisons d'hébergement et 69,7 % des femmes de la population générale ont déjà été victimes de violence de la part de leur conjoint. En ce qui a trait à la violence physique et sexuelle, les proportions des participantes ayant déjà été violentées atteignent respectivement 84,6 % et 81,3 % pour le premier groupe et 13,1 % et 21,2 % pour le deuxième. En se référant aux données sur l'intensité de la violence (mineure, sévère), les résultats abondent dans le même sens, les deux groupes présentant un nombre plus élevé de femmes violentées.

Le Tableau 5 indique le nombre de fois, en moyenne, que les femmes des deux groupes ont subi les différentes formes de violence, et ce, au cours de la dernière année. Pour effectuer le calcul de ces moyennes, les points milieux des réponses données par les participantes au CTS2 à chacun des items de la dimension mesurée ont été additionnés de façon à obtenir une estimation plus juste du nombre d'actes violents subis (voir la description de l'instrument dans la méthode). Les tests *t* présentés révèlent des différences de moyennes significatives entre les deux échantillons à l'étude, et ce, pour toutes les formes de violence (physique, psychologique, sexuelle) ainsi que les blessures, indépendamment de l'intensité de celles-ci (mineure ou sévère). Plus spécifiquement, les résultats indiquent que les femmes hébergées subissent un grand nombre d'actes violents sur le plan psychologique (p. ex., cote globale : 83 actes), sexuel (p. ex., cote globale : 32,13 actes) et physique (p. ex., cote globale : 29,46 actes) respectivement. Dans la

Tableau 4

Prévalence des différents types de violence subis selon les groupes (à vie)

	Femmes des centres d'hébergement ( <i>n</i> = 91)		Femmes de la population générale ( <i>n</i> = 99)	
	Oui	Non	Oui	Non
Violence psychologique (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 32,75^{***}$	91 (100 %)	0 (0 %)	69 (69,7 %)	30 (30,3 %)
Mineure $\chi^2(1, N = 190) = 32,75^{***}$	91 (100 %)	0 (0 %)	69 (69,7 %)	30 (30,3 %)
Sévère $\chi^2(1, N = 190) = 115,37^{***}$	82 (90,1 %)	9 (9,9 %)	12 (12,1 %)	87 (87,9 %)
Violence physique (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 97,19^{***}$	77 (84,6 %)	14 (15,4 %)	13 (13,1 %)	86 (86,9 %)
Mineure $\chi^2(1, N = 190) = 91,55^{***}$	75 (82,4 %)	16 (17,6 %)	13 (13,1 %)	86 (86,9 %)
Sévère $\chi^2(1, N = 190) = 75,81^{***}$	56 (61,5 %)	35 (38,5 %)	3 (3 %)	96 (97 %)
Violence sexuelle (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 68,52^{***}$	74 (81,3 %)	17 (18,7 %)	21 (21,2 %)	78 (78,8 %)
Mineure $\chi^2(1, N = 190) = 65,91^{***}$	72 (79,1 %)	19 (20,9 %)	20 (20,2 %)	79 (79,8 %)
Sévère $\chi^2(1, N = 189) = 62,49^{***}$	49 (54,4 %)	41 (45,6 %)	3 (3 %)	96 (97 %)
Blessures subies (totales) $\chi^2(1, N = 189) = 70,55^{***}$	53 (58,9 %)	37 (41,1 %)	3 (3 %)	96 (97 %)
Mineures $\chi^2(1, N = 189) = 71,82^{***}$	52 (57,8 %)	38 (42,2 %)	2 (2 %)	97 (98 %)
Sévères $\chi^2(1, N = 189) = 47,19^{***}$	37 (41,1 %)	53 (58,9 %)	1 (1 %)	98 (99 %)
Violence mineure (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 30,19^{***}$	91 (100 %)	0 (0 %)	71 (71,7 %)	28 (28,3 %)
Violence sévère (totale) $\chi^2(1, N = 190) = 119,38^{***}$	85 (93,4 %)	6 (6,6 %)	14 (14,1 %)	85 (85,9 %)

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .

population générale, bien qu'un pourcentage élevé de la population rapporte être victime de violence psychologique de la part de son partenaire (voir Tableau 3), le nombre d'actes violents de cette nature subis au cours de la dernière année est très faible (p. ex., cote globale : 7,49). Sur les plans sexuel et physique, le nombre d'actes subis par les femmes du groupe contrôle est encore plus minime, soit 1,15 et 0,12 (cote globale) respectivement. Le total des actes de violence mineure atteint 100,42 pour les répondantes des centres d'hébergement, alors qu'il est seulement de 8,49 pour les participantes de la population générale. Quant à la violence sévère, le groupe clinique rapporte avoir subi en moyenne un total de 44,18 actes violents. Pour le groupe témoin, le total n'atteint pas un acte de violence sévère, soit 0,26 actes pour la dernière année.

D'autre part, des analyses statistiques ont été effectuées sur la variable du contrôle exercé par l'homme envers sa conjointe, composante de la violence psychologique, en tenant compte des deux échelles de cet instrument de mesure. En effet, en utilisant le mode de questionnement qui demande aux répondantes d'évaluer l'impact de chacun des énoncés (comportements de contrôle) en terme de positif, neutre ou négatif, il est possible d'obtenir le nombre de comportements contrôlant que la femme rapporte subir de la part de son partenaire en additionnant les énoncés de valence négative. Cette analyse révèle que les femmes du groupe expérimental subissent en moyenne 11,78 ( $ET = 4,68$ ) comportements contrôlant sur une possibilité de 18 énoncés mesurés, alors que les femmes du groupe témoin indiquent en vivre en moyenne 2,76



Tableau 5

Comparaison de moyennes entre les femmes provenant des centres d'hébergement et celles de la population générale sur le nombre d'actes violents subis (dernière année)

	Femmes hébergées ( <i>n</i> = 91)		Femmes de la population générale ( <i>n</i> = 99)		<i>t</i>
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	
Violence psychologique (totale)	83,00	54,91	7,49	13,73	12,76***
Mineure	58,70	31,36	7,23	13,36	14,50***
Sévère	24,30	29,77	0,25	1,26	7,70***
Violence physique (totale)	29,46	50,20	0,12	0,50	5,58***
Mineure	19,14	30,65	0,11	0,45	5,92***
Sévère	10,32	21,45	0,01	0,10	4,58***
Violence sexuelle (totale)	32,13	42,56	1,15	3,77	6,92***
Mineure	22,57	25,34	1,15	3,77	7,98***
Sévère	9,67	22,45	0,00	0,00	4,08***
Blessures subies (totales)	7,22	14,88	0,01	0,10	4,60***
Mineures	5,21	10,12	0,00	0,00	4,88***
Sévères	2,01	6,28	0,01	0,10	3,02**
Violence mineure (totale)	100,42	67,96	8,50	15,25	12,61***
Violence sévère (totale)	44,18	60,63	0,26	1,27	6,91***

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .

( $\acute{E}T = 4,14$ ). L'ajout d'un test  $t$  permet de constater que la différence de moyenne des deux groupes est significative ( $t(189) = 14,05, p < 0,001$ ). Le deuxième mode de réponse de cet instrument de mesure réfère à la fréquence selon laquelle chacun des comportements considérés négativement par la conjointe sont vécus. Donc, la moyenne a été calculée uniquement en tenant compte des énoncés classés négatifs dans l'échelle précédente. Les analyses effectuées sur cette sous-échelle révèlent que la fréquence diffère de façon significative dans les deux échantillons, les répondantes du premier échantillon indiquant en moyenne, subir « fréquemment » ( $M = 3,22, \acute{E}T = 0,56$ ) ces comportements, comparativement à celles du second échantillon qui vivraient, en moyenne, « quelquefois » ( $M = 1,82, \acute{E}T = 0,60$ ) les comportements contrôlants de la part du conjoint ( $t(142) = 14,14, p < 0,001$ ).

Par ailleurs, il existe une corrélation entre les deux modes de questionnement de l'échelle de contrôle exercé par le partenaire chez les femmes des centres d'hébergement. Plus le nombre de comportements contrôlant est élevé, plus la fréquence d'apparition de ces comportements augmente ( $r = 0,43, p < 0,001$ ). Pour le groupe témoin, la corrélation entre les deux échelles est non significative, ce qui semble indiquer que le nombre de comportements contrôlants vécus ne va pas nécessairement de paire avec la fréquence de ces mêmes comportements au sein de la population générale. Par exemple, une femme pourrait vivre plusieurs comportements contrôlant de la part de son partenaire, mais sporadiquement ou encore vivre peu de comportements contrôlant, mais ce sur une base plus régulière.

Le Tableau 6 présente les résultats obtenus lorsque la variable contrôle est corrélée aux différents types de violence mesurés selon le CTS2 dans l'échantillon clinique. Cette analyse statistique a été effectuée sur l'échantillon expérimental seulement, la prévalence des diverses formes de violence au cours de la dernière année étant élevée (voir Tableau 3). Les résultats indiquent que les comportements de contrôle sont liés avec la violence conjugale, que cette dernière se présente sous forme psychologique, physique ou sexuelle. En effet, plus la femme hébergée rapporte un nombre élevé de comportements contrôlant de la part de son partenaire et plus la répétition de ces comportements est élevée, plus la probabilité est grande qu'elle soit également victime d'autres formes de violence conjugale (psychologique et/ou physique et/ou sexuelle). Ces analyses viennent appuyer l'idée d'une certaine interdépendance entre les différents types d'abus, tel qu'il est discuté dans la littérature, et le fait qu'il est très difficile d'étudier uniquement une forme de violence sans tenir compte du phénomène dans son ensemble.

#### *Variables sociodémographiques, violence, attributions et détresse psychologique*

Puisque les variables sociodémographiques ont été traitées en catégories en ce qui a trait à l'âge (18 à 24 ans; 25 à 34 ans; 35 à 44 ans; 45 ans et plus), la scolarité (12 ans et moins; 13 à 15 ans; 16 ans et plus), le revenu annuel (moins de 15 000\$; 15 000\$ à 25 000\$; 25 000\$ à 35 000\$; plus de 35 000\$) et la durée de la cohabitation (moins de 6 ans; 6 à 15 ans; 16 à 25 ans; plus de 25 ans), des analyses de variance ont été

Tableau 6

Corrélations entre les types de violence et le contrôle (nombre et fréquence) subis par les femmes au cours de la dernière année (groupe clinique)

Variables	Violence						
Violence	2	3	4	5	6	7	8
1.Psychologique totale	0,68***	0,48***	0,50***	0,88***	0,79***	0,44***	0,41***
2.Physique totale		0,44***	0,89***	0,78***	0,91***	0,40***	0,35***
3.Sexuelle totale			0,44***	0,73***	0,68***	0,37***	0,25***
4.Blessures totales				0,65***	0,82***	0,33***	0,33***
5.Violence mineure					0,84***	0,45***	0,36***
6.Violence sévère						0,47***	0,42***
7.Contrôle (nombre)							0,43***
8.Contrôle (fréquence)							

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .

effectuées en fonction des diverses formes de violence, des attributions ainsi que de la détresse psychologique.

Les résultats laissent voir des différences significatives entre les diverses catégories d'âge en fonction de la violence mineure. Les femmes âgées entre 25 à 34 ans rapportent, en moyenne, significativement plus de violence mineure ( $M = 20,94$ ;  $ET = 17,71$ ) que les participantes du groupe des 45 ans et plus ( $M = 10,02$ ;  $ET = 13,16$ ) ( $F(3, 185) = 4,08$ ,  $p < 0,01$ ). Par contre, les résultats ne révèlent aucun effet de l'âge sur les attributions. Finalement, les résultats indiquent que les femmes âgées de 18 à 24 ans présentent une cote moyenne de détresse psychologique significativement plus élevée ( $M = 1,90$ ;  $ET = 0,67$ ) que les participantes âgées de 45 ans et plus ( $M = 1,42$ ;  $ET = 0,57$ ) ( $F(3, 185) = 3,85$ ,  $p < 0,01$ ).

Les résultats présentés au Tableau 7 démontrent que les participantes regroupées selon leur niveau de scolarité se distinguent significativement sur tous les types de violence, y compris les blessures et les comportements de contrôle subis. Ainsi, les femmes qui présentent un niveau de scolarité inférieur à 12 ans rapportent une fréquence significativement plus élevée de violence psychologique ( $M = 17,51$ ), de violence mineure ( $M = 21,78$ ), de violence sévère ( $M = 10,69$ ) et de comportements de contrôle ( $M = 2,92$ ), comparativement à celles ayant un niveau de scolarité entre 13 et 15 ans (violence psychologique :  $M = 10,60$ ; violence mineure :  $M = 12,80$ ; violence sévère :  $M = 3,70$ ; contrôle :  $M = 2,46$ ) et celles ayant un niveau de scolarité supérieur à 15 ans

(violence psychologique :  $M = 7,53$ ;  $F(2, 182) = 9,16$ ,  $p < 0,001$ ; violence mineure :  $M = 8,62$ ;  $F(2, 182) = 9,83$ ,  $p < 0,001$ ; violence sévère :  $M = 3,41$ ;  $F(2, 182) = 6,52$ ,  $p < 0,01$ ; contrôle :  $M = 2,31$ ;  $F(2, 136) = 6,26$ ,  $p < 0,01$ ). Au niveau de la violence physique et des blessures, les répondantes de scolarité inférieure à 12 indiquent subir davantage de violence (violence physique :  $M = 8,09$ ; blessures :  $M = 2,40$ ) que les participantes ayant une scolarité entre 13 et 15 ans (violence physique :  $M = 1,98$ ;  $F(2, 182) = 5,58$ ,  $p < 0,01$ ; blessures :  $M = 0,38$ ;  $F(2, 181) = 4,45$ ,  $p < 0,05$ ). Finalement, les femmes ayant 12 ans et moins de scolarité rapportent subir significativement plus de violence sexuelle ( $M = 6,88$ ) que les femmes affichant 16 ans et plus de scolarité ( $M = 0,94$ ;  $F(2, 182) = 6,66$ ,  $p < 0,01$ ).

Par ailleurs, les résultats du Tableau 7 démontrent que les femmes regroupées selon les trois niveaux de scolarité se distinguent en ce qui a trait aux attributions de la causalité (locus), de la responsabilité et du blâme. Plus précisément, les femmes ayant un faible niveau de scolarité (12 ans et moins) attribuent davantage la cause au partenaire ( $M = 5,21$ ) que les participantes ayant un niveau de scolarité élevé (16 ans et plus) ( $M = 3,79$ ;  $F(2, 130) = 5,74$ ,  $p < 0,01$ ). Également, les répondantes affichant moins de 13 ans de scolarité émettent, en moyenne, plus de responsabilité ( $M = 5,47$ ) et de blâme au partenaire ( $M = 5,66$ ) que les deux autres groupes, soit celles ayant une scolarité entre 13 à 15 ans (responsabilité :  $M = 4,63$ ; blâme :  $M = 4,67$ ) et celles dont leurs études s'élèvent à plus de 15 ans (responsabilité :  $M = 3,79$ ;  $F(2, 130) = 9,63$ ,

$p < 0,001$ ; blâme :  $M = 4,05$ ;  $F(2, 130) = 10,68$ ,  $p < 0,001$ ). Finalement, l'analyse de variance présentée au Tableau 7 indiquent aussi que les femmes possédant une scolarité supérieure à 15 ans rapportent un indice de détresse psychologique plus faible ( $M = 1,39$ ) que les moins scolarisées, soit celles ayant un taux de scolarité inférieur à 13 années ( $M = 1,72$ ;  $F(2, 182) = 3,61$ ,  $p < 0,05$ ).

Les analyses sur le revenu révèlent plusieurs effets significatifs. Les répondantes ayant un revenu de moins de 15 000\$ rapportent subir, en moyenne, davantage de violence psychologique ( $M = 16,57$ ;  $ÉT = 13,62$ ) et de violence mineure ( $M = 20,63$ ;  $ÉT = 18,05$ ) que celles ayant un revenu se situant entre 25 000\$ et 35 000\$ (violence psychologique :  $M = 6,58$ ;  $ÉT = 9,51$ ; violence mineure :  $M = 8,52$ ;  $ÉT = 13,62$ ) ( $F(3, 170) = 5,30$ ,  $p < 0,01$ ). De plus, les femmes ayant un revenu inférieur à 15 000\$ et celles ayant un revenu entre 15 000\$ et 25 000\$ émettent, en moyenne, significativement plus d'attributions au partenaire concernant la responsabilité (revenu inférieur à 15 000\$ :  $M = 5,11$ ;  $ÉT = 1,68$ ; revenu entre 15 000\$ et 25 000\$ :  $M = 5,29$ ;  $ÉT = 1,41$ ) ainsi que le blâme (revenu inférieur à 15 000\$ :  $M = 5,41$ ;  $ÉT = 1,56$ ; revenu entre 15 000\$ et 25 000\$ :  $M = 5,04$ ;  $ÉT = 1,53$ ) que celles ayant un revenu supérieur à 35 000\$ (responsabilité :  $M = 3,67$ ;  $ÉT = 1,44$ ; blâme :  $M = 3,67$ ;  $ÉT = 1,23$ ) (responsabilité :  $F(3, 121) = 3,69$ ,  $p < 0,05$ ; blâme :  $F(3, 121) = 4,90$ ,  $p < 0,01$ ). Finalement, il y a des différences au niveau du revenu en fonction de l'indice de détresse psychologique. En effet, les participantes ayant un revenu inférieur à 15 000\$ présentent, en moyenne, une

Tableau 7

Comparaison de moyennes a posteriori (Scheffé) des diverses formes de violence, des attributions et de la détresse psychologique selon la scolarité (deux groupes confondus)

Violence	Scolarité					
	12 ans et moins		13 à 15 ans		16 ans et plus	
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Psychologique	17,51 <sup>a</sup>	15,01	10,60 <sup>b</sup>	11,13	7,53 <sup>b</sup>	10,95
Physique	8,09 <sup>a</sup>	13,80	1,98 <sup>b</sup>	5,91	3,56 <sup>ab</sup>	12,04
Sexuelle	6,88 <sup>a</sup>	10,62	3,92 <sup>ab</sup>	6,57	0,94 <sup>b</sup>	2,63
Blessures	2,40 <sup>a</sup>	4,95	0,38 <sup>b</sup>	1,54	1,32 <sup>ab</sup>	4,61
Mineure	21,78 <sup>a</sup>	19,28	12,80 <sup>b</sup>	14,38	8,62 <sup>b</sup>	12,29
Sévère	10,69 <sup>a</sup>	16,40	3,70 <sup>b</sup>	8,04	3,41 <sup>b</sup>	11,65
Contrôle	2,92 <sup>a</sup>	0,87	2,46 <sup>b</sup>	0,82	2,31 <sup>b</sup>	0,88
Attributions						
Causalité	5,21 <sup>a</sup>	1,65	4,78 <sup>ab</sup>	1,65	3,79 <sup>b</sup>	1,44
Disposition	4,51	2,05	4,61	1,86	4,00	1,84
Stabilité	4,15	2,46	4,27	2,16	4,17	2,04
Globalité	5,23	2,01	4,52	1,93	4,59	2,09
Responsabilité	5,47 <sup>a</sup>	1,48	4,63 <sup>b</sup>	1,74	3,79 <sup>b</sup>	1,58
Blâme	5,66 <sup>a</sup>	1,47	4,67 <sup>b</sup>	1,69	4,05 <sup>b</sup>	1,39
Détresse psychologique	1,72 <sup>a</sup>	0,68	1,58 <sup>ab</sup>	0,56	1,39 <sup>b</sup>	0,59

*Note.* Les moyennes qui ne partagent pas les mêmes lettres en exposant sont significativement différentes les unes des autres (test SNK),  $p < 0,05$ .



plus faible adaptation psychologique ( $M = 1,77$ ;  $ÉT = 0,66$ ) que celles ayant un revenu entre 25 000\$ et 35 000\$ ( $M = 1,37$ ;  $ÉT = 0,53$ ) et que celles ayant un revenu supérieur à 35 000\$ ( $M = 1,19$ ;  $ÉT = 0,24$ ) ( $F(3, 170) = 7,26$ ,  $p < 0,001$ ). Également, les femmes indiquant un revenu entre 15 000\$ et 25 000\$ rapportent, en moyenne, être plus en détresse ( $M = 1,69$ ;  $ÉT = 0,63$ ) que celles affichant un revenu supérieur à 35 000\$ ( $M = 1,19$ ;  $ÉT = 0,24$ ) ( $F(3, 170) = 7,26$ ,  $p < 0,001$ ).

En ce qui a trait à la durée de cohabitation, les résultats présentés au Tableau 8 montrent que les femmes demeurant avec leur partenaire depuis moins de 6 ans rapportent subir, en moyenne, significativement plus de violence psychologique ( $M = 17,92$ ), physique ( $M = 9,17$ ), mineure ( $M = 22,96$ ) et sévère ( $M = 10,29$ ) ainsi que plus de blessures ( $M = 2,65$ ) que les participantes demeurant avec leur partenaire depuis 6 à 15 ans (violence psychologique :  $M = 10,25$ ; violence physique :  $M = 0,76$ ; violence mineure :  $M = 10,89$ ; violence sévère :  $M = 3,22$ ; blessures :  $M = 0,20$ ) et que celles dont la durée de cohabitation est de plus de 25 ans (violence psychologique :  $M = 6,00$ ;  $F(3, 156) = 6,65$ ,  $p < 0,001$ ; violence physique :  $M = 0,73$ ;  $F(3, 156) = 7,46$ ,  $p < 0,001$ ; violence mineure :  $M = 6,58$ ;  $F(3, 156) = 9,16$ ,  $p < 0,001$ ; violence sévère :  $M = 2,00$ ;  $F(3, 156) = 4,24$ ,  $p < 0,01$ ; blessures :  $M = 0,00$ ;  $F(3, 156) = 5,99$ ,  $p < 0,001$ ). Également, les résultats indiquent que les répondantes qui demeurent avec leur conjoint depuis moins de 6 ans subissent, en moyenne, significativement plus de violence mineure ( $M = 22,96$ ) que celles qui rapportent une durée de cohabitation entre 16 et 25 ans ( $M = 12,22$ ;  $F(3, 156) = 9,16$ ,  $p < 0,001$ ). Il n'y a pas de différence entre les quatre

groupes de participantes formés à partir de la durée de la cohabitation et la formulation d'attributions. Enfin, les analyses de variance révèlent que les femmes habitant avec leur partenaire depuis moins de 6 ans ont, en moyenne, une adaptation psychologique significativement plus faible ( $M = 1,83$ ) que celles dont leur durée de cohabitation se situe entre 16 à 25 ans ( $M = 1,25$ ) ainsi que celles qui habitent avec leur conjoint depuis plus de 25 ans ( $M = 1,22$ ;  $F(3, 156) = 9,61, p < 0,001$ ).

### *Détresse psychologique*

Un test  $t$  a été effectué de manière à comparer les deux groupes à l'étude, soit les femmes hébergées ainsi que les femmes provenant de la population générale, en ce qui a trait à leur adaptation psychologique. Cette analyse a permis de faire ressortir une différence significative entre les deux échantillons. En effet, les participantes provenant des centres d'hébergement rapportent un niveau de détresse psychologique plus élevé, soit une moyenne de 2,05 ( $ÉT = 0,58$ ) qui équivaut à éprouver « assez souvent » les symptômes énoncés, alors que les répondantes provenant de la population générale présentent, en moyenne, un indice de détresse de 1,23 ( $ÉT = 0,37$ ), équivalent à vivre « de temps en temps » les mêmes symptômes ( $t(188) = 11,46, p < 0,001$ ).

### Vérification des objectifs et des hypothèses de recherche

Cette seconde partie des résultats consiste à présenter les statistiques permettant de vérifier les hypothèses formulées, et ce, selon les cinq principaux objectifs de

Tableau 8

Comparaison de moyennes a posteriori (Scheffé) des diverses formes de violence, des attributions et de la détresse psychologique selon la durée de cohabitation (deux groupes confondus)

Violence	Durée de cohabitation							
	moins de 6 ans		6 à 15 ans		16 à 25 ans		26 ans et plus	
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Psychologique	17,92 <sup>a</sup>	14,18	10,25 <sup>b</sup>	11,69	9,59 <sup>ab</sup>	12,32	6,00 <sup>b</sup>	10,02
Physique	9,17 <sup>a</sup>	14,76	0,76 <sup>b</sup>	2,03	5,11 <sup>ab</sup>	13,02	0,73 <sup>b</sup>	1,87
Sexuelle	6,15	8,99	3,09	4,90	3,48	9,74	1,85	6,06
Blessures	2,65 <sup>a</sup>	4,85	0,20 <sup>b</sup>	0,65	1,44 <sup>ab</sup>	4,59	0,00 <sup>b</sup>	0,00
Mineure	22,96 <sup>a</sup>	18,46	10,89 <sup>b</sup>	11,15	12,22 <sup>b</sup>	17,65	6,58 <sup>b</sup>	11,02
Sévère	10,29 <sup>a</sup>	15,77	3,22 <sup>b</sup>	6,22	5,96 <sup>ab</sup>	15,90	2,00 <sup>b</sup>	4,99
Contrôle	2,91	0,83	2,48	0,83	2,24	0,91	2,29	1,12
Attributions								
Causalité	5,17	1,79	4,37	1,65	4,53	1,51	4,93	1,44
Disposition	4,09	2,08	4,61	1,66	4,33	1,78	5,00	2,37
Stabilité	4,51	2,15	4,03	2,17	4,20	2,18	5,00	2,04
Globalité	5,24	1,89	4,47	2,01	4,14	2,28	4,86	2,14
Responsabilité	5,34	1,56	4,34	1,70	4,67	1,68	5,21	1,85
Blâme	5,44	1,60	4,42	1,64	4,67	1,59	5,36	1,60
Détresse psychologique	1,83 <sup>a</sup>	0,63	1,55 <sup>ab</sup>	0,64	1,25 <sup>b</sup>	0,35	1,22 <sup>b</sup>	0,43

*Note.* Les moyennes qui ne partagent pas les mêmes lettres en exposant sont significativement différentes les unes des autres (test SNK),  $p < 0,05$ .

recherche énoncés. Tout d'abord, il sera question du rôle joué par l'histoire d'abus (facteur sociodémographique) dans l'émission des attributions face à la violence subie. Ensuite, une comparaison sera effectuée entre les deux échantillons à l'étude au niveau des variables attributionnelles. Troisièmement, la nature des relations entre, d'une part, les diverses formes de violence conjugale (incluant le niveau de sévérité) et, d'autre part, les styles d'attributions et l'adaptation psychologique seront examinées. L'objectif suivant consistera à examiner le lien entre les attributions émises par les femmes et leur adaptation psychologique. Finalement, cette section présentera des analyses visant à vérifier la valeur d'un modèle utilisant les attributions comme variable modératrice dans la relation entre la violence conjugale (formes et sévérité) et la détresse psychologique.

#### *Histoire d'abus et attributions*

La première hypothèse stipule que les femmes ayant été victimes d'abus (psychologique et/ou physique et/ou sexuel) au cours de l'enfance vont émettre plus d'attributions à soi (cause : interne, stable, globale; responsabilité à soi et blâme à soi) pour la violence subie à l'âge adulte que les femmes qui n'ont pas été victimes d'abus durant leur enfance. Les participantes ont été regroupées de façon à former deux groupes, soit les femmes abusées (c-à-d ayant subi un abus sexuel ou encore de la violence psychologique ou physique de façon répétitive de la part de leurs parents) et celles n'ayant pas d'antécédent d'abus. Les résultats présentés au Tableau 9 démontrent que les femmes abusées émettent, en moyenne, plus d'attributions de globalité ( $M = 5,46$ ) que les femmes non abusées ( $M = 4,12$ ;  $t(132) = 3,96$ ,  $p < 0,001$ ). De plus,

les participantes ayant rapporté une quelconque histoire d'abus formulent davantage d'attributions de responsabilité à l'endroit du partenaire ( $M = 5,29$ ) pour la violence subie présentement que celles n'ayant pas été victimes d'abus ( $M = 4,51$ ;  $t(136) = 2,66$ ,  $p < 0,01$ ). Également, elles le blâment davantage ( $M = 5,38$ ) que les répondantes du second groupe ( $M = 4,73$ ;  $t(136) = 2,28$ ,  $p < 0,05$ ). Les résultats obtenus infirment donc en grande partie l'hypothèse précédemment émise. L'histoire d'abus n'est pas reliée à une propension à effectuer des attributions à soi pour la violence présentement subie, mais plutôt l'inverse, c'est-à-dire à une tendance à formuler des attributions au partenaire en ce qui concerne la responsabilité et le blâme. Par contre, comme l'hypothèse le stipule, les femmes abusées perçoivent davantage la cause de la violence comme étant globale (c.-à-d. touchant toutes les sphères de la vie de l'individu), comparativement aux non abusées.

### *Attributions*

La seconde hypothèse stipule que les répondantes du groupe clinique vont émettre davantage d'attributions de causalité externes, dispositionnelles, stables, globales, ainsi que d'attributions de responsabilité et blâme au partenaire que les participantes provenant de la population générale. Les résultats obtenus à l'aide de tests de comparaison de moyennes (voir Tableau 10) indiquent que les deux échantillons à l'étude présentent des différences de moyennes significatives en ce qui concerne les attributions de causalité, de globalité, de responsabilité et de blâme. Plus spécifiquement,

Tableau 9

Comparaison de moyennes entre les femmes abusées et non abusées au cours de l'enfance (deux échantillons regroupés) sur les attributions de causalité (locus, stabilité, globalité), de responsabilité et de blâme

Variables	Femmes abusées		Femmes non abusées		<i>t</i>
Attributions	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	
Causalité	5,01 ( <i>n</i> = 87)	1,68	4,53 ( <i>n</i> = 51)	1,78	1,59
Stabilité	4,02 ( <i>n</i> = 84)	2,38	4,57 ( <i>n</i> = 51)	2,12	1,34
Globalité	5,46 ( <i>n</i> = 83)	1,77	4,12 ( <i>n</i> = 51)	2,10	3,96***
Responsabilité	5,29 ( <i>n</i> = 87)	1,59	4,51 ( <i>n</i> = 51)	1,76	2,66**
Blâme	5,38 ( <i>n</i> = 87)	1,54	4,73 ( <i>n</i> = 51)	1,77	2,28*

*Note.* Plus la cote est élevée sur les variables d'attribution de causalité, de responsabilité et de blâme, plus les attributions sont dirigées vers le partenaire.

Les analyses ont été effectuées selon le nombre de répondantes pour chacune des attributions. Ce nombre varie en raison du fait que certaines questions ne s'appliquaient pas à l'ensemble des répondantes ou encore parce que certaines participantes n'ont pas répondu à une question donnée.

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .

les femmes de l'échantillon clinique ont tendance à émettre, en moyenne, un nombre plus élevé d'attributions de cause externe ( $M = 5,32$ ), comparativement aux participantes du groupe contrôle ( $M = 3,89$ ;  $t(136) = 5,35$ ,  $p < 0,001$ ). De plus, les répondantes

hébergées en centre présentent une moyenne significativement plus élevée d'attributions globales ( $M = 5,68$ ) que le second échantillon ( $M = 3,54$ ;  $t(132) = 6,78$ ,  $p < 0,001$ ). Dans la même foulée, les femmes en centre d'hébergement voient leur partenaire comme étant plus responsable ( $M = 5,69$ ) que les femmes de la population générale ( $M = 3,66$ ;  $t(136) = 8,12$ ,  $p < 0,001$ ). Également, elles le blâment davantage ( $M = 5,87$ ) que les participantes du second échantillon ( $M = 3,72$ ;  $t(136) = 9,15$ ,  $p < 0,001$ ). L'hypothèse formulée s'avère donc en grande partie confirmée.

#### *Violence conjugale, attributions et détresse psychologique*

Le troisième objectif consiste à vérifier la relation existant entre, d'une part, la violence (fréquence et sévérité) subie par les femmes et, d'autre part, les attributions émises par ces dernières ainsi que leur détresse psychologique. La troisième hypothèse soutient que plus les femmes vont subir fréquemment les divers types de violence, plus elles vont émettre des attributions externes, dispositionnelles au conjoint, stables, globales et plus la responsabilité et le blâme vont également être attribués au partenaire. De manière à obtenir une meilleure distribution de la violence subie par les femmes, les deux échantillons (participantes violentées hébergées en centre et participantes provenant de la population générale) ont été regroupés. Les résultats présentés au Tableau 11 confirment en grande partie l'hypothèse formulée, puisque des corrélations positives significatives ressortent entre les diverses formes de violence (psychologique, physique, sexuelle et les blessures subies) et les attributions de cause, globalité,

Tableau 10

Comparaison de moyennes entre les femmes provenant des centres d'hébergement et celles de la population générale sur les attributions de causalité (locus, disposition, stabilité, globalité), de responsabilité et de blâme

	Femmes hébergées		Femmes population		<i>t</i>
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	
Causalité	5,32 ( <i>n</i> = 91)	1,71	3,89 ( <i>n</i> = 47)	1,36	5,35***
Disposition	4,66 ( <i>n</i> = 82)	1,98	4,33 ( <i>n</i> = 30)	1,94	0,77
Stabilité	4,10 ( <i>n</i> = 88)	2,58	4,47 ( <i>n</i> = 47)	1,63	1,01
Globalité	5,68 ( <i>n</i> = 88)	1,62	3,54 ( <i>n</i> = 46)	1,93	6,78***
Responsabilité	5,69 ( <i>n</i> = 91)	1,35	3,66 ( <i>n</i> = 47)	1,48	8,12***
Blâme	5,86 ( <i>n</i> = 91)	1,32	3,72 ( <i>n</i> = 47)	1,28	9,15***

*Note.* Plus la cote est élevée sur les variables d'attribution de causalité, de responsabilité et de blâme, plus les attributions sont dirigées vers le partenaire.

Les analyses ont été effectuées selon le nombre de répondantes pour chacune des attributions. Ce nombre varie en raison du fait que certaines questions ne s'appliquaient pas à l'ensemble des répondantes ou encore parce que certaines participantes n'ont pas répondu à une question donnée.

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .



responsabilité et blâme. C'est donc dire que plus les femmes subissent fréquemment une quelconque forme de violence, plus elles attribuent la cause, la responsabilité et le blâme au partenaire et plus les attributions sont de nature globale. Il est à noter que la fréquence des comportements de contrôle subis s'avère également lié positivement aux attributions de causalité, globalité, responsabilité et blâme. Ceci sous-tend que plus les participantes sont victimes de comportements contrôlants de la part du partenaire, plus elles perçoivent leur conjoint à l'origine de la violence, plus les attributions sont globales et plus elles responsabilisent et blâment leur conjoint. Par contre, aucune relation significative n'apparaît entre les variables de violence et les attributions dispositionnelles. Concernant la stabilité, seule la violence sexuelle s'avère y être associée et ce, positivement. Conséquemment, plus les répondantes rapportent de la violence sexuelle, plus la cause perdure dans le temps.

Les fréquences des diverses formes de violence sont également analysées à partir de leur niveau de sévérité (mineure ou sévère). Les résultats présentés au Tableau 12 démontrent des résultats similaires aux précédents. Ainsi, plus les femmes rapportent subir fréquemment une quelconque forme de violence mineure ou de violence sévère, plus elles émettent des attributions causales (sauf pour la violence physique sévère et les blessures mineures), globales, et attribuent la responsabilité ainsi que le blâme au partenaire. Deux autres corrélations significatives sont à noter, soit entre la violence psychologique mineure et les attributions de disposition au conjoint ainsi qu'entre la

Tableau 11

Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence et les attributions émises chez les femmes (deux groupes confondus)

Variables	Violence				
	Psychologique totale	Physique totale	Sexuelle totale	Blessures totales	Contrôle (fréquence)
Cause	0,34***	0,18*	0,37***	0,18*	0,41***
Disposition	0,14	0,01	0,16	0,01	0,18
Stabilité	0,07	0,13	0,18*	0,10	0,03
Globalité	0,33***	0,22**	0,21*	0,22*	0,53***
Responsabilité	0,49***	0,29***	0,37***	0,29***	0,45***
Blâme	0,40***	0,25**	0,32***	0,25**	0,47***

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .

violence sexuelle sévère et les attributions de stabilité. Par conséquent, plus les répondantes subissent fréquemment de la violence psychologique mineure, plus elles ont tendance à formuler des explications en lien avec la personnalité du conjoint. Également, plus les femmes rapportent une fréquence élevée de violence sexuelle sévère, plus elles formulent des attributions durables.

Tableau 12

Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence selon leur sévérité et les attributions émises chez les femmes (deux groupes confondus)

Variables			Attributions			
Violence	Cause	Disposition	Stabilité	Globalité	Responsabilité	Blâme
Psychologique mineure	0,38***	0,20*	0,03	0,36***	0,50***	0,39***
Psychologique sévère	0,24**	0,06	0,10	0,23**	0,39***	0,34***
Physique mineure	0,20*	0,02	0,10	0,24**	0,30***	0,28***
Physique sévère	0,14	0,01	0,15	0,18*	0,25**	0,20*
Sexuelle mineure	0,38***	0,16	0,15	0,18*	0,38***	0,30***
Sexuelle sévère	0,31***	0,14	0,18*	0,21*	0,29***	0,28***
Blessures mineures	0,15	0,04	0,04	0,21*	0,31***	0,26**
Blessures sévères	0,18*	0,08	0,16†	0,19*	0,21*	0,21*
Violence mineure	0,38***	0,15	0,10	0,33***	0,48***	0,39***
Violence sévère	0,26**	0,07	0,16	0,24**	0,36***	0,32***

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ . †  $p = 0,059$ .

La quatrième hypothèse vise à nuancer les liens entre la gravité de la violence et les attributions en comparant les femmes qui vivent de la violence sévère (celles qui rapportent au moins une forme de violence sévère, c'est-à-dire psychologique, physique ou sexuelle, même si elle n'a été subie qu'une seule fois au cours de la dernière année) et celles qui vivent seulement de la violence mineure (ces femmes ne doivent pas avoir vécu de la violence sévère au cours de la dernière année). Une telle distinction ne pouvait être faite dans les analyses corrélationnelles. L'hypothèse stipule que les femmes qui rapportent subir de la violence sévère (psychologique, physique, sexuelle ou sur le plan des blessures) vont émettre plus d'attributions de causalité, de responsabilité et de blâme au partenaire, ainsi que plus d'attributions dispositionnelles, stables et globales que les femmes vivant seulement de la violence mineure. L'échantillon global des femmes a donc été subdivisé afin de former deux nouveaux groupes, soit les femmes subissant de la violence sévère (psychologique, physique, sexuelle ou sur le plan des blessures) et les femmes subissant uniquement de la violence mineure (psychologique, physique ou sexuelle).

Les analyses de comparaison de moyennes (voir Tableau 13) révèlent qu'il y a des différences significatives entre les deux échantillons en ce qui concerne les attributions de causalité, de globalité, de responsabilité et de blâme. Plus spécifiquement, les femmes qui subissent de la violence sévère attribuent, en moyenne, davantage la cause au partenaire ( $M = 5,29$ ) que les femmes subissant uniquement de la violence mineure ( $M = 4,12$ ;  $t(125) = 3,82$ ,  $p < 0,001$ ). Également, les femmes sévèrement

violentées présentent, en moyenne, plus d'attributions de globalité ( $M = 5,59$ ) que les femmes vivant seulement de la violence mineure ( $M = 3,95$ ;  $t(121) = 4,81$ ,  $p < 0,001$ ). De plus, les participantes rapportant de la violence sévère attribuent, en moyenne, davantage la responsabilité au partenaire ( $M = 5,52$ ) que les répondantes ne rapportant que de la violence mineure ( $M = 4,23$ ;  $t(125) = 4,47$ ,  $p < 0,001$ ). Les attributions du blâme vont dans le même sens, puisque les femmes du premier groupe blâment, en moyenne, davantage le partenaire pour la violence subie ( $M = 5,60$ ), comparativement au second groupe de participantes ( $M = 4,35$ ;  $t(125) = 4,29$ ,  $p < 0,001$ ). Par contre, aucune différence de moyennes significative ne ressort en ce qui concerne les variables attributionnelles de disposition et de stabilité.

Par ailleurs, la cinquième hypothèse soutient que plus les femmes vont vivre fréquemment de la violence (forme et sévérité), plus elles vont présenter un indice élevé à l'échelle de détresse psychologique. Notons que pour ces analyses, les deux échantillons de l'étude ont également été regroupés de manière à obtenir une meilleure distribution de la violence. Les corrélations obtenues (voir Tableau 14) indiquent que plus les femmes subissent fréquemment une quelconque forme de violence, plus elles présentent un indice élevé de détresse psychologique. Le Tableau 14 présente également les corrélations existant entre les diverses formes de violence entre elles. Les résultats démontrent que plus les femmes sont victimes d'une quelconque forme de violence, plus elles risquent de subir un autre type de violence également.

Tableau 13

Comparaison de moyennes entre les femmes subissant de la violence sévère et celles subissant uniquement de la violence mineure sur les attributions de causalité (locus, disposition, stabilité, globalité), de responsabilité et de blâme

	Femmes subissant de la violence sévère		Femmes ne subissant que de la violence mineure		<i>t</i>
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	
Causalité	5,29 ( <i>n</i> = 84)	1,73	4,12 ( <i>n</i> = 43)	1,42	3,82***
Disposition	4,72 ( <i>n</i> = 75)	1,96	3,89 ( <i>n</i> = 28)	1,79	1,95†
Stabilité	4,07 ( <i>n</i> = 82)	2,49	4,52 ( <i>n</i> = 42)	1,84	1,14
Globalité	5,59 ( <i>n</i> = 82)	1,77	3,95 ( <i>n</i> = 41)	1,79	4,81***
Responsabilité	5,52 ( <i>n</i> = 84)	1,53	4,23 ( <i>n</i> = 43)	1,57	4,47***
Blâme	5,60 ( <i>n</i> = 84)	1,59	4,35 ( <i>n</i> = 43)	1,46	4,29***

*Note.* Plus la cote est élevée sur les variables d'attribution de causalité, de responsabilité et de blâme, plus les attributions sont dirigées vers le partenaire.

Les analyses ont été effectuées selon le nombre de répondantes pour chacune des attributions. Ce nombre varie en raison du fait que certaines questions ne s'appliquaient pas à l'ensemble des répondantes ou encore parce que certaines participantes n'ont pas répondu à une question donnée.

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ . †  $p = 0,054$ .

Tableau 14

Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence et la détresse psychologique chez les femmes (deux groupes confondus)

Variables	Violence				
	Psychologique totale	Physique totale	Sexuelle totale	Blessures totales	Contrôle (fréquence)
Physique totale	0,72***				
Sexuelle totale	0,65***	0,57***			
Blessures totales	0,58***	0,91***	0,55***		
Contrôle (fréquence)	0,70***	0,47***	0,46***	0,42***	
Détresse psychologique	0,54***	0,44***	0,41***	0,43***	0,59***

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .

Des corrélations ont également été effectuées de manière à déterminer les liens existant entre la gravité des formes de violence (mineure ou sévère) et la détresse psychologique de la femme. Les résultats du Tableau 15 indiquent des liens significatifs et positifs pour tous les types de violence (mineure et sévère) et l'adaptation psychologique. Donc, plus les femmes subissent fréquemment une forme de violence, qu'elle soit mineure ou sévère, plus elles présentent un indice de détresse psychologique élevé. Il est à noter que la corrélation la plus élevée concerne la violence psychologique de nature mineure. Conséquemment, la cinquième hypothèse s'avère entièrement confirmée.

Tableau 15

Corrélations entre les fréquences moyennes de chaque type de violence selon leur sévérité et la détresse psychologique chez les femmes (deux groupes confondus)

Variables	Violence							
Violence	2	3	4	5	6	7	8	9
1.Psychologique mineure	0,72***	0,60***	0,48***	0,63***	0,41***	0,91***	0,63***	0,52***
2.Psychologique sévère		0,84***	0,76***	0,58***	0,56***	0,84***	0,92***	0,48***
3.Physique mineure			0,90***	0,51***	0,58***	0,83***	0,91***	0,49***
4.Physique sévère				0,43***	0,54***	0,71***	0,90***	0,37***
5.Sexuelle mineure					0,68***	0,80***	0,64***	0,38***
6.Sexuelle sévère						0,63***	0,77***	0,36***
7.Violence mineure							0,85***	0,56***
8.Violence sévère								0,47***
9.Détresse psychologique								

\* $p < 0,05$ . \*\* $p < 0,01$ . \*\*\* $p < 0,001$ .



La sixième hypothèse cherche à déterminer si le fait de vivre de la violence sévère, comparativement à de la violence mineure, affecte de façon significativement différente l'adaptation psychologique des participantes. Plus spécifiquement, l'hypothèse énonce que les femmes qui rapportent subir de la violence sévère (psychologique, physique ou sexuelle et sur le plan des blessures) vont présenter un score plus élevé à l'index des symptômes psychologiques que les femmes vivant uniquement de la violence mineure (psychologique, physique ou sexuelle). L'analyse révèle une différence de moyenne significative entre les deux échantillons. En effet, les femmes qui subissent de la violence sévère ( $n = 86$ ) présentent, en moyenne, un indice de détresse psychologique plus élevé ( $M = 1,98$ ;  $ÉT = 0,61$ ) que les femmes vivant de la violence mineure ( $n = 65$ ) ( $M = 1,34$ ;  $ÉT = 0,44$ ) ( $t(149) = 7,52$ ,  $p < 0,001$ ). Les résultats confirment donc l'hypothèse formulée.

#### *Attributions et détresse psychologique*

Le quatrième objectif consiste à examiner le lien entre les attributions émises par les femmes et leur adaptation psychologique. Plus précisément, la septième hypothèse stipule que les femmes qui émettent des attributions internes, stables, globales et de responsabilité et blâme à soi vont présenter un score plus élevé à l'index de symptômes psychologiques que les femmes qui émettent des attributions externes, instables, spécifiques et de responsabilité et blâme au partenaire. Une fois de plus, les deux échantillons de participantes ont été combinés. De plus, tous les types d'attributions ont été regroupés selon trois catégories, soit les attributions émises envers soi (réponses au

questionnaire de 1 à 3), les attributions émises envers les deux membres du couple (réponses au questionnaire égales à 4) et les attributions émises envers le partenaire (réponses au questionnaire de 5 à 7). En ce qui concerne les attributions de stabilité et de globalité, les trois mêmes catégories ont été faites de manière à tenir compte des attributions les plus extrêmes ainsi que des attributions situant un juste milieu entre les deux pôles.

Les analyses de variance effectuées sur ces variables sont présentées au Tableau 16. Elles ne démontrent aucune différence significative au niveau de la détresse psychologique en ce qui a trait aux attributions de causalité (locus). Par contre, concernant les attributions de stabilité, il ressort des différences de moyennes significatives sur le plan de l'adaptation psychologique. Ainsi, les participantes donnant des explications de nature instable présentent un indice de détresse psychologique plus élevé ( $M = 1,90$ ) que les femmes donnant des explications se situant au milieu des deux pôles (réponse 4) ( $M = 1,50$ ;  $F(2, 132) = 3,66$ ,  $p < 0,05$ ). La variable globalité s'avère également significative, puisque les femmes qui perçoivent la cause comme affectant plusieurs sphères de leur vie éprouvent, en moyenne, significativement plus de détresse psychologique ( $M = 1,92$ ) que les répondantes percevant la cause de façon spécifique, c'est-à-dire se limitant à la situation particulière de violence ( $M = 1,57$ ;  $F(2, 131) = 3,43$ ,  $p < 0,05$ ). Par ailleurs, les résultats démontrent que les femmes qui attribuent la responsabilité au partenaire rapportent, en moyenne, une détresse psychologique plus élevée ( $M = 1,94$ ) que les femmes qui s'attribuent la responsabilité à elles-mêmes

( $M = 1,54$ ;  $F(2, 135) = 4,70$ ,  $p < 0,01$ ). Il en est de même pour le blâme, puisque les participantes blâmant le partenaire présentent un indice de détresse significativement plus important ( $M = 1,99$ ) que les femmes effectuant des attributions de blâme à soi ( $M = 1,42$ ) ou encore aux deux membres de la dyade conjugale ( $M = 1,60$ ;  $F(2, 135) = 10,23$ ,  $p < 0,001$ ). Par conséquent, l'hypothèse précédemment énoncée ne se trouve que partiellement confirmée.

#### *Rôle modérateur des attributions entre la violence et la détresse psychologique*

Le dernier objectif de la présente étude vise à vérifier la valeur d'un modèle utilisant les attributions comme variable modératrice dans la relation entre la violence conjugale (incluant les diverses formes et l'intensité) et l'adaptation psychologique de la femme (deux groupes confondus). Selon la huitième hypothèse, la formulation d'attributions au partenaire réduira la force de la relation entre la violence subie et la détresse psychologique, alors que des attributions formulées envers soi augmenteront la force de la relation entre la violence et la détresse psychologique. Tel que recommandé par Cohen et Cohen (1983), des analyses de régression multiple modérées de type hiérarchique ont été réalisées en utilisant les variables centrées (écart à la moyenne). Plus précisément, trois étapes ont été suivies, soit l'insertion, par étape, de chacune des formes de violence (variable indépendante), suivie de chaque type d'attributions (variable présumée modératrice), pour finalement terminer l'équation par l'introduction du produit de ces deux variables prévisionnelles. Les résultats des deux premières étapes

Tableau 16

Comparaison de moyennes a posteriori (Scheffé) de la détresse psychologique selon les différents types d'attributions (à soi, au partenaire, aux deux membres du couple)

Variables	Causalité					
	À soi		Au deux		Au partenaire	
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Détresse psychologique	1,60	0,58	1,70	0,70	1,92	0,59
	Stabilité					
	Instable		Milieu		Stable	
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Détresse psychologique	1,90 <sup>a</sup>	0,65	1,50 <sup>b</sup>	0,59	1,84 <sup>ab</sup>	0,61
	Globalité					
	Spécifique		Milieu		Globale	
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Détresse psychologique	1,57 <sup>a</sup>	0,60	1,73 <sup>ab</sup>	0,62	1,92 <sup>b</sup>	0,63
	Responsabilité					
	À soi		Au deux		Au partenaire	
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Détresse psychologique	1,54 <sup>a</sup>	0,63	1,68 <sup>ab</sup>	0,68	1,94 <sup>b</sup>	0,57
	Blâme					
	À soi		Au deux		Au partenaire	
	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>	<i>M</i>	<i>ÉT</i>
Détresse psychologique	1,42 <sup>a</sup>	0,46	1,60 <sup>a</sup>	0,67	1,99 <sup>b</sup>	0,57

*Note.* Les moyennes qui ne partagent pas les mêmes lettres en exposant sont significativement différentes les unes des autres (test SNK),  $p < 0,05$ .

révèlent l'effet principal de chacune des variables indépendantes (violence, attributions) sur la variable dépendante (détresse psychologique), alors que la troisième étape nous indique la présence possible d'un effet modérateur des différentes attributions émises dans la relation entre la violence subie et la détresse psychologique. En effet, si l'interaction entre les deux variables indépendantes s'avère significative, la valeur des attributions comme variable modératrice est confirmée. De plus, le résultat de cette interaction indique le pourcentage additionnel de variance expliquée par cette association des variables indépendantes, subséquemment aux pourcentages déjà obtenus pour chacune de ces variables analysées individuellement lors des deux premières étapes (Jaccard, Turrisi, & Wan, 1990).

Après avoir analysé l'effet de chacune des interactions obtenues entre les formes de violence et les attributions sur l'adaptation psychologique, les résultats révèlent que 10 de ces interactions affectent significativement la détresse psychologique des femmes. Concernant la violence psychologique, seule l'interaction entre la violence psychologique mineure et les attributions de blâme augmente significativement de 5% la variance expliquée associée à la détresse psychologique des femmes ( $B\grave{e}ta = -0,23$ ,  $F(3, 134) = 12,89$ ,  $p < 0,01$ ).

En ce qui a trait à la violence physique, l'interaction entre la violence physique sévère et les attributions de globalité ajoute significativement 3% à l'explication de la variance de l'adaptation psychologique des participantes ( $B\grave{e}ta = -0,20$ ,  $F(3,$

130) = 10,52,  $p < 0,05$ ) et l'interaction entre la violence physique totale et les attributions de globalité accroît significativement de 3% la variance expliquée de la détresse psychologique de la répondante (Bêta = -0,17,  $F(3, 130) = 12,65$ ,  $p < 0,05$ ).

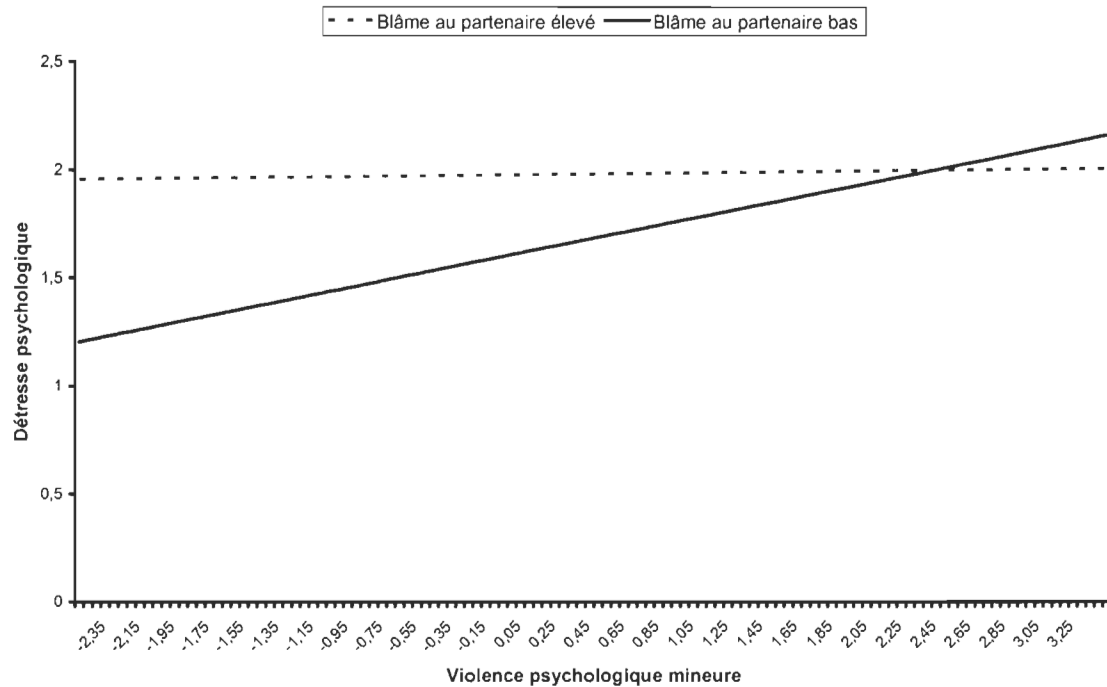
Au niveau de la violence de nature sexuelle, les résultats indiquent que seule l'interaction entre la violence sexuelle mineure et les attributions de globalité augmente significativement de 3% l'explication de la variance associée à l'adaptation psychologique (Bêta = -0,17,  $F(3, 130) = 9,31$ ,  $p < 0,05$ ).

Sur le plan des blessures subies, plusieurs résultats s'avèrent significatifs. En effet, l'interaction entre les blessures sévères et les attributions de cause ajoute significativement 5% à la variance expliquée de la détresse psychologique (Bêta = -0,29,  $F(3, 133) = 9,26$ ,  $p < 0,01$ ). L'interaction entre les blessures sévères et les attributions de stabilité accroît significativement de 4% l'explication de la détresse psychologique des femmes (Bêta = 0,28,  $F(3, 130) = 8,38$ ,  $p < 0,05$ ). L'interaction entre les blessures sévères et les attributions de globalité augmente significativement de 4% la variance expliquée de l'adaptation psychologique (Bêta = -0,26,  $F(3, 130) = 11,70$ ,  $p < 0,05$ ). De plus, l'interaction entre les blessures sévères et les attributions de responsabilité ajoute significativement 4% à l'explication de la détresse psychologique des participantes (Bêta = -0,27,  $F(3, 133) = 9,63$ ,  $p < 0,05$ ). Enfin, l'interaction entre les blessures totales et les attributions de globalité accroît significativement de 3% la variance expliquée de l'adaptation psychologique de la répondante (Bêta = -0,17,  $F(3, 130) = 12,75$ ,  $p < 0,05$ ).

Finalement, en considérant uniquement les scores totaux de la sévérité de la violence (mineure ou sévère), il ressort des analyses que l'interaction de la violence sévère uniquement et des attributions de globalité sont associées à un accroissement significatif de 2% de la variance expliquée de la détresse psychologique de la femme ( $B\grave{e}ta = -0,16$ ,  $F(3, 130) = 13,24$ ,  $p < 0,05$ ).

Dans le but de cibler la nature de l'impact de la variable modératrice (attributions) sur la relation entre la violence conjugale et l'adaptation psychologique des femmes, des analyses complémentaires ont été effectuées (Aiken & West, 1991) sur les variables précédemment ressorties significatives. Plus précisément, ces analyses permettent d'illustrer le sens de la relation entre la variable indépendante (violence conjugale) et la variable dépendante (détresse psychologique) en tenant compte de la variable modératrice. En ce qui concerne la violence psychologique, la Figure 1 illustre que lorsque le degré de blâme au partenaire est bas, la relation entre la violence et la détresse psychologique de la femme est positive ( $B\grave{e}ta = 0,51$ ,  $t(134) = 4,49$ ,  $p < 0,001$ ), alors que lorsque le degré de blâme au partenaire est élevé, la relation entre les mêmes variables s'avère non significative ( $B\grave{e}ta = 0,27$ ,  $t(134) = 0,22$ ,  $p = 0,825$ ).

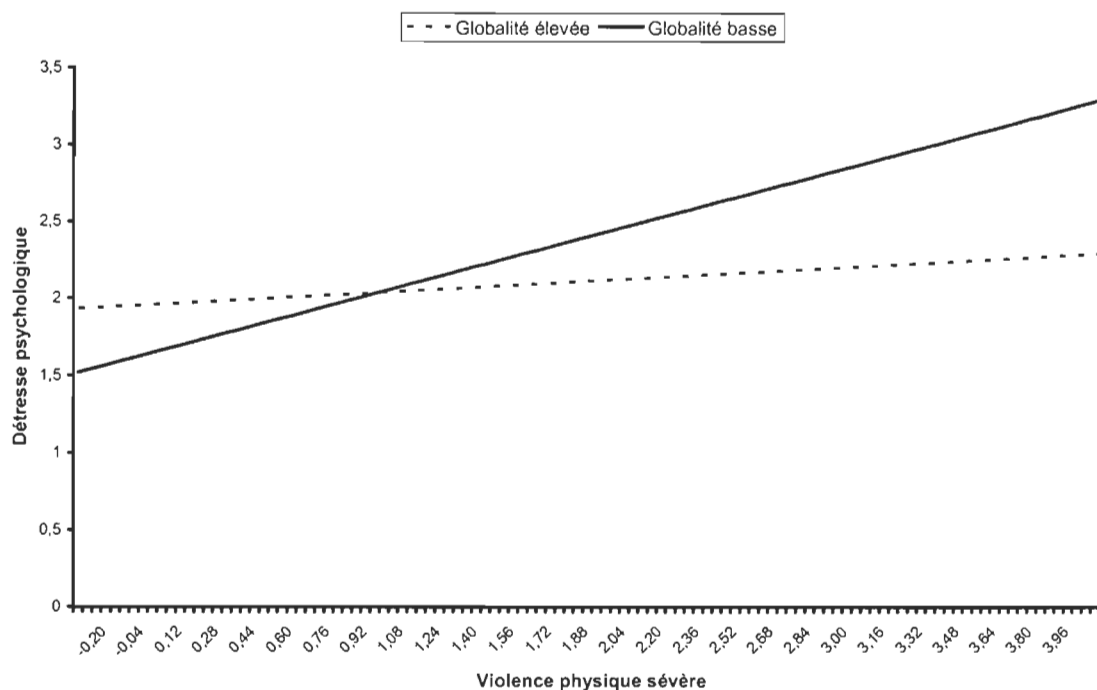
Au niveau de la violence physique, la Figure 2 démontre que lorsque les femmes émettent des attributions spécifiques (globalité basse) pour la violence subie, la relation entre la violence physique sévère et leur détresse psychologique est significativement



*Figure 1.* Relations entre la violence psychologique mineure subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de blâme.

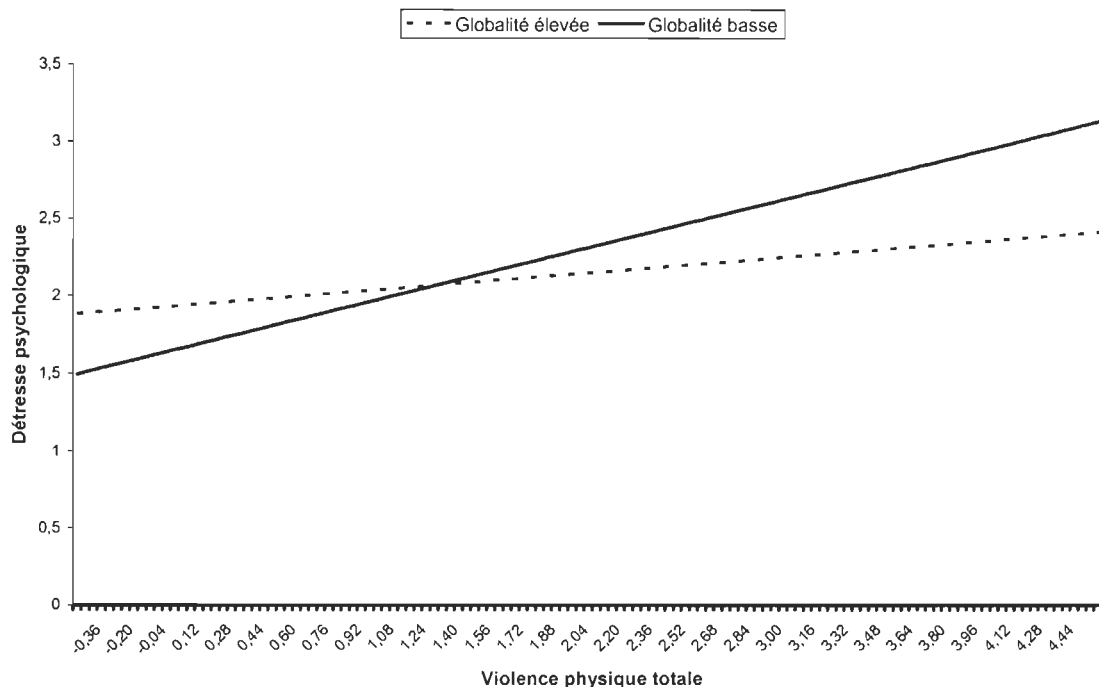
positive ( $B\grave{e}ta = 0,58$ ,  $t(130) = 3,77$ ,  $p < 0,001$ ). Par contre, lorsque les attributions de globalité sont élevées, la relation entre la violence physique sévère et la détresse de la femme n'est pas significative ( $B\grave{e}ta = 0,12$ ,  $t(130) = 1,15$ ,  $p = 0,254$ ). Également, la Figure 3 indique que pour des degrés faibles d'attributions de globalité (attributions spécifiques), il existe une relation positive entre la violence physique totale et la détresse psychologique de la femme ( $B\grave{e}ta = 0,59$ ,  $t(130) = 4,12$ ,  $p < 0,001$ ), alors qu'aucune relation significative ne ressort entre les deux variables lorsque les attributions de globalité sont élevées ( $B\grave{e}ta = 0,19$ ,  $t(130) = 1,79$ ,  $p = 0,076$ ).





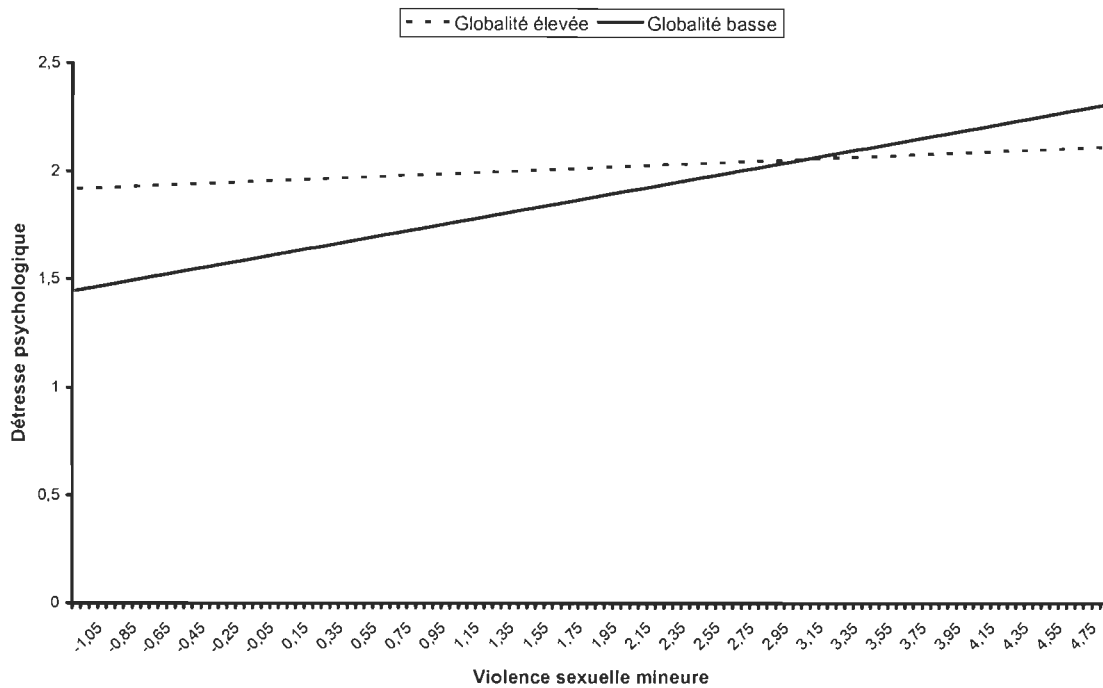
*Figure 2.* Relations entre la violence physique sévère subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité.

Sur le plan de la violence sexuelle, la Figure 4 montre que lorsque les femmes utilisent de façon marquée les attributions spécifiques (globalité basse), la relation entre la violence sexuelle mineure et la détresse psychologique de la femme s'avère positive ( $B\grave{e}ta = 0,45$ ,  $t(130) = 3,55$ ,  $p < 0,01$ ). Cependant, lorsque l'utilisation des attributions de globalité est élevée, aucune relation significative n'apparaît entre ces deux variables ( $B\grave{e}ta = 0,10$ ,  $t(130) = 0,95$ ,  $p = 0,342$ ).



*Figure 3.* Relations entre la violence physique totale subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité.

En ce qui concerne les blessures subies par la femme, la Figure 5 révèle que lorsque la cause de la violence est fortement attribuée au partenaire, la relation entre les blessures sévères subies et la détresse des femmes est positive ( $B\grave{e}ta = 0,23$ ,  $t(133) = 2,65$ ,  $p < 0,01$ ). Il en est de même lorsque les attributions de cause au partenaire sont basses, la relation entre les deux variables apparaissant également positive, mais de façon beaucoup plus prononcée cette fois ( $B\grave{e}ta = 0,80$ ,  $t(133) = 4,08$ ,  $p < 0,001$ ). La Figure 6 expose que lorsque les femmes utilisent des degrés élevés d'attributions de stabilité (attributions durables), la relation entre les blessures sévères subies et leur



*Figure 4.* Relations entre la violence sexuelle mineure subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité.

détresse psychologique est positive ( $B\acute{e}ta = 0,78$ ,  $t(130) = 4,18$ ,  $p < 0,001$ ). La relation entre ces deux variables est aussi positivement significative lorsque le degré d'utilisation des attributions de stabilité est faible, toutefois, cette relation est peu prononcée ( $B\acute{e}ta = 0,30$ ,  $t(130) = 3,66$ ,  $p < 0,001$ ). La Figure 7 démontre que l'émission d'attributions de globalité basse conduit à une relation positive entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique de la femme ( $B\acute{e}ta = 0,75$ ,  $t(130) = 3,83$ ,  $p < 0,001$ ), alors qu'aucune relation significative ne ressort lorsque les femmes utilisent de façon marquée les attributions de globalité ( $B\acute{e}ta = 0,17$ ,  $t(130) = 1,86$ ,  $p = 0,065$ ).

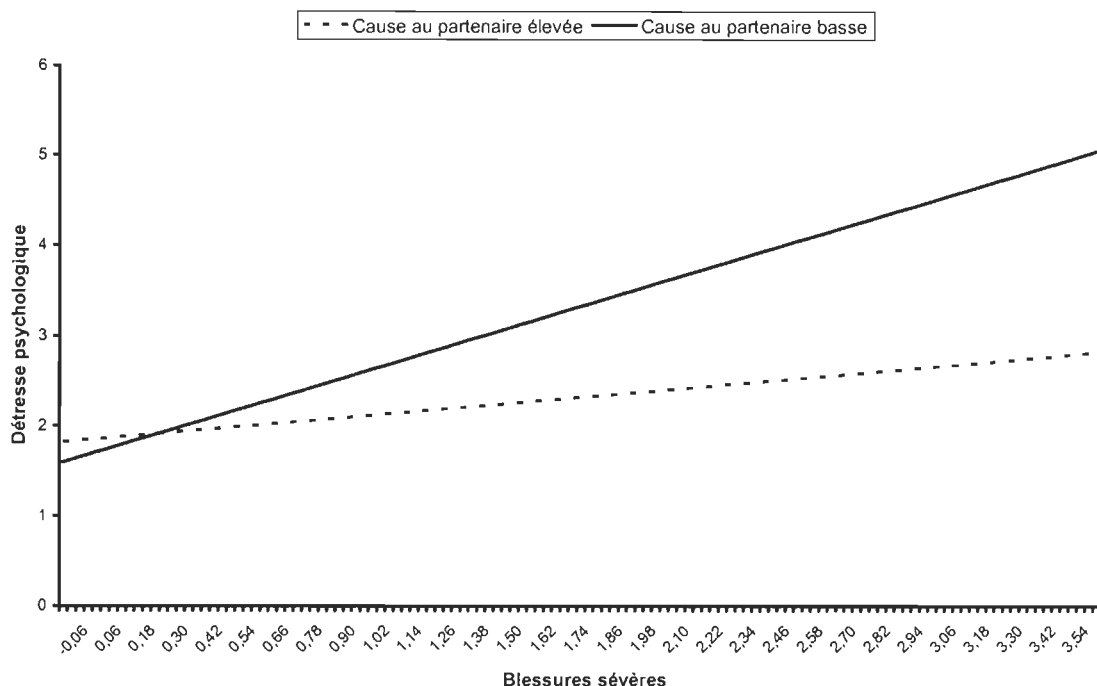
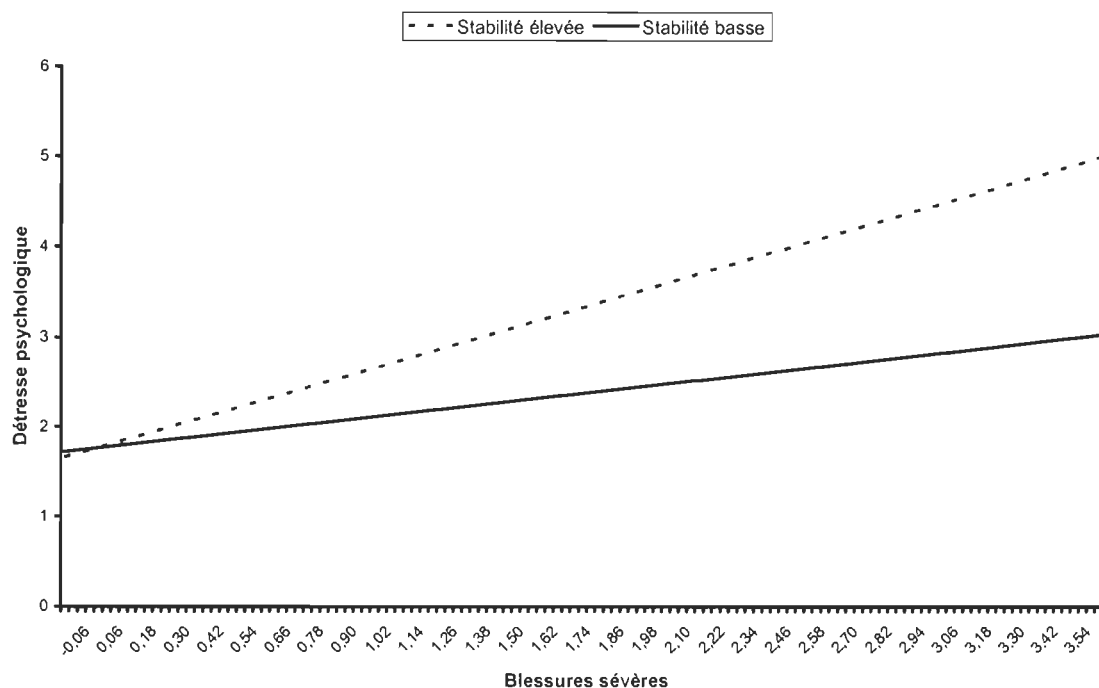


Figure 5. Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de cause.

La Figure 8 indique que lorsque les femmes effectuent peu d'attributions de responsabilité au partenaire (donc plus d'attributions à soi), la relation entre les blessures sévères subies et l'adaptation de la femme est fortement positive ( $B\grave{e}ta = 0,77$ ,  $t(133) = 3,76$ ,  $p < 0,001$ ). La relation demeure significative et positive lorsque les femmes attribuent la responsabilité de la violence au partenaire, mais ce, de façon peu prononcée dans ce cas ( $B\grave{e}ta = 0,21$ ,  $t(133) = 2,42$ ,  $p < 0,05$ ). Enfin, la Figure 9 révèle que lorsque le degré d'utilisation des attributions de globalité est bas, la relation entre les blessures totales subies et la détresse psychologique des participantes apparaît positive



*Figure 6.* Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de stabilité.

(Bêta = 0,59,  $t(130) = 4,13$ ,  $p < 0,001$ ). Il en est de même lorsque les femmes affichent un niveau élevé d'attributions de globalité, bien que cette relation soit moins prononcée (Bêta = 0,22,  $t(130) = 2,22$ ,  $p < 0,05$ ).

En ce qui a trait à la sévérité de la violence, la Figure 10 illustre que lorsque l'utilisation d'attributions spécifiques (globalité basse) est marquée, il existe une relation positive entre la violence sévère subie et l'état psychologique des répondantes

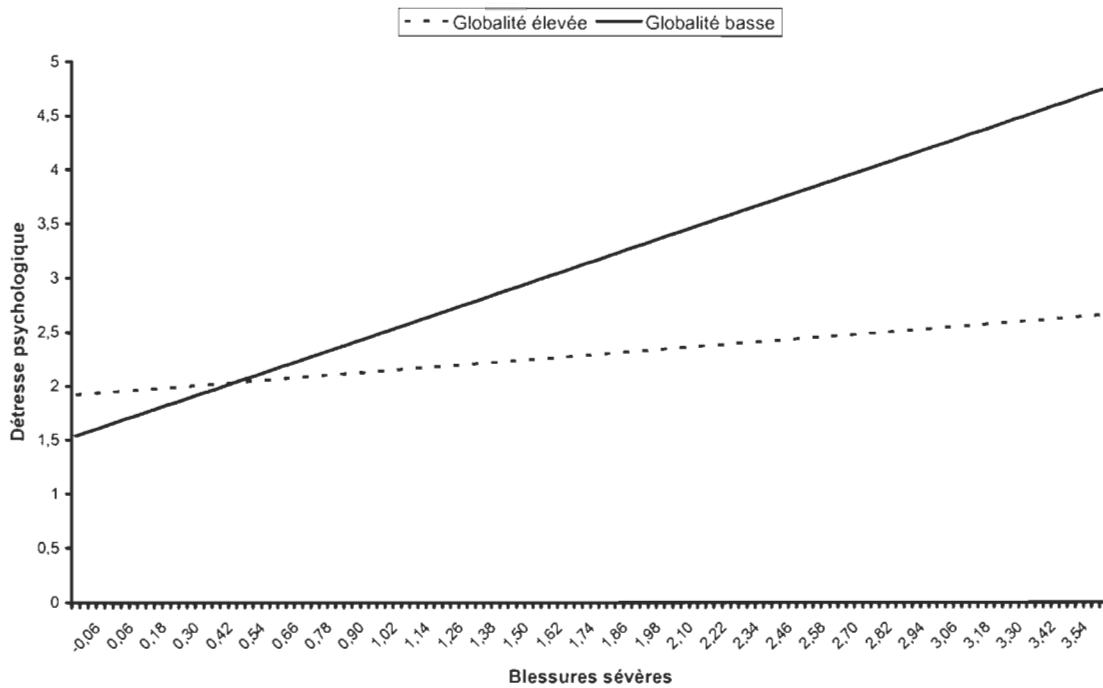


Figure 7. Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité.

( $\text{Bêta} = 0,60$ ,  $t(130) = 4,12$ ,  $p < 0,001$ ), ce qui est également le cas pour l'émission d'attribution de globalité élevée, mais de façon encore moins prononcée cette fois ( $\text{Bêta} = 0,23$ ,  $t(130) = 2,24$ ,  $p < 0,05$ ).

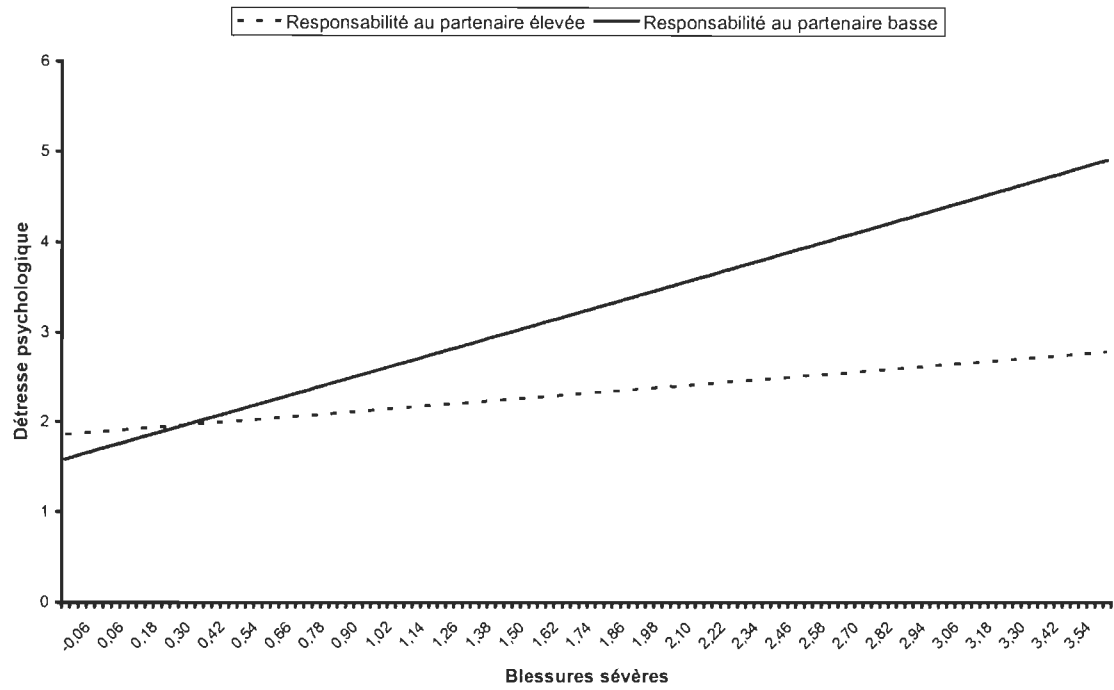


Figure 8. Relations entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de responsabilité.

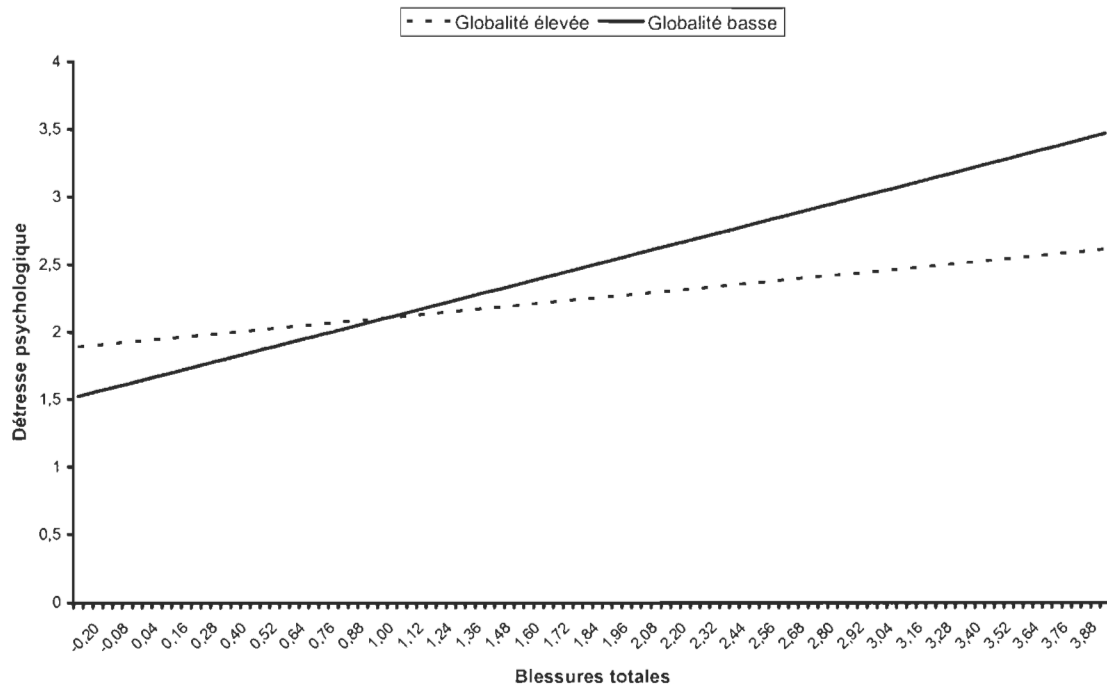
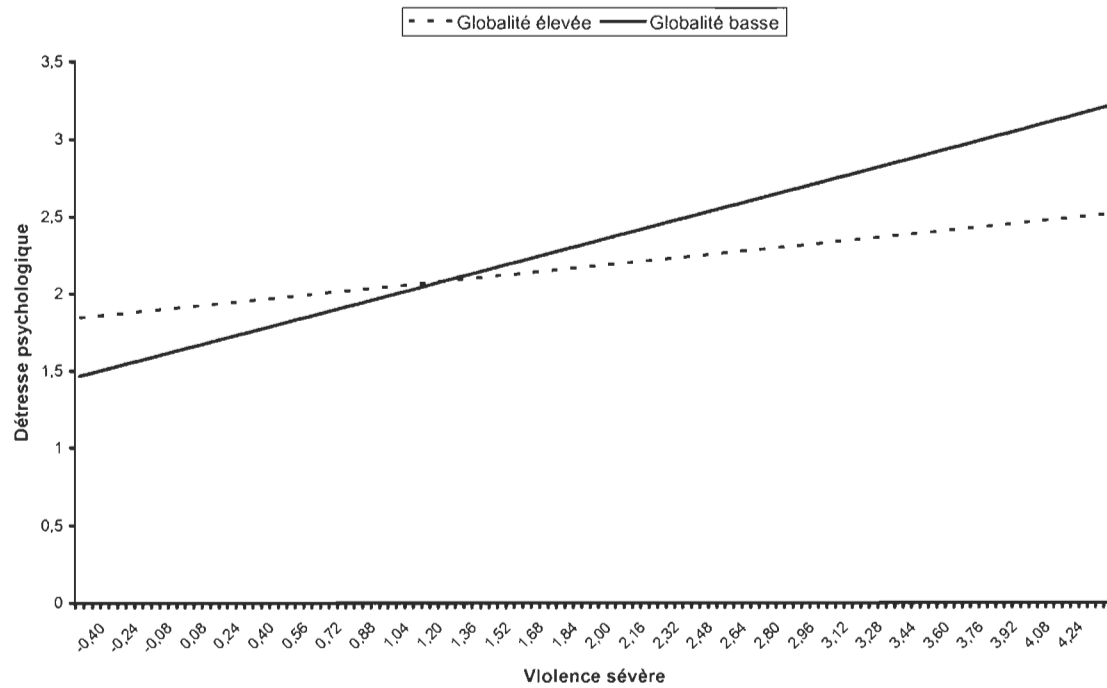


Figure 9. Relations entre les blessures totales subies et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité.





*Figure 10.* Relations entre la violence sévère subie et la détresse psychologique des femmes (deux échantillons confondus) en fonction de degrés élevés et bas d'attribution de globalité.

## *Discussion*

La présente partie consiste à discuter les résultats obtenus en regard des différentes recherches traitant des attributions et de la détresse psychologique dans le contexte de la violence conjugale. Tout d'abord, la discussion traitera des résultats obtenus lors des analyses descriptives. Ensuite, l'interprétation portera sur les résultats des analyses relatives aux hypothèses de recherche. Finalement, la discussion fera ressortir les forces et les limites de la présente étude.

#### Analyses descriptives

Les analyses descriptives ont tout d'abord permis de faire ressortir des taux de violence psychologique, physique et sexuelle chez les participantes en maison d'hébergement plus élevés que ceux obtenus lors de l'enquête provinciale sur les maisons d'hébergement et de transition (Statistique Canada, 2001). Les écarts sont de l'ordre de 17 à 50 %. Par exemple, pour la violence psychologique, les femmes hébergées de la présente étude rapportent subir ce type de violence dans une proportion de 96,7% (score total), comparativement à 71% dans l'enquête. Au niveau de la violence physique (score total), la proportion atteint 74,7% contre 57% dans l'étude antérieure. Finalement, pour la violence de nature sexuelle (score total), 71,4% des femmes de la présente étude rapportent en avoir été victimes au cours de la dernière année, comparativement à seulement 20 % dans l'enquête provinciale effectuée pour l'année 1999-2000. La

divergence des pourcentages peut s'expliquer, entre autres, par le fait que l'instrument de mesure utilisé dans la présente étude est exhaustif, puisqu'il prend soin de tenir compte d'une multitude de comportements de violence pour définir chacune de ses composantes (psychologique, physique, sexuelle). Ainsi, cela augmente la probabilité que la participante ait subi l'une ou l'autre des formes de violence. De plus, le recours à une échelle de mesure qui présente concrètement des exemples de comportements pouvant avoir été subis évite d'être soumis à l'influence de la définition que la participante adopte pour les différents types de violence, ce qui pourrait évidemment altérer ses réponses quant à son histoire d'abus (p.ex., une femme pourrait ne pas considérer le fait que son conjoint quitte la pièce bruyamment lors d'un désaccord comme de la violence).

Dans l'enquête provinciale effectuée auprès des centres d'hébergement, les pourcentages pour chacune des formes de violence sont obtenus selon le motif principal de consultation invoqué par les femmes hébergées. Par contre, il est à noter que pour les deux études, la violence psychologique arrive au premier plan, suivi de la violence physique et de la violence sexuelle. Donc, telles que plusieurs études le soulignent (Aguilar et Nightingale, 1994; Arias, 1999; Arias & Pape, 1999; Dutton & Golant, 1995; Edleson & Brygger, 1986; Ehrensaft et al., 1999; Finkelhor, 1984; Follingstad et al., 1990; Gelles & Straus, 1988; Gondolf, 1985; Herbert et al., 1991; Lafontaine & Lussier, 2000; MacLeod, 1987; O'Leary & Curley, 1986; O'Neill et Kerig, 2000; Statistique Canada, 2000, 2001; Stets, 1988, 1990; Tolman, 1989; Vitanza et al., 1995, Walker,

1979, 1984, 2000; Wilson et al., 1995), la violence psychologique revêt une importance considérable et doit être prise en compte dans les recherches sur la violence dans le couple de manière à bien définir et approfondir les connaissances sur le phénomène.

En ce qui concerne les proportions de femmes violentées obtenues auprès de l'échantillon contrôle, les résultats obtenus abondent plus ou moins dans le même sens que les statistiques préalablement présentées, tout dépendant du type de violence analysé. Par exemple, en ce qui concerne la prévalence de la violence psychologique (score total), les présentes analyses démontrent que 61,6% des femmes interrogées rapportent avoir vécu un acte de violence de cette nature au cours de la dernière année, comparativement à seulement 19% dans l'enquête sociale générale de 1999 (Statistique Canada, 2000). Le questionnaire utilisé constitue encore l'explication majeure de ces résultats très divergents, car dans l'enquête sociale générale, il s'agit de questions sous forme dichotomique, alors que l'Échelle révisée des stratégies de conflits (CTS2); est formulée sous forme d'un continuum. En effet, dans l'enquête sociale générale de 1999, une liste de sept énoncés était lue aux participantes (p. ex. : « Votre conjoint tente de limiter les contacts avec votre famille ou vos amis, il vous dit des mots blessants, il est jaloux et ne veut pas que vous parliez à d'autres hommes »). Les répondantes devaient dire si chacun des énoncés décrivait leur partenaire, ce qui demande d'avoir une vision plus générale de la situation, faisant ainsi abstraction des comportements occasionnels qui ont pu se présenter une fois ou deux seulement. De plus, les énoncés du CTS2 incluent l'insistance verbale ainsi que les menaces d'utiliser la force, plutôt que

seulement l'utilisation de la force proprement dite pour avoir des relations sexuelles, ce qui, bien entendu, élargit le champ des comportements considérés comme étant de la violence sexuelle. Par ailleurs, il est à noter que les données de l'enquête sociale générale incluent sous un seul résultat les proportions de violence physique et sexuelle. De plus, la période de référence s'étend aux cinq dernières années précédant l'enquête, alors que dans le cas présent, les femmes doivent se référer à la dernière année seulement.

Dans la présente étude, il va de soi que les fréquences des comportements de violence subis sont très différentes dans les deux échantillons. En effet, les participantes hébergées, en plus de présenter une proportion plus élevée de victimes au niveau de tous les types de violence, rapportent également subir des taux six fois plus élevés sur le plan psychologique, 59 fois plus élevés sur le plan physique et huit fois et demi plus élevés sur le plan sexuel au cours de la dernière année, comparativement aux participantes de la population générale. De plus, il est à noter que les actes violents subis dans la population générale sont presque exclusivement d'intensité mineure (violence mineure : 15,25 actes subis; sévère : 1,27 actes subis) et que les blessures dues à la violence sont quasi inexistantes (blessures totales : 0,10), ce qui n'est malheureusement pas le cas dans l'échantillon clinique (violence mineure : 100,42 actes subis; violence sévère : 44,18 actes subis; blessures totales : 7,22). Ces résultats ne doivent pas inciter les chercheurs à minimiser l'importance du phénomène de la violence dans la population générale, car la présente étude révèle une forte proportion de femmes violentées au niveau

psychologique dans cet échantillon (bien que sous des fréquences très faibles comparativement à l'échantillon clinique). De plus, comme plusieurs recherches l'ont précisé, la violence de nature psychologique est souvent considérée par les victimes comme plus dommageable que l'abus physique (Dutton & Golant, 1995; Follingstad et al., 1990; Gelles & Straus, 1988; Herbert et al., 1991; MacLeod, 1987; O'Leary & Curley, 1986; Walker, 1984, 2000). Rappelons que la violence psychologique précipite et accompagne souvent d'autres formes de violence dont celles de nature physique et sexuelle (Arias & Pape, 1999; Berkowitz, 1993; Dutton & Golant, 1995; Follingstad et al., 1990; Murphy & O'Leary, 1989; Statistique Canada, 2000; Stets, 1990; Straus et al. 1996; Tolman, 1989; Wilson et al., 1995). Un regard sur les résultats concernant les comportements de contrôle subis permet d'appuyer davantage ces propos, puisque les femmes hébergées de notre étude rapportent vivre en moyenne une dizaine de comportements de contrôle sur une possibilité de 18 énoncés dans le questionnaire, et ce, fréquemment au cours de la dernière année. Ces résultats sont congruents avec ceux de l'étude d'Ehrensaft et ses collègues (1999).

Par ailleurs, la complexité d'étudier les diverses formes de la violence conjugale indépendamment l'une de l'autre a également été démontrée. Il y a de fortes relations entre tous les types de violence, y compris les comportements contrôlant de la part du conjoint. Cela sous-tend que les partenaires abusifs agissent sur plusieurs plans lorsqu'ils sont violents (psychologique, physique, sexuel). Cela pourrait renforcer l'idée

voulant qu'il existe une escalade de la violence et que la fréquence et la sévérité de la violence augmentent chaque fois que le cycle de la violence se répète (Coleman, 1997).

Enfin, bien que les médias tentent de faire ressortir que la violence conjugale est un phénomène qui touche les différentes strates de la société, la présente étude tend à démontrer le contraire sur certains points. En effet, les résultats démontrent que les femmes les moins scolarisées rapportent des fréquences plus élevées au niveau des diverses formes de violence, comparativement aux répondantes plus scolarisées. Également, la violence psychologique ainsi que de façon générale la violence mineure sont plus fréquentes chez les femmes ayant un faible revenu, comparativement à celles ayant des ressources financières plus élevées. Par contre, les résultats au niveau de l'âge démontrent que les femmes de tous les âges peuvent subir des abus dans leur relation de couple. Concernant la durée de cohabitation, les résultats de la présente étude appuient l'importance accordée aux recherches sur la violence chez les jeunes couples, car la fréquence des diverses formes de violence s'avère plus élevée chez les femmes cohabitant depuis moins de 6 ans avec leur partenaire, comparativement à celles dont la durée de cohabitation est plus grande.

Également, il faut retenir que les femmes de l'échantillon clinique présentent une adaptation psychologique beaucoup plus faible que les femmes de la population générale. Il va de soi que ce résultat ne génère aucune surprise, puisque la littérature traitant de la détresse psychologique insiste sur le fait que les conflits au sein du couple



ainsi que la satisfaction conjugale constituent des facteurs déterminants sur le bien-être physique ainsi que l'adaptation psychologique de la personne (Bloom et al., 1978; Gélinas et al., 1995; Heim & Snyder, 1991).

### Interprétation des résultats relatifs aux objectifs et hypothèses de recherche

La présente section vise à discuter des résultats obtenus pour chacune des huit hypothèses de recherche formulées en fonction de la littérature relatée pour les différentes variables à l'étude. Étant donné l'importance du concept attributionnel dans les analyses effectuées, la discussion portera tout d'abord sur les hypothèses impliquant cette variable. Ainsi, les hypothèses traitant de l'histoire d'abus au cours de l'enfance (hypothèse 1), de la comparaison des deux échantillons à l'étude (hypothèse 2), ainsi que de la nature et la fréquence de la violence subie (hypothèses 3 et 4) seront discutées dans un même bloc, ce qui évitera la redondance dans les interprétations. Toutefois, les analyses portant sur l'impact des attributions sur la détresse psychologique de la femme seront discutées séparément. Ensuite, les explications porteront sur les résultats obtenus concernant la violence subie et la détresse psychologique. Finalement, cette section se terminera par l'examen des résultats concernant le rôle modérateur des attributions dans la relation entre la violence conjugale subie et l'adaptation psychologique de la femme.

### *Attributions*

Le premier objectif de l'étude consistait à examiner le rôle joué par l'histoire d'abus dans l'émission des attributions face à la violence subie. Plus spécifiquement, la

première hypothèse de recherche stipulait que les femmes (deux échantillons regroupés) ayant été victimes d'abus (physique ou sexuel) au cours de l'enfance émettraient plus d'attributions à soi (cause : interne, stable; globale; responsabilité et blâme), pour la violence présentement subie que les femmes n'ayant pas subi d'abus durant cette période. Les résultats obtenus démontrent que les attributions de globalité ressortent significativement et dans le sens attendu. En effet, les femmes abusées au cours de l'enfance ont émis plus d'attributions de globalité que les participantes non abusées. Des résultats allant dans le même sens ont été obtenus pour la deuxième hypothèse. Les femmes hébergées émettent plus d'attributions de globalité que celles de la population générale. La troisième hypothèse montre aussi que plus la fréquence des différents types de violence est élevée, plus les femmes émettent des attributions globales. Enfin, concernant la quatrième hypothèse, il ressort que les femmes qui subissent de la violence sévère émettent plus d'attributions de globalité que celles qui subissent de la violence mineure uniquement. Ces quatre résultats sont consistants avec la littérature recensée dans le domaine, la cause des événements survenant plus d'une fois a tendance à être interprétée comme se répercutant sur plusieurs sphères de la vie de l'individu plutôt que se limitant à une situation bien spécifique (Abramson et al., 1978). Les attributions de nature globale peuvent constituer un indice de la chronicité de la violence.

Par contre, contrairement à ce qui était attendu, la dimension de la stabilité ne ressort pas comme étant une variable significative dans l'ensemble des analyses effectuées (hypothèses 1, 2, 3, 4). Il est à noter que l'item de stabilité s'énonce comme

suit : « à l'avenir, cette cause sera-t-elle présente? ». L'échantillon clinique teinte grandement les résultats relatifs à ces hypothèses. Par exemple, une majorité des femmes abusées au cours de l'enfance (hypothèse 1), ainsi que celles subissant de la violence fréquente (hypothèse 3) et sévère (hypothèse 4) proviennent de l'échantillon clinique. Ces femmes ont justement quitté le domicile familial pour être hébergées. Une telle action peut leur donner le sentiment qu'elles viennent de mettre fin à l'abus du partenaire, et donc que la violence ainsi que sa cause ne seront plus présentes dans le futur. Il est clair que les femmes hébergées sont partagées dans leur perception, étant dans un processus de prise de décision entre le retour au domicile et l'arrêt définitif de la relation. Un tel état de dissonance cognitive (Festinger, 1957) pourrait affecter le processus d'élaboration de leurs attributions. À l'opposé, les femmes ayant subi peu de violence (hypothèse 2) ou n'ayant rapporté que de la violence mineure (hypothèse 4) ou encore celles n'ayant subi aucun abus au cours de l'enfance (hypothèse 1) proviennent en majorité de la population générale. Ceci permet peut-être d'expliquer que les femmes ne considèrent pas la cause comme étant stable, la violence survenant seulement de manière très sporadique.

Par ailleurs, pour la première hypothèse, les deux groupes de participantes (femmes abusées ou non durant l'enfance) ne se distinguent pas en ce qui a trait à la détermination de la cause de la violence. L'histoire d'abus n'augmente pas la possibilité d'attributions à soi pour la violence subie à l'âge adulte. Ces événements traumatisants brouillent probablement les activités cognitives et suscitent l'émission de multiples

causes. Cela expliquerait pourquoi les attributions ne sont pas stables. Toutefois, tel que la deuxième hypothèse le mentionnait, les femmes hébergées émettent davantage d'attributions de causalité au partenaire que les femmes de la population générale. Également, les résultats des analyses corrélationnelles confirment la troisième hypothèse. Plus la fréquence de la violence est élevée, plus la cause de cette dernière est attribuée au partenaire. Donc, il est possible d'affirmer que les femmes violentées perçoivent sans ambiguïté la cause de la violence au sein de leur couple. Contrairement à ce que certains cliniciens pourraient penser, ces femmes ne présentent pas de perturbations cognitives pouvant altérer leurs activités attributionnelles.

En ce qui concerne les attributions de responsabilité et de blâme, les résultats ont révélé que les femmes abusées au cours de l'enfance (hypothèse 1), les femmes hébergées (hypothèse 2) ainsi que celles subissant de la violence sévère (hypothèse 4) attribuent la responsabilité et le blâme à leur partenaire plutôt qu'à elles. La basse estime de soi que l'on observe souvent chez les femmes violentées ne semble pas les conduire à se punir elles-mêmes pour la violence subie. Une telle distinction mérite d'être soulevée. Les résultats obtenus peuvent s'expliquer par le fait que les femmes ayant recours aux centres pour victimes de violence conjugale déclarent, en moyenne, avoir quitté 3,79 fois leur domicile pour des raisons de violence, dont 1,87 fois, en moyenne, pour des maisons d'hébergement. De plus, les participantes de cet échantillon rapportent vivre de la violence en moyenne depuis plus de huit ans. Ces statistiques démontrent que plusieurs n'en sont pas à leur premier événement de violence, qu'elles ont pour la

plupart été hébergées à répétition dans des maisons de transitions, ce qui influence les explications fournies pour la violence subie. Par exemple, les nombreuses rencontres avec les intervenants(es) du milieu dans le but de travailler les croyances irrationnelles souvent présentes chez les femmes violentées, notamment qu'elles sont responsables et à blâmer pour la violence subie, peuvent avoir des répercussions sur les attributions ultérieurement émises par ces femmes. Ainsi, l'influence sociale serait déterminante sur le processus attributionnel, comme le souligne Andrews et Brewin (1990). L'étude de Cantos et ses collègues (1993) laisse également présumer une influence marquée de la violence subie à répétition sur le changement au niveau des attributions émises, puisque les femmes abusées de leur échantillon se blâment davantage que les non abusées, mais pour le premier épisode de violence seulement. Bien entendu, dans la présente étude, la possibilité que les femmes violentées n'en soient pas à leur premier épisode de violence de la part du conjoint est élevée. Par conséquent, cela pourrait suffire à expliquer qu'elles ne se blâment pas pour la violence subie, même lorsqu'elles ont subi des abus au cours de l'enfance.

Les résultats divergents obtenus en regard de la première hypothèse (causalité non significative, alors que la responsabilité et le blâme le sont) appuient un grand nombre de recherches qui font ressortir des différences conceptuelles entre la causalité, la responsabilité et le blâme (Bradbury & Fincham, 1990; Davey et al., 2001; Fincham et al., 1997; Fincham et al., 2000; Gélinas et al., 1995; Lussier et al., 1993; Morneau, 1997; Shaver, 1985; Shaver & Drown, 1986).

La quatrième hypothèse a permis de faire la comparaison entre le fait de vivre de la violence sévère comparativement à de la violence mineure. Tel qu'attendu, la violence de nature sévère conduit davantage à l'émission d'attributions externes et globales que la violence mineure. Ces résultats semblent tout naturels, car, comme le mentionne la théorie de l'attribution en général, plus un comportement est extrême, plus celui-ci est susceptible d'être attribué à l'acteur, donc le conjoint violent (Jones & Davis, 1965). Cela coïnciderait aussi avec la tendance à attribuer à autrui ce qui est mauvais et à soi ce qui est bon (Frieze & Weiner, 1971; Heider, 1958). Sur le plan clinique, cela suggère l'importance de ne pas porter uniquement attention à la fréquence de la violence. La sévérité de l'abus, même sur une base sporadique, peut constituer à elle seule un facteur d'influence sur les explications des conflits dans le couple et, par le fait même, sur les comportements de résolution de problème, ainsi que l'utilisation de la violence chez la femme (Bradbury et al., 1996; Byrne & Arias, 1997).

Une synthèse de ces résultats (hypothèses 1 à 4) démontre une tendance prononcée chez les femmes subissant de la violence à effectuer des attributions externes au partenaire plutôt qu'à soi (causalité, responsabilité et blâme) et globales. Ils constituent une extension importante des résultats recensés dans le domaine des attributions dans les relations de couple. En effet, plusieurs recherches portant sur la satisfaction conjugale ont démontré que les personnes peu satisfaites émettent davantage d'attributions externes (Bradbury & Fincham, 1990). Le degré de satisfaction conjugale constitue une avenue d'explication des présents résultats, car ce dernier est, bien entendu, moins élevé

chez les femmes vivant dans une relation abusive. La proportion de femmes séparées/divorcées dans le présent échantillon clinique (32,2 %), comparativement à celle de l'échantillon contrôle (1,0 %), indique également la grande probabilité d'un ajustement conjugal moins élevé chez les femmes hébergées. Plusieurs autres études recensées concernant les attributions dans le contexte conjugal ciblent également la satisfaction conjugale comme facteur déterminant des explications émises face aux conflits. Par exemple, dans l'étude de Lafontaine et al. (1999), les femmes de leur échantillon qui effectuaient des attributions de causalité interne, de responsabilité et blâme à soi étaient plus satisfaites de leur vie de couple. De telles attributions favorisent un certain contrôle sur les conflits futurs. Donc, cela peut expliquer la différence qui existe entre les femmes du présent échantillon clinique et celles du groupe témoin au niveau des attributions.

Par ailleurs, certains chercheurs soutiennent que les attributions jouent un rôle essentiel dans le maintien ou l'augmentation de la satisfaction conjugale ou encore peuvent contribuer à la diminution de cet ajustement dans le couple (Fincham & Bradbury, 1988). Puisque la violence est liée à la détresse conjugale, les attributions ainsi formulées par les femmes victimes de violence pourraient éclairer les intervenantes sur leur choix de quitter ou non leur conjoint. Par exemple, une femme qui s'attribue la violence pourrait maintenir un niveau acceptable de satisfaction conjugale et ainsi décider de poursuivre la relation. Ces hypothèses constituent des pistes intéressantes pour les études à venir et démontrent qu'il serait pertinent d'inclure dans les analyses,

non seulement les attributions, mais aussi des variables d'ajustement conjugal pour ainsi tenter d'expliquer l'attitude de tolérance à l'égard de la violence conjugale subie par les femmes.

Sur le plan clinique, il s'avère important de mieux comprendre l'efficacité et la pertinence du travail effectué sur les croyances irrationnelles véhiculées par les femmes violentées concernant leur propre implication face à la violence subie (blâme à soi). La majorité des recherches s'intéressant aux attributions dans le contexte de la violence conjugale, dont celle-ci, soulignent une forte tendance chez les femmes violentées à blâmer leur partenaire plutôt qu'elles-mêmes pour la violence subie (Andrews & Brewin, 1990; Cantos et al., 1993; Cascardi & O'Leary, 1992; Holtzworth-Munroe, 1988; Holtzworth-Munroe et al., 1992; McClennan et al., 1994; Miller & Porter, 1983; Senchak & Leonard, 1994; Shields & Hanneke, 1983). Par conséquent, les résultats semblent indiquer que les femmes violentées présentent une vision plutôt réaliste de la situation, se situant rarement comme personne responsable ou comme personne à blâmer pour les abus dans le couple.

Il va de soi que d'autres facteurs peuvent inciter la femme violentée à demeurer dans la relation, comme la présence d'enfants, l'amour pour le conjoint ou encore une image faussée du partenaire. Le cycle de la violence s'avère peut-être également une piste intéressante pour les recherches à venir. Par conséquent, l'explication concernant la décision de demeurer dans une relation abusive réside peut-être dans l'examen de la



dynamique du couple, plutôt que dans l'étude d'un membre de la dyade uniquement. Rappelons également l'étude de Byrne et Arias (1997) qui révèle que les attributions des femmes affectent leur propre comportement de violence envers leur conjoint. En effet, ils démontrent que les femmes en détresse sur le plan conjugal sont plus susceptibles d'être violentes physiquement envers leur conjoint lorsqu'elles perçoivent ce dernier comme responsable des comportements négatifs qu'il adopte. C'est la raison pour laquelle il est important de poursuivre les recherches sur les explications cognitives des deux partenaires, ces dernières pouvant avoir des répercussions sérieuses sur les conflits, la satisfaction au sein du couple ainsi que la violence réciproque.

Enfin, notons que les attributions de disposition ne constituent guère un facteur déterminant sur les variables examinées (hypothèses 2, 3, 4). Il est difficile de se référer à la littérature sur le sujet, car peu d'études ont porté sur cette dimension. Par exemple, dans la recension effectuée par Fincham et Bradbury (1990), trois études seulement portaient sur les attributions dispositionnelles. Deux d'entre elles démontraient un lien significatif entre l'ajustement dyadique des conjoints et la formulation d'attributions à la personnalité du partenaire pour expliquer les événements négatifs (Epstein, Pretzer, & Fleming, 1987; Holtzworth-Munroe & Jacobson, 1985) et l'une qui était non significative (Camper, Jacobson, Holtzworth-Munroe, & Schmaling, 1988). L'étude effectuée par Andrews et Brewin (1990) a démontré également que plus la violence est sévère, plus les attributions sont de nature dispositionnelle. Par contre, plusieurs lacunes caractérisent cette étude, comme par exemple l'absence d'instrument de mesure pour

évaluer la violence subie. De plus, la violence psychologique n'est nullement prise en compte dans la mesure de sévérité de la violence. Cette dimension demande donc à être mieux examinée dans les études à venir, car il est possible que ce soit cette difficulté à percevoir les traits de caractère violents du conjoint, plutôt que le blâme à soi, qui confine la femme à tolérer cette situation. Les croyances irrationnelles trop souvent soutenues à propos du partenaire ainsi que l'utilisation de justifications de nature situationnelle chez les femmes violentées peuvent avoir des répercussions sur les attributions ultérieurement émises par ces femmes.

#### *Attributions et détresse psychologique*

Le quatrième objectif consistait à examiner le lien entre les attributions émises par les femmes (deux échantillons confondus) et leur adaptation psychologique. La septième hypothèse affirmait que les femmes émettant des attributions internes, stables, globales et de responsabilité et blâme à soi allaient présenter un score plus élevé à l'index des symptômes psychologiques que les femmes émettant des attributions externes, instables, spécifiques et de responsabilité et blâme au partenaire. Les résultats ont très peu confirmé l'hypothèse énoncée. Tout d'abord, Les attributions causales (à soi, au conjoint ou aux deux partenaires) ne permettent pas de distinguer les participantes au niveau de leur détresse psychologique. D'autres études ont souligné l'absence de lien significatif entre les attributions émises par les conjoints et les symptômes de détresse psychologique (Gélinas et al., 1995; Townsley et al., 1991).

Par ailleurs, les attributions de globalité sont les seules à aller dans le sens de ce qui était attendu. En effet, les résultats de l'étude indiquent que les personnes qui émettent des attributions globales rapportent un indice de détresse psychologique significativement plus élevé que les personnes émettant des attributions spécifiques. Les mêmes résultats ont été observés dans la recherche menée par McClennan et ses collègues (1994) ainsi que dans la recension des 104 études effectuée par Sweeney et al. (1986). Il s'agit également d'une dimension qui ressort dans le concept de la résignation acquise (Abramson et al., 1978). Puisque toutes les sphères de vie sont affectées par la cause perçue, il est normal que les femmes affichent certains symptômes psychologiques.

D'autre part, en ce qui concerne l'impact des attributions de responsabilité et de blâme, des résultats contraires à ceux attendus sont observés. En effet, les femmes attribuant la responsabilité et le blâme au partenaire présentent un indice de détresse psychologique plus élevé que les participantes effectuant des attributions de responsabilité à soi et celles se blâmant elles-mêmes ou les deux membres du couple pour la violence subie. Pape et Arias (2000) ont aussi obtenu un lien significatif entre les attributions de responsabilité au partenaire et les réactions émotionnelles vécues suite à un épisode de violence (nervosité, tristesse, colère). Pour leur part, Andrews et Brewin (1990) ont trouvé un lien significatif entre le blâme à soi dispositionnel et la dépression, mais seulement chez les femmes ayant quitté leur partenaire. Cela vient démontrer le rôle de contrôle que joue les attributions lorsque la femme est toujours dans la relation,

car le fait qu'elle s'attribue la violence à elle-même lui donne un sentiment de maîtrise sur la situation. À l'opposé, la femme qui a quitté son partenaire et qui s'attribue la cause de la violence à elle-même peut ressentir de la culpabilité face à la relation, ayant l'impression qu'elle aurait pu agir de sorte à éviter l'échec de cette relation. Ces résultats permettent d'expliquer le fait que les femmes qui s'attribuent la violence dans la présente étude rapportent un indice moins élevé de détresse psychologique, car elles proviennent majoritairement de la population générale. Elles sont donc toujours en relation de couple contrairement aux femmes hébergées qui sont présentement dans un processus de prise de décision difficile et lourd sur le plan émotionnel. De plus, Janoff-Bulman (1979) conçoit le blâme à soi comme étant situationnel ou dispositionnel. Le blâme à soi situationnel, tel que le définit Janoff-Bulman (1979), revêt une fonction adaptative pour les femmes victimes de violence conjugale, au même titre que le déni, par exemple, dans plusieurs expériences douloureuses de vie tel que le deuil. Cette nuance au sujet du blâme à soi demande donc à être vérifiée dans une prochaine étude, puisque le questionnaire utilisé dans le cas présent a effectué des distinctions en terme dispositionnel et situationnel, mais uniquement à propos des attributions de locus à l'endroit du partenaire.

Un autre élément d'interprétation réfère au fait que, dans la présente étude, les personnes qui s'attribuent la violence dans le couple vivent une violence moins fréquente et d'une intensité plus faible que les femmes attribuant la responsabilité et le blâme au partenaire. À cet effet, Holtzworth-Munroe (1988) ainsi que Parry and Brewin

(1988) ont soulevé le fait que la sévérité de la situation dans laquelle se retrouvent les femmes violentées peut constituer à elle seule une condition suffisante pouvant conduire à la dépression peu importe les attributions émises au sujet de la violence. Il est à noter que, dans la présente étude, le nombre moyen de blessures subies par les femmes violentées atteint environ huit par année. Donc, les conséquences sur le plan physique de l'abus sévère subi peuvent avoir, à elles seules, un impact considérable sur la santé physique de la femme ainsi que sur son adaptation psychologique.

#### *Violence conjugale et détresse psychologique*

La cinquième hypothèse énonçait que plus les femmes vivraient fréquemment de la violence (formes et sévérité), plus elles présenteraient un indice élevé à l'Échelle de détresse psychologique. Tel qu'attendu, les analyses corrélationnelles ont démontré des liens positifs entre les fréquences de toutes les formes de violence, qu'elles soient mineures ou sévères. Un nombre considérable d'études ont travaillé à faire ressortir les conséquences psychologiques qu'engendre le fait de subir une telle problématique dans ses relations de couple. De façon unanime, chacune des recherches ont relevé des symptômes caractéristiques de divers troubles de nature psychologique (Andrews & Brown, 1988; Arias, 1999; Arias, Lyons, & Street, 1997; Cascardi & O'Leary 1992; Centre national d'information sur la violence dans la famille 2002a; Dutton & Painter, 1993; Gelles & Harrop, 1989; Gleason, 1993; Hilberman, 1980; MacLeod 1987; Pagelow, 1984; Rollstin & Kern, 1998; Statistique Canada, 2000; Walker, 1979, 1984, 2000).

Il va de soi que la preuve des nombreux dommages causés par la violence subie sur l'adaptation de la femme n'est plus à faire. Par contre, il est intéressant de noter que les corrélations les plus élevées concernent la violence de nature psychologique ainsi que les comportements de contrôle infligés par le partenaire, ce qui constitue également une composante de la violence psychologique. Sur le plan clinique, ces résultats démontrent l'importance de dénoncer ces actes et surtout d'apprendre à les déceler lorsqu'une femme se présente en thérapie ou en centre d'hébergement pour ainsi mieux contrôler ses effets. Par ailleurs, le fait que Pape et Arias (2000) n'ont trouvé aucun lien entre le niveau de violence physique rapporté par les femmes (fréquence et sévérité) et les réactions émotionnelles, telles que la nervosité, la tristesse et la colère indique également la nécessité d'élargir l'évaluation de la violence à d'autres composantes, comme dans la présente étude, pour nuancer l'expérience vécue par la femme violentée et ne pas minimiser l'ampleur du problème.

La sixième hypothèse avait pour objectif d'évaluer l'impact de la violence sévère subie comparativement à la violence mineure sur la détresse psychologique. Les résultats obtenus confirment l'hypothèse formulée, les femmes sévèrement violentées de l'échantillon présentant un ajustement psychologique significativement plus faible que les participantes rapportant des degrés mineurs de violence. L'étude de Rollstin et Kern (1998) a également révélé que la sévérité de la violence physique et psychologique est significativement associée avec des troubles psychologiques plus élevés sur le MMPI-2. Les résultats obtenus par Pape et Arias (2000) sont également très intéressants, car ils

font ressortir des liens significatifs entre la perception des femmes concernant l'augmentation de la violence dans le couple, plutôt que le niveau de violence lui-même, et les réactions émotionnelles mesurées, telles que la nervosité, la tristesse et la colère. C'est donc dire que le simple fait de percevoir un changement à la hausse dans l'intensité de la violence subie pourrait suffire à accentuer certains symptômes de détresse. L'importance d'étudier les cognitions dans la compréhension de la violence conjugale est donc une fois de plus soulevée. Ainsi, cela pourrait expliquer le fait que, dans des études ou en milieu clinique, certaines femmes qui vivent de la violence d'intensité sévère présentent un bon ajustement psychologique, étant exposées fréquemment à une telle situation, alors que d'autres subissant de la violence de sévérité moins élevée affichent une détresse psychologique plus grande.

#### *Rôle modérateur des attributions entre la violence et la détresse psychologique*

Le dernier objectif de l'étude visait à vérifier la valeur d'un modèle utilisant les attributions comme variable modératrice dans la relation entre la violence conjugale et l'adaptation psychologique de la femme. La huitième hypothèse stipulait que la formulation d'attributions au partenaire réduirait la force de la relation entre la violence subie et la détresse psychologique. À l'opposé, des attributions formulées envers soi augmenteraient la force de la relation entre la violence subie et la détresse psychologique. Les résultats de l'étude ont très peu confirmés cette hypothèse.

Tel qu'attendu, des attributions basses de blâme au partenaire (donc blâme à soi élevé) modèrent la relation entre la violence psychologique mineure et l'adaptation psychologique des femmes. Plus précisément, une augmentation du blâme à soi est associée à un lien plus fort entre la violence psychologique mineure et les symptômes psychologiques. Ces résultats sont en lien avec ce qui a été obtenu dans l'étude d'O'Neill et Kerig (2000). Cependant, l'indice du blâme utilisé par ces auteurs ne comportait que la dimension attribution à soi, plutôt que d'être présenté sur un continuum allant du blâme à soi au blâme au partenaire. Donc, il est difficile de comparer les résultats.

Les attributions de globalité jouent un rôle prépondérant comme modérateur pour la majorité des interactions ressorties significatives (violence physique sévère, violence physique totale, violence sexuelle mineure, blessures sévères, blessures totales, violence sévère). Ces résultats n'ont rien de surprenant, le rôle de ce type d'attribution sur les symptômes d'ordre psychologique ayant bien été documenté, notamment en ce qui a trait à la théorie de la résignation acquise (Abramson et al., 1978). Par contre, contrairement à ce qui était attendu, pour des niveaux faibles d'attributions de globalité (donc plus les réponses tendent vers des attributions spécifiques), les relations entre les différents types de violence énoncés ci-haut et la détresse sont positives. Ces résultats sont à l'opposé de ceux obtenus lorsque l'on tient compte uniquement des deux variables : attributions globales et détresse psychologique, sans considérer le type et la fréquence de violence. Il est possible de croire que plus la cause de la violence est



spécifique à cette situation dans le couple, plus la relation entre cette situation (la violence conjugale) et la détresse psychologique sera significative. En contrepartie, si la cause de la violence est considérée comme étant trop globale, donc touchant à plusieurs sphères de la vie de l'individu, il semble difficile d'obtenir un lien clair entre la fréquence de la violence en question et la détresse, cette dernière pouvant découler de plusieurs autres facteurs. Sur le plan clinique, cela indique que des attributions spécifiques à la violence pourraient constituer un indice de diagnostic et de pronostic, car l'intervenant pourrait déduire que l'adaptation psychologique est fonction de la violence subie et non d'un ensemble plus vaste de causes qui déterminent également la détresse psychologique de l'individu. Par ailleurs, lorsque les attributions de globalité sont basses ou élevées, la relation entre la violence sévère et la détresse psychologique est positive. Toutefois, cette relation est significativement moins prononcée pour des niveaux élevés d'attributions de globalité. Ces résultats démontrent l'importance de la sévérité de la violence dans l'apparition de symptômes de détresse. En effet, l'intensité de la violence en elle-même semble constituer un facteur suffisant pour engendrer de la détresse psychologique, peu importe les attributions émises (Holtzworth-Munroe, 1988; Parry & Brewin, 1988).

Les attributions de causalité et de responsabilité ressortent également comme variable modératrice dans la relation unissant les blessures sévères et la détresse psychologique. Dans les deux cas, que la cause et la responsabilité soient attribuées au partenaire ou à soi, la relation entre les blessures sévères et la détresse s'avère positive.

Par contre, tel qu'attendu, la relation entre les blessures sévères subies et la détresse psychologique est significativement plus marquée lorsque les attributions sont émises à soi, ce qui supporte les résultats de plusieurs recherches liant les explications à soi aux symptômes psychologiques (Cascardi & O'Leary, 1992; O'Neill & Kerig, 2000; Walker, 1979; 1984; 2000). Étant donné que les attributions basses ou élevées au partenaire conduisent à un lien positif entre les blessures sévères et la détresse psychologique, il y a lieu de s'interroger sur le véritable effet des attributions. Cette constatation semble nous renvoyer encore une fois à l'importance de la nature même de la violence, les blessures reflétant la sévérité de l'abus.

Des résultats similaires ressortent en lien avec la stabilité dans la relation entre les blessures sévères et la détresse psychologique. Pour des niveaux bas et élevés d'attributions stables la relation entre les deux variables est positive. Par contre, cette relation est significativement plus prononcée pour des niveaux élevés d'attributions stables, c'est-à-dire lorsque les attributions sont durables. Ces résultats sont conformes à ceux obtenus dans d'autres recherches.

#### Forces et limites de l'étude

La partie suivante consiste à discuter des points forts du présent travail et de ses limites et fait ressortir des pistes intéressantes pour les études à venir.

Tout d'abord, l'échantillon des femmes violentées ayant recours aux différents centres d'hébergement permet de documenter la prévalence de la violence conjugale subie par celles qui font appel à de tels centres. Les présents résultats représentent une contribution importante à la compréhension de ce phénomène. Toutefois, concernant les variables à l'étude, un tel échantillon peut constituer un facteur d'influence sur les résultats obtenus (Arias, 1999). En effet, le contexte même de la participante peut teinter les attributions émises par rapport à la violence subie. Par exemple, Andrews et Brewin (1990) ont démontré que les femmes sont plus susceptibles de se blâmer elles-mêmes pendant qu'elles sont dans la relation qu'après qu'elles ont quitté leur partenaire, ces attributions étant situationnelles (instables) plutôt que dispositionnelles (caractère). Dans le même ordre d'idée, Hebert et ses collègues (1991) ont observé que les femmes qui n'ont pas terminé leur relation avec un conjoint abusif avaient tendance à employer des stratégies cognitives qui les amènent à voir leur relation conjugale plus positivement (minimisant l'importance de la violence et son effet) que les femmes ayant quitté leur conjoint. Donc, dans la présente étude, cela pourrait expliquer les résultats soutenant que les femmes provenant de l'échantillon clinique émettent davantage d'attributions externes, peu importe la sévérité de la violence ou la forme de cette dernière (psychologique, physique, sexuelle). En effet, les femmes hébergées en centre pour victimes de violence conjugale ont présentement quitté leur partenaire et peuvent envisager la situation d'un autre point de vue, remettant parfois en question leur relation.

Si on se réfère au cycle de la violence décrit par plusieurs auteurs (Trimpey, 1989; Waldo, 1987), il existerait trois phases. La première consiste en une accumulation des tensions où le conjoint n'exprime pas ses sentiments et refoule son agressivité. C'est au cours de cette étape que la femme a souvent l'impression de « marcher sur des œufs », le conjoint étant d'une extrême susceptibilité. La phase d'explosion (deuxième) correspond aux incidents de violence (psychologique, physique, sexuelle) proprement dit. Finalement, la troisième étape en est une de réconciliation et de rémission, où le partenaire tente de se faire pardonner de plusieurs manières, tout en s'engageant à ne plus recommencer. On peut donc supposer que les femmes violentées ayant recours aux maisons d'hébergement se situent dans la deuxième phase, soit celle où elles subissent de l'abus. Le fait d'attribuer la cause de la violence à leur conjoint ainsi que la responsabilité et le blâme serait consistant avec leur décision de quitter leur domicile pour être hébergées en centre. Malheureusement, le cycle se poursuit trop souvent, laissant place à la phase de « la lune de miel » où les femmes décident de retourner avec le partenaire. Ainsi, malgré les nombreuses conséquences autant sur le plan physique que psychologique, plusieurs femmes qui quittent leur partenaire violent retournent ensuite dans cette relation (Strube, 1988). Donc, le fait d'avoir quitté le conjoint pour le centre d'hébergement ne veut pas dire que les femmes vont réellement terminer la relation. Par conséquent, il est difficile d'évaluer les femmes hébergées, celles-ci étant souvent très ambivalentes à propos de leur désir de terminer ou non la relation abusive. Cet état affecte sans aucun doute le processus attributionnel, qui influe, à son tour, la

détresse psychologique de la femme et sa décision de poursuivre ou non avec le conjoint.

Dans les prochaines études, il serait intéressant d'inclure des questions en référence au cycle de la violence et sur l'intention ou non de quitter le conjoint pour en contrôler les effets sur le processus attributionnel. Une autre manière de tenir compte de ces influences sur les explications émises face aux comportements du conjoint serait de faire une deuxième passation du questionnaire d'attribution au moment où les femmes prennent la décision de retourner dans la relation avec le partenaire, ceci dans le but de tenir compte de l'état d'esprit dans lequel elles se situent lorsqu'elles répondent au questionnaire d'attribution.

Le recours à une mesure multidimensionnelle pour évaluer la variable de la violence constitue également une force de la présente étude, puisqu'elle permet tout d'abord de tenir compte d'un ensemble plus vaste de comportements de violence pouvant affecter les femmes à l'étude. De plus, elle permet de nuancer la prévalence de chacune des formes de violence et surtout d'évaluer l'impact respectif de chacune d'elle, d'une part, sur les explications fournies pour la violence subie et, d'autre part, sur la détresse psychologique des femmes victimes.

Par contre, il pourrait être pertinent d'utiliser un outil qui mesure la violence conjugale non seulement par rapport aux actes, mais aussi en s'intéressant au contexte

dans lequel ils apparaissent. Par exemple, la nuance apportée dans le questionnaire de contrôle à l'aide d'une seconde échelle qui demande d'évaluer l'impact de chaque énoncé (comportement de contrôle) en terme de positif, neutre ou négatif, permet de faire ressortir les comportements subis qui constituent réellement du contrôle aux yeux de la participante. Il pourrait être intéressant d'inclure une telle échelle au questionnaire de violence pour ainsi éliminer les items qui sont considérés comme ayant un impact positif ou neutre sur la femme. Par exemple, l'item suivant : « Lors d'un désaccord, mon partenaire est sorti de la pièce, de la maison ou de la cour bruyamment » peut avoir un impact positif ou neutre sur la conjointe. Un tel ajout conduirait peut-être à des taux plus justes de la violence subie, notamment en ce qui concerne la violence psychologique qui est possiblement sur-estimée dans le questionnaire. De plus, certains items portant sur la violence sexuelle ne s'appliquent pas à tous les individus (surtout en ce qui concerne le port du condom) si on se réfère à une relation qui dure depuis longtemps. Souvent les attitudes considérées comme étant des comportements violents font plutôt référence à des habitudes de la vie du couple en question. Le peu de détails au niveau de la nature du contexte que permet d'obtenir les résultats au CTS2 a également été discuté par Walker (2000). Elle précise que cet instrument ne permet pas non plus de faire la distinction entre l'utilisation de la violence chez la femme de manière offensive ou défensive, ce qui réfère également au contexte d'occurrence de la violence dans le couple.

Par ailleurs, les définitions concernant les formes de violence demeurent encore ambiguës dans la documentation scientifique, ce qui rend difficile l'évaluation adéquate

de cette variable. Des nuances ont été apportées dans la présente étude concernant la violence psychologique, ce qui constitue une force. La conception de la violence psychologique a été élargie à un ensemble plus grand de comportements abusifs, plutôt que de se limiter uniquement à la violence verbale et aux comportements de menace et de dénigrement de la femme. Par contre, d'autres précisions demandent à être ajoutées. Par exemple, en ce qui a trait à la variable contrôle, il pourrait être intéressant de tenter de diviser le questionnaire selon les quatre dimensions définies par Ehrensaft et ses collègues (1999), soit le pouvoir de décision de la partenaire, la liberté dans ses relations avec l'extérieur, la liberté dans la planification de ses activités quotidiennes et l'atteinte au niveau de son image de soi et de son sentiment de compétence. Sur le plan clinique, ces nuances pourraient permettre de cibler plus précisément à quel niveau les comportements de contrôle se situent et ainsi travailler ces aspects avec les femmes hébergées ainsi qu'avec les hommes en traitement.

Une des limites de l'étude est qu'elle repose sur un protocole de recherche transversal. On ne peut prétendre inférer des relations de cause à effets entre les variables. Il serait pertinent de se concentrer à effectuer des recherches longitudinales de façon à bien voir l'évolution des variables mises en évidence dans la présente étude, soit la violence, les attributions, et la détresse selon la situation et les changements connus par le couple au fil du temps. De plus, il s'avère impossible de préciser si les comportements de contrôle mènent à d'autres formes de violence, telles que la violence physique ou constituent plutôt une conséquence de cette violence, car plusieurs autres

variables peuvent contribuer à la présence de violence (histoire d'abus durant l'enfance, abus d'alcool, etc.).

Les analyses effectuées dans le cadre de la présente étude portent sur des mesures faisant appel à l'évaluation subjective des répondants. Par conséquent, les résultats ont pu être soumis à des biais tels que l'honnêteté de la participante et la désirabilité sociale. Comme Ehrensaft et al. (1999) le précisent dans leur étude, il serait également important d'ajouter une mesure plus objective, par exemple, pour évaluer les comportements de contrôle plutôt que de se référer uniquement à la perception des femmes. Une telle mesure permettrait de déterminer si les femmes violentées subissent réellement plus de contrôle de leur partenaire ou s'il s'agit plutôt d'une mauvaise interprétation des comportements de celui-ci. Une évaluation par entrevue permettrait aussi d'établir des distinctions entre la violence physique et la violence sexuelle. Bien souvent, les femmes qui subissent de la violence sexuelle ne prennent malheureusement pas conscience qu'elles vivent également de la violence physique. Sur le plan clinique, il serait pertinent d'inclure une mesure des différents mécanismes de défense utilisés, tels que le déni et la dissociation, de manière à évaluer leur influence sur la perception de la femme, surtout pour celles qui vivent le cycle de la violence à répétition.

D'autre part, la présente étude confirme la nécessité d'étudier les attributions en tenant compte des différentes dimensions décrites (causalité, responsabilité et blâme), tout comme dans un grand nombre de recherches (Bradbury & Fincham, 1990; Davey et



al., 2001; Fincham et al., 1997; Fincham et al., 2000; Gélinas et al., 1995; Lussier et al., 1993; Morneau, 1997; Shaver, 1985; Shaver & Drown, 1986). En effet, les résultats obtenus d'une étude à l'autre ne vont pas toujours dans le même sens, tout dépendant des composantes attributionnelles en question. De plus, le choix de ce questionnaire dans la présente étude a permis de tenir compte à la fois des attributions à soi, ainsi que des attributions au partenaire (réponses sur un continuum) ce qui n'était pas possible dans certaines études répertoriées précédemment (Barnett et al., 1996; O'Neill & Kerig, 2000).

Également, dans la présente recherche, un énoncé permettait d'évaluer si la personne exprimait la cause au conjoint en terme de disposition « caractère » ou en terme situationnel (fatigue, stress, perte d'emploi, etc.). Par contre, la même nuance n'a pas été apportée dans le cas où la cause est dirigée envers soi. Donc, il pourrait être intéressant d'ajouter cette modification dans le but d'examiner si la causalité à soi pour la violence subie est émise par la femme en référence à son caractère ou en lien avec les événements qu'elle vit. De plus, le questionnaire d'attribution n'inclut qu'un seul item pour mesurer la responsabilité et le blâme. Pourtant, tel que mentionné précédemment dans la description des concepts, d'autres dimensions sont incluses dans la responsabilité telles que l'intentionnalité, la prévisibilité, la motivation personnelle, etc. Dans leur étude, Davey et al. (2001) et Karney et Bradbury (2000) ont pris soin d'inclure plusieurs items par dimension attributionnelle. Pape et Arias (2000) utilisent également trois items pour étudier la responsabilité (p. ex., l'intention : « Mon partenaire utilise délibérément

la violence, il le fait exprès), ce qui permet à la répondante de nuancer ces attributions. Par ailleurs, la dimension attributionnelle de contrôle a été peu utilisée jusqu'ici dans les recherches portant sur la violence. Pourtant, cette dimension serait peut-être à même d'expliquer les raisons qui motivent les femmes violentées à demeurer dans la relation et son impact sur la détresse psychologique (cela expliquerait possiblement les résultats qui démontrent que les femmes qui s'attribuent la violence présentent une détresse psychologique moins élevée étant donné qu'elles perçoivent ainsi avoir un certain contrôle sur la situation, ce qui diminue la détresse).

Tel que mentionné par Cantos et al (1993), d'autres variables ont pu influencer les attributions émises par les femmes de la présente étude, comme les événements conjugaux survenus depuis l'événement de violence, le soutien reçu de l'environnement (l'influence des intervenantes du centre d'hébergement s'illustre clairement sous cette dimension), les facteurs touchant la mémoire, etc. Pour tenter de minimiser ces effets, une consigne claire a été établie auprès des intervenantes des centres d'hébergement, leur spécifiant de faire compléter le questionnaire auprès des femmes violentées aussitôt leur admission effectuée. Par contre, aucun élément concret ne nous assure que cette consigne a été respectée. De plus, aucune mesure n'a été effectuée pour contrôler le temps écoulé entre les épisodes de violence et la participation à l'étude, ce qui ne permet guère de cibler les répondantes qui ont pu être hébergées chez un(e) ami(e) avant leur admission au centre d'hébergement, ni celles qui ont pu retarder leur départ de la maison pour une période plus ou moins longue suite au dernier épisode de violence. Donc, il

serait approprié dans une recherche ultérieure de tenir compte de ces nuances, soit le temps écoulé depuis le dernier épisode de violence ainsi que la perception de la femme face à sa relation conjugale au moment où elle remplit le questionnaire, (c'est-à-dire considère-t-elle qu'elle est séparée de son partenaire ou non?). De plus, la durée de la violence conjugale ainsi que le nombre de fois que les femmes ont eu recours à un centre d'hébergement doivent être pris en compte, car le soutien social peut influencer les attributions émises en aidant à défaire les croyances irrationnelles souvent entretenues par la femme au sujet de la violence subie et d'elle-même.

Bien entendu, une critique à apporter à cette étude est l'impossibilité de généraliser les résultats à la population en générale. Bien sûr, l'utilisation d'un groupe contrôle a permis d'apporter des nuances par rapport au groupe très spécifique qu'est celui des femmes violentées des centres d'hébergement, mais le nombre de participantes demeure limité. De plus, la participation à la recherche étant sur une base volontaire et le groupe clinique n'ayant pas été soumis à un processus de sélection aléatoire, il va de soi que l'échantillon formé comporte des caractéristiques qui en découlent.

Enfin, bien que la présente étude se soit intéressée uniquement à la violence subie par les femmes, il aurait été judicieux d'avoir un portrait de la dynamique du couple. Des études récentes abordent la violence subie par l'homme ou encore sont effectuées auprès du couple de manière à obtenir des informations sur la violence faites par les deux membres de la dyade (Lafontaine, 2002). De telles études apportent des

informations pertinentes sur le plan de la compréhension de la dynamique relationnelle des conjoints à comportements violents. Cette avenue de recherche pourrait contribuer au développement de programmes d'intervention préventive auprès de ces couples. Dans le même sens, les différents centres d'hébergement pour femmes violentées et les centres de traitement pour hommes violents auraient peut-être intérêt à joindre leurs efforts pour tenter de travailler sur la possibilité d'établir des programmes qui interviennent auprès des deux partenaires en même temps, d'autant plus que certaines études tendent à démontrer que la violence est utilisée par les deux conjoints (Lafontaine, 2002).

## *Conclusion*

La présente étude a apporté une contribution empirique aux connaissances actuelles sur la violence conjugale subie par les femmes en examinant les diverses formes de violence subies, les activités attributionnelles et la détresse psychologique. Dans un premier temps, elle a fait ressortir les caractéristiques propres aux femmes violentées ayant recours aux maisons d'hébergement, notamment en ce qui a trait à la prévalence et la fréquence de la violence, en comparaison avec celles provenant de la population générale. Dans un deuxième en temps, elle a permis de tracer un portrait de l'activité cognitive des femmes, soient les attributions émises, dépendamment du type de violence vécu, de sa fréquence ainsi que de sa sévérité. Des distinctions importantes ressortent et mettent en évidence l'importance des attributions externes (causalité, responsabilité et blâme) et de globalité dans les processus cognitifs utilisés pour expliquer les événements conjugaux subis par les femmes violentées. Cette tendance à formuler des attributions au partenaire et ce, malgré une histoire d'abus au cours de l'enfance, est en lien avec une détresse psychologique plus élevée, comparativement à la formulation d'attributions à soi.

L'examen du rôle modérateur des attributions dans la relation entre la violence et la détresse psychologique fait ressortir une interprétation complexe et peu abordée du phénomène de la violence conjugale. Ces résultats indiquent la nécessité d'investiguer

davantage les facteurs impliqués dans le processus d'élaboration des attributions de la femme violentée et de mieux définir les concepts utilisés pour bien cerner les conséquences sur le plan psychologique. Sur le plan clinique, les femmes du présent échantillon montrent une perception assez réaliste des causes, de la responsabilité et du blâme pour les gestes de violence reçus. Cette étude incite à ajuster les interventions effectuées au niveau des croyances irrationnelles véhiculées par les femmes violentées. Une fois que les croyances concernant la responsabilité et le blâme que les femmes s'attribuent ont été modifiées, donc lorsqu'elles acquièrent une vision assez réaliste de leur rôle pour la violence subie, il semblerait plus efficace d'examiner les raisons qui les motivent à poursuivre la relation abusive. Dans ce sens, l'étude du cycle de la violence et de son influence sur l'activité cognitive de la femme semble être une avenue des plus intéressantes. La poursuite d'études longitudinales au niveau des attributions chez les femmes violentées s'avère également importante d'un point de vue préventif, car la documentation laisse voir que les attributions formulées par les femmes à l'endroit du partenaire influencent directement leur propre utilisation de la violence au sein du couple, ainsi que leurs comportements de résolution de problème.

## *Références*



- Abramson, L. Y., Seligman, M. E., & Teasdale, J. D. (1978). Learned helplessness in humans : Critique and reformulation. *Journal of Abnormal Psychology*, 87, 49-74.
- Aguilar, R. J., & Nightingale N. N. (1994). The impact of specific battering experiences on the self-esteem of abused women. *Journal of Family Violence*, 9, 35-45.
- Aiken, L. S., & West, S. G. (1991). *Multiple regression: Testing and interpreting interactions*. Newbury Park, CA : Sage.
- Alain, M. (1985). Une application des théories d'attribution : Les conflits conjugaux. *Revue québécoise de psychologie*, 6, 102-113.
- American Medical Association Council on Ethical and Judicial Affairs. (1992). Physicians and domestic violence-ethical considerations. *The Journal of the American Medical Association*, 267, 3190-3193.
- American Psychiatric Association. (1994). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*. (4<sup>e</sup> éd.). Washington, DC : Author.
- Andrews, B., & Brewin, C. R. (1990). Attributions of blame for marital violence : A study of antecedents and consequences. *Journal of Marriage and the Family*, 52, 757-767.
- Andrews, B., & Brown, G. W. (1988). Marital violence in the community: A biographical approach. *British Journal of Psychiatry*, 153, 305-312.
- Arias, I. (1999). Women's response to physical and psychological abuse. Dans X.B. Arriaga & S. Oskamp (Éds), *Violence in intimate relationships* (pp. 139-161). Thousand Oaks, CA: Sage.
- Arias, I., Lyons, C. M., & Street, A. E. (1997). Individual and marital consequences of victimization : moderating effects of relationship efficacy and spouse support. *Journal of Family Violence*, 12, 193-210.
- Arias, I., & Pape, K. T. (1999). Psychological abuse : Implications for adjustment and commitment to leave violent partners. *Violence and Victims*, 14, 55-67.

- Barnett, O. W., Martinez, T. E., & Keyson, M. (1996). The relationship between violence, social support, and self-blame in battered women. *Journal of Interpersonal Violence, 11*, 221-233.
- Bem, D. J. (1972). Self perception theory. In L. Berkowitz (Éd.), *Advances in experimental social psychology* (Vol. 6, pp. 1-62). New York : Academic Press.
- Berger, F. (2002, 8 Juillet). Les hommes aussi se plaignent de violence conjugale. *La Presse*, pp. A1-A2.
- Berkowitz, L. (1993). *Agression : Its causes, consequences and control*. New York ; Montreal : McGraw-Hill.
- Bloom, B. L., Asher, S. J., & White, S. W. (1978). Marital description as stressor: A review and analysis. *Psychological Bulletin, 85*, 867-894.
- Bouchard, D. (2002, 26 Août). Poignardée à mort à la suite d'une dispute. *Le Journal de Montréal*, pp. 2-3.
- Boyer, R., Prévile, M., Légaré, G., & Valois, P. (1993). La détresse psychologique dans la population du Québec non institutionnalisée: Résultats normatifs de l'enquête Santé Québec. *Revue canadienne de psychiatrie, 38*, 339-343.
- Bradbury, T. B., Beach, S. R. H., Fincham, F. D., & Nelson, G. M. (1996). Attributions and behaviour in functional and dysfunctional marriages. *Journal of Consulting and Clinical Psychology, 64*, 569-576.
- Bradbury, T. N., & Fincham, F. D. (1990). Attributions in marriage : Review and critique. *Psychological Bulletin, 107*, 3-33.
- Brown, G. W., Craig, T. K. J., & Harris, T. O. (1985). Depression : Distress or disease? Some epidemiological considerations. *British Journal of Psychiatry, 147*, 612-622.
- Byrne, C. A., & Arias, I. (1997). Marital satisfaction and marital violence : Moderating effects of attributional processes. *Journal of Family Psychology, 11*, 188-195.
- Camper, P. M., Jacobson, N. S., Holtzworth-Munroe, A., & Schmaling, K. B. (1988). Causal attributions for interactional behaviors in married couples. *Cognitive Therapy and Research, 12*, 195-209.
- Cantos, A. L., Neidig, P. H., & O'Leary, K. D. (1993). Men and women's attributions of blame for domestic violence. *Journal of Family Violence, 8*, 289-302.

- Cascardi, M., & O'Leary, K. D. (1992). Depressive symptomatology, self-esteem, and self-blame in battered women. *Journal of Family Violence*, 7, 249-259.
- Centre national d'information sur la violence dans la famille. (1995a). *La violence conjugale*. Ottawa : Santé Canada. Récupéré le 3 avril 1998 de <http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/violencefamiliale/html/WA-FS-F.htm>.
- Centre national d'information sur la violence dans la famille. (1995b). *La violence dans les fréquentations*. Ottawa : Santé Canada. Récupéré le 3 avril 1998 de <http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/violencefamiliale/html/datingfre.html>.
- Centre national d'information sur la violence dans la famille. (2002a). *La violence faite aux femmes*. Ottawa : Santé Canada. Récupéré le 30 août 2002 de <http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/violencefamiliale/pdfs/woman%20abuse%20-%20f.pdf>.
- Centre national d'informations sur la violence dans la famille. (2002b). *Maisons de transition et d'hébergement pour femmes violentées au Canada*. Ottawa : Santé Canada. Récupéré le 5 décembre 2002 de <http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/violencefamiliale/pdfs/2002-Maisons%20de%20transitions.pdf>.
- Codère, J.-F. (2002, 5 Août). Poignardée à mort; Drame conjugal à Saint-Léonard. *Le Journal de Montréal*, pp. 1, 3.
- Cohen, J., & Cohen, P. (1983). *Applied multiple regression/correlation analysis for the behavioral sciences*, (2<sup>e</sup> éd.). Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Coleman, F. L. (1997). Stalking behavior and the cycle of domestic violence. *Journal of Interpersonal Violence*, 12, 420-432.
- Comité de travail pour l'actualisation de la politique d'intervention en matière de violence conjugale dans la région Mauricie et Centre-du-Québec. (1998). *État de situation en matière de violence conjugale dans la région Mauricie et Centre-du-Québec*. Régie Régionale de la Santé et des Services Sociaux.
- Davey, A., Fincham, F. D., Beach, S. R. H., & Brody, G. H. (2001). Attributions in marriage : Examining the entailment model in dyadic context. *Journal of Family Psychology*, 15, 721-734.
- Deschênes, M. (1998). Étude de la validité et de la fidélité de l'indice de détresse psychologique de Santé Québec (IDPSQ-14), chez une population adolescente. *Psychologie canadienne*, 39, 288-298.

- Dohrenwend, B. P., Shrout, P. E., Egri, G., & Mendelsohn, F. S. (1980). Non specific psychological distress and others dimensions of psychopathology. *Archives of General Psychiatry*, 37, 1229-1236.
- Dulude, S., Sabourin, S., Lussier, Y., & Wright, J. (1990). Attributions, complexité attributionnelle et satisfaction conjugale. *Journal international de psychologie*, 25, 439-454.
- Dutton D. G., & Golant, S. (1995). *The batterer : A psychological profile*. New York : Basic Books.
- Dutton, D. G., & Painter, S. (1993). The battered woman syndrome : Effects of severity and intermittency of abuse. *American Journal of Orthopsychiatry*, 63, 614-622.
- Dutton, M. A. (1992). *Empowering and healing the battered woman : A model for assessment and intervention*. New York : Springer.
- Edleson, J., & Brygger, M. (1986). Gender differences in reporting of battering incidents. *Family Relations*, 35, 377-382.
- Ehrensaft, M. K., Langhinrichsen-Rohling, J., Heyman, R. E., O'Leary, K. D., & Lawrence, E. (1999). Feeling controlled in marriage : A phenomenon specific to physically aggressive couples? *Journal of Family Psychology*, 13, 20-32.
- Epstein, N., Pretzer, J. L., & Fleming, B. (1987). The role of cognitive appraisal in self-reports of marital communication. *Behavior Therapy*, 18, 51-69.
- Festinger, L. (1957). *A theory of cognitive dissonance*. Evanston, IL: Row & Peterson.
- Fincham, F. D., & Beach, S. R. H. (1999). Marriage in the new millennium: Is there a place for social cognition in marital research? *Journal of Social and Personal Relationships*, 16, 685-704
- Fincham, F. D., & Bradbury, T. N. (1987a). The impact of attributions in marriage : A longitudinal analysis. *Journal of Personality and Social Psychology*, 53, 510-517.
- Fincham, F. D. & Bradbury, T. N. (1987b). Cognitive processes and conflict in close relationships: An attribution-efficacy model. *Journal of Personality and Social Psychology*, 53, 1106-1118.
- Fincham, F. D., & Bradbury, T. N. (1988). The impact of attributions in marriage: Empirical and conceptual foundations. *British Journal of Clinical Psychology*, 27, 77-90.

- Fincham, F. D., & Bradbury, T. N. (1992). Assessing attributions in marriage: The relationship attribution measure. *Journal of Personality and Social Psychology*, 62, 457-468.
- Fincham, F. D., & Bradbury, T. N. (1993). Marital satisfaction, depression, and attributions : A longitudinal analysis. *Journal of Personality and Social Psychology*, 64, 442-452.
- Fincham, F. D., Bradbury, T. N., Arias, I., Byrne, C. A., & Karney, B. R., (1997). Marital violence, marital distress, and attributions. *Journal of Family Psychology*, 11, 367-372.
- Fincham, F. D. & Jaspars, J. M. (1980). Attribution of responsibility: From man the scientist to man as lawyer. Dans L. Berkowitz (Éd.). *Advances in experimental social psychology* (vol.13, pp. 81-138). New York: Academic Press.
- Fincham, F. D., Harold, G. T., & Gano-Phillips, S. (2000). The longitudinal association between attributions and marital satisfaction: Direction of effects and role of efficacy expectations. *Journal of Family Psychology*, 14, 267-285.
- Fincham, F. D., Paleari, F. G., & Regalia, C. (2002). Forgiveness in marriage: The role of relationship quality, attributions, and empathy. *Personal Relationships*, 9, 27-37.
- Finkelhor, D. (1984). Common features of family abuse. Dans D. Finkelhor, R. Gelles, G. T. Hotaling, & M. A. Straus (Éds.). *The dark side of families: Current family violence research* (pp.77-88). Berverly Hills, CA: Sage.
- Follingstad, D. R., Rutledge, L. L., Berg, B. J. Hause, E. S., & Polek, D.S. (1990). The role of emotional abuse in physically abusive relationships. *Journal of Family Violence*, 5, 107-119.
- Frieze, I. H., & Weiner, B. (1971). Cue utilization and attributional judgements for success and failure. *Journal of Personality*, 39, 591-606.
- Gélinas, C., Lussier, Y, & Sabourin, S. (1995). Adaptation conjugale : le rôle des attributions et de la détresse psychologique. *Revue canadienne des sciences du comportement*, 27, 21-35.
- Gelles, R. J. (1997). *Intimate Violence in Families*, 3rd ed. Beverly Hills : Sage.
- Gelles, R. J., & Harrop, J. W. (1989). Violence, Battering, and Psychological distress among women. *Journal of Interpersonal Violence*, 4, 400-420.
- Gelles, R. J., & Straus, M. A. (1988). *Intimate violence*. New York: Simon & Schuster.

- Gleason, W. J. (1993). Mental disorders in battered women : An empirical study. *Violence and Victims*, 8, 53-68.
- Gondolf, E. W. (1985). Men who batter: An integrated approach for stopping wife abuse. Holmes Beach, CA: Learning Publications.
- Gondolf, E. W. (1987). Evaluating programs for men who batter: Problems and perspectives. *Journal of Family Violence*, 2, 95-108.
- Harvey, J. H., & Weary, G. (1981). *Perspective on attributional processes*. Dubuque, Iowa : Brown Company.
- Heider, F. (1958). *The psychology of interpersonal relations*. New York: Wiley.
- Heim, S. C., & Snyder, D. K. (1991). Predicting depression from marital distress and attributional processes. *Journal of Marital and Family Therapy*, 17, 67-72.
- Henderson, A. J. Z., Bartholomew, K., & Dutton, D. G. (1997). He loves me; He loves me not : Attachment and separation resolution of abuses women. *Journal of Family Violence*, 12, 169-191.
- Herbert, T. B., Silver, R. C., & Ellard, J. H. (1991). Coping with an abusive relationship : How and why do women stay ? *Journal of Marriage and the Family*, 53, 311-325.
- Hilberman, E. (1980). Overview : the « wife-beater's wife » reconsidered. *American Journal of Psychiatry*, 137, 1336-1347.
- Holtzworth-Munroe, A. (1988). Causal attributions in marital violence : Theoretical and methodological issues. *Clinical Psychology Review*, 8, 331-344.
- Holtzworth-Munroe, A., & Jacobson, N. S. (1985). Causal attribution of married couples. When do they search for causes ? *Journal of Personality and Social Psychology*, 48, 1398-1412.
- Holtzworth-Munroe, A., Jacobson, N. S., Fehrenbach, P. A., & Fruzzetti, A. (1992). Violent married couples' attributions for violent and non violent self and partner behaviors. *Behavioral Assessment*, 14, 54-64.
- Hudson, W., & McIntosh, S. (1981). The assessment of spouse abuse : two quantifiable dimensions. *Journal of Marriage and the Family*, 43, 873-885.
- Ilfeld, F. W. (1976). Further validation of a psychiatric symptom index in a normal population. *Psychological Reports*, 39, 1215-1228.

- Ilfeld, F. W. (1978). Psychologic status of community residents along major demographic dimensions. *Archives of General Psychiatry*, 35, 716-724.
- Jaccard, J., Turrisi, R., & Wan, C. K. (1990). *Interaction effects in multiple regression*. Newbury Park, CA: Sage.
- Janoff-Bulman, R. (1979). Characterological versus behavioural self-blame: Inquiries into depression and rape. *Journal of Personality and Social Psychology*, 37, 1798-1809.
- Jones, E. E., & Davis, K. E. (1965). From acts to dispositions. Dans Berkowitz, L. (Éd.), *Advances in Experimental Social Psychology*, Vol. 2 (pp. 219-266). New York : Academic Press.
- Jones, E. E. & Nisbett, R. E. (1972). The actor and the observer: Divergent perceptions of causality. Dans E. E. Jones, D. E. Kanouse, H. H. Kelley, R. E. Nisbett, S. Valins & B. Weiner (Éds.), *Attribution: Perceiving the causes of behavior* (pp. 79-94). Morristown, NJ : General Learning Press.
- Karney, B. R., & Bradbury, T. N. (2000). Attributions in marriage : State or trait? A growth curve analysis. *Journal of Personality and Social Psychology*, 78, 295-309.
- Karney, B. R., & Bradbury, T. N., Fincham, F. D., & Sullivan, K. T. (1994). The role of negative affectivity in the association between attribution and marital satisfaction. *Journal of Personality and Social Psychology*, 66, 413-424.
- Kelley, H. H. (1967). Attribution theory in social psychology. In D. Levine (éd.), *Nebraska symposium on motivation* (vol.15, p. 192-238). Lincoln: University of Nebraska Press.
- Kelley, H. H., & Michela, J. L. (1980). Attribution theory and research. *Annual Review of Psychology*, 31, 457-501.
- Kovess, N., Murphy, H. G. M., Tousignant, M., & Fournier, L. (1985). *Évaluation de l'état de santé de la population des territoires DSC de Verdun et de Rimouski*. Unité de recherche psychosociale, Centre hospitalier Douglas, vol 1.
- Lafontaine, M-F. (2002). *Dimension affective de la violence conjugale masculine et féminine : Contribution de la théorie de l'attachement*. Thèse de doctorat inédite, Université du Québec à Trois-Rivières.
- Lafontaine, M-F., & Lussier, Y (2000). *Amour et violence : incompatible, direz-vous? Résultats préliminaires d'un sondage sur les relations de couple*. Document inédit, Université du Québec à Trois-Rivières.

- Lafontaine, M-F., Sabourin, S., & Lussier, Y. (1999). Valeur prédictive des attributions et des rôles sexuels sur la détresse conjugale : Analyse de deux modèles intégrateurs. *Revue internationale de psychologie sociale*, 12, 125-151.
- Laughrea, K. Bélanger, C., Sabourin, S., Lussier, Y., & Wright, J. (1992). L'effet des attributions sur l'évolution de la détresse conjugale. *Revue québécoise de psychologie*, 13, 91-104.
- Lemay, É. Y. (2002, 18 Décembre). 2002 : Lourd bilan de violence conjugale. *Le Journal de Montréal*, pp. 4-5.
- Lemelin, C. (2002). *Attachement et indice de fonctionnement psychologique des jeunes femmes en relation de fréquentation*. Mémoire de maîtrise inédit, Université du Québec à Trois-Rivières.
- Lussier, Y., Sabourin, S., & Wright, J. (1993). On causality, responsibility, and blame in marriage : Validity of the entailment model. *Journal of Family Psychology*, 7, 322-332.
- MacLeod, L. (1987). *Pour de vrais amours...: Prévenir la violence conjugale*. Ottawa : Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme.
- Marshall, L. L. (1996). Psychological abuse of women : Six distinct clusters. *Journal of Family Violence*, 11, 379-409.
- Martin, F., Sabourin, S., & Gendreau, P. (1989). Les dimensions de la détresse psychologique : Analyse factorielle confirmatoire de type hiérarchique. *Journal international de psychologie*, 24, 571-584.
- McClennan, H., Joseph, S., & Lewis, C. A. (1994). Causal attributions for marital violence and emotional response by women seeking refuge. *Psychological Reports*, 75, 272-274.
- Ménard, S. (2002, 13 Septembre). La violence conjugale ne prend pas de retraite. *Le Journal de Montréal*, p.7.
- Miller, D. T., & Porter, C. A. (1983). Self-blame in victims of violence. *Journal of Social Issues*, 39, 139-152.
- Ministère de la justice. (1995). *La violence est inacceptable peu importe la langue*. Ottawa : Ministère de la justice.



- Morneau, G. (1997). *Le rôle prévisionnel de l'attachement et des attributions sur l'adaptation conjugale*. Mémoire de maîtrise inédit, Université du Québec à Trois-Rivières.
- Murphy, C., & O'Leary, D. (1989). Psychological aggression predicts physical aggression in early marriage. *Journal of Clinical and Consulting Psychology, 57*, 579-582.
- NiCarthy, G. (1986). *Getting free : A handbook for women in abusive relationships*. Seattle, WA: Seal Press.
- O'Hearn, R. E., & Davis, K. E. (1997). Women's experience of giving and receiving emotional abuse. *Journal of Interpersonal Violence, 12*, 375-391.
- O'Neill, M. L., & Kerig, P. K. (2000). Attributions of self-blame and perceived control as moderators of adjustment in battered women. *Journal of Interpersonal Violence, 15*, 1036-1049.
- O'Leary, K. D., & Curley, A. D. (1986). Assertion and family violence : Correlates of spouse abuse. *Journal of Marital and Family Therapy, 12*, 281-289.
- Orvis, B. R., Cunningham, J. D., & Kelley, H. H. (1975). A closer examination of causal inference: The roles of consensus, Distinctiveness and consistency information. *Journal of Personality and Social Psychology, 32*, 605-616.
- Pagelow, M. D. (1984). *Family Violence*. New York: Praeger.
- Pape, K. T., & Arias, I. (2000). The role of perceptions and attributions in battered women's intentions to permanently end their violent relationships. *Cognitive Therapy and Research, 24*, 201-214.
- Parry, G., & Brewin, C. R. (1988). Cognitive style and depression : Symptom-related, event-related or independent provoking factor? *British Journal of Clinical Psychology, 27*, 23-35.
- Pigeon, M. (2002, 17 Juillet). Un mari dangereux; Sa femme enlevée et séquestrée. *Le Journal de Montréal*, pp.1-3.
- Préville, M., Boyer, R., Potvin, L., Perreault, C., & Légaré, G. (1992). *La détresse psychologique : détermination de la fiabilité et de la validité de la mesure utilisée dans l'enquête Santé Québec 87*, Les cahiers de recherche, no 7, Ministère de la santé et des Services Sociaux.

- Rodgers, K. (1994). Résultats d'une enquête nationale sur l'agression contre la conjointe. *Juristat: Bulletin de service*. Ottawa : Statistique Canada. Récupéré le 5 décembre 2002 de <http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/violencefamiliale/html/1wifeassaultfr.htm>.
- Rollstin, A. O. & Kern, J. M. (1998). Correlates of battered women's psychological distress: Severity of abuse and duration of the postabuse period. *Psychological Reports*, 82, 387-394.
- Ross, L. (1977). The intuitive psychologist and his shortcomings : Distorsions in the attribution process. Dans L. Bertowitz (Éd.), *Advances in experimental social psychology* (Vol. 10, pp. 173-220). New York : Academic Press.
- Russell, D. (1982). The Causal Dimension Scale : A measure of how individuals perceive causes. *Journal of Personality and Social Psychology*, 42, 1137-1145.
- Sabourin, S., Lussier, Y., & Wright, J. (1991). The effects of measurement strategy on attributions for marital problems and behaviors. *Journal of Applied Social Psychology*, 21, 734-746.
- Santé Québec (1995). *Et la santé ça va? Rapport de l'enquête sociale et de santé 1992-1993, Volume 1*. Ministère de la Santé et des Services Sociaux, Gouvernement du Québec, Québec.
- Schachter, S. (1964). The interaction of cognitive and physiological determinants of emotional state. Dans L. Berkowitz (Éd.), *Advances in experimental social psychology* (Vol. 1, pp. 49-80). New York : Academic Press.
- Senchak, M., & Leonard, K. E. (1994). Attributions for episodes of marital aggression : The effects of aggression severity and alcohol use. *Journal of Family Violence*, 9, 371-381.
- Shaver, K. G. (1985). The attribution of blame: Causality, responsibility and blameworthiness. New York: Springer-Verlag.
- Shaver, K. G., & Drown, D. (1986). On causality, responsibility and self-blame: A theoretical note. *Journal of Personality and social psychology*, 50, 697-702.
- Shields, N. M., & Hanneke, C. R. (1983). Attribution processes in violent relationships : Perceptions of violent husbands and their wives. *Journal of Applied Social Psychology*, 13, 515-527.

- Statistique Canada (2000). *La violence familiale au Canada : Un profil statistique*. Ottawa : Statistique Canada. Récupéré le 15 juillet 2001 de <http://www.statcan.ca/francais/freepub/85-224-XIF/0000085-224-XIF.pdf>.
- Statistique Canada (2001). *Enquête sur les maisons d'hébergement 1999-2000*. Ottawa : Statistique Canada. Récupéré le 15 juillet 2001 de [http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/violencefamiliale/html/femenqsurv\\_f.html](http://www.hc-sc.gc.ca/hppb/violencefamiliale/html/femenqsurv_f.html).
- Stets, J. E. (1988). *Domestic violence and control*. New York: Springer-Verlag.
- Stets, J. E. (1990). Verbal and physical aggression in marriage. *Journal of Marriage and the Family*, 52, 501-514.
- Straus, M. A., Hamby, S. L., Boney-Coy, S., & Sugarman, D. B. (1996). The revised conflict tactics scales (CTS). *Journal of Family Issues*, 17, 283-316.
- Straus, M. A. (1990). The Conflict Tactics Scales and its critics : An evaluation and new data on validity and reliability. Dans Straus, M. A., & Gelles, R. J. (Éds.), *Physical Violence in American Families : Risk Factors and Adaptations to violence in 8145 families* (pp. 49-73). Transaction Publishers, New Brunswick, New Jersey, p.49-73.
- Sweeney, P. D., Anderson, K., & Bailey, S. (1986). Attributional style in depression : A meta-analytic review. *Journal of Personality and Social Psychology*, 50, 947-991.
- Tolman, R. M. (1989). The development of a measure of psychological maltreatment of women by their male partners. *Violence and Victims*, 4, 159-177.
- Townsley, R. M., Beach, S. R. H., Fincham, F. D., & O'Leary, K. D. (1991). Cognitive specificity for marital discord and depression: What types of cognition influence discord? *Behavior Therapy*, 22, 519-530.
- Trimpey, M. L. (1989). Self-esteem and anxiety: Key issues in an abused women's support group. *Journal of Family Violence*, 10, 297-308.
- Valins, S. (1966). Cognitive effects of false heart rate feedback. *Journal of Personality and Social Psychology*, 4, 400-408.
- Vallerand, R. J. (1994). Les attributions en psychologie sociale. In R. J. Vallerand (Éd.), *Les fondements de la psychologie sociale* (pp. 259-326). Montréal : Gaëtan Morin.
- Vitanza, S., Vogel, L. C. M., Marshall, L. L. (1995). Distress and symptoms of post-traumatic stress disorder in abused women. *Violence and Victims*, 10, 23-34.

- Waldo, M. (1987). Also victims: Understanding and treating men arrested for spouse abuse. *Journal of Counseling and Development*, 65, 385-388.
- Walker, L. E. (1979). *The battered woman*. New York : Harper & Row.
- Walker, L. E. A. (1984). *The battered woman syndrome*. New York : Springer Publishing.
- Walker, L. E. A. (2000). *The battered woman syndrome* (2<sup>e</sup> éd.). New York : Springer Publishing.
- Weiner, B. (1979). A theory of motivation for some classroom experiences. *Journal of Educational Psychology*, 71, 3-25.
- Weiner, B. (1985). « Spontaneous » causal thinking. *Psychological Bulletin*, 97, 74-84.
- Wilson, M., Johnson, H., & Daly, M. (1995). Lethal and nonlethal violence against wives. *Canadian Journal of Criminology*, 37, 331-361
- Zautra, A. J., Guarnaccia, C. A., & Reich, J. W. (1988). Factor structure of mental health measures for older adults. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 56, 514-519.